LE ROMAN NATIONAL DES FEMMES DU QUÉBEC (1891-1984)

par

KATHERINE ANN ROBERTS

Thèse présentée au Département d'études françaises

de l'Université Queen's

pour l'obtention du grade de

Docteur ès Arts

Queen's University
Kingston, Ontario

Novembre 1999

Copyright © Katherine Ann Roberts, 1999

National Library of Canada
Acquisitions and Bibliographic Services
395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale du Canada
Acquisitions et services bibliographiques
395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-45267-0

Canada

Abstract

The present thesis focuses on the various ways that women writers have integrated nationalist discourse into their novels. The first section of this interdisciplinary project traces the often difficult collaboration between feminist and nationalist movements throughout Québec history, and seeks new models of comparison for Québec women's rewriting of the nation (Ireland, Scotland, Latin America) before turning to recent theories of nationalism that examine the novel's capacity to depict the complexity of the nation. A detailed study has then been made of the ways in which both the conservative nationalist discourses of the first half of the 20th century — advocating fidelity to the past and to traditional rural values — and the more socialist neo-nationalist discourses of the Quiet Revolution have been contested and transformed in women's writing from the beginning of the century to the present. In fact, Laure Conan's three historical novels, *À l'oeuvre et à l'épreuve* (1891), *L'oublié* (1905) and *La sève immortelle* (1925) challenge the « masculinizing » heroic narrative of the conquest of New France by replacing the sublimated feminine essence (the Virgin) by actual female figures, both historic and fictive. Marie Le Franc's *La rivière solitaire* (1936) and Germaine Guèvremont's *Le Survenant* (1945) and *Marie-Didace* (1947), all three *romans de la terre,* work to demythologize the agricultural « vocation » of French-Canadians and point to new types of community networks that are not plagued by traditional father-son rivalries. My analysis then shifts to Andrée Maillet's *Les remparts de Québec* (1965) and Madeleine Ouellette-Michalska's *La maison Trestler ou le 8e jour de l'Amérique* (1984); both texts call into question the prevailing myths of Québec society and, through an emphasis on the horrors of war, return to historic battle sites in order to expose the masculine nature of their society's collective memory. In the last chapter, I turn to Marie-Claire Blais and Francine Noël, writers who have navigated amongst discourses of socialism, nationalism and feminism at a time when the Québec women's movement had its most important ties with nationalist groups. Both Blais' *Un joualonais sa joualonie* (1973) and Noël's *Maryse* (1983) satirize Québec leftist independence movements, exposing their questionable sexual politics and general disregard for women's issues.

Remerciements

Je tiens à remercier tout d'abord Madame Lucie Joubert pour avoir accepté de diriger la présente thèse. Du dépôt du sujet aux dernières étapes de la rédaction, son enthousiasme, ses conseils judicieux et son sens de l'humour m'ont été d'un très grand secours. Merci également à Lori Saint-Martin, qui m'a encouragée à poursuivre mes recherches sur les écrits des femmes du Québec: on ne saurait imaginer meilleure collègue ni meilleure amie. Merci aussi à Rainier Grutman pour sa sagesse, sa patience et sa capacité de ramener toutes craintes et angoisses à leurs justes proportions.

Au cours de mes études de doctorat, j'ai reçu des bourses du Conseil de la recherche en sciences humaines du Canada et du Conseil des études supérieures de l'Ontario, deux organismes que je tiens à remercier de leur soutien. Merci aussi au département d'études françaises de l'Université Queen's pour son soutien financier et pour m'avoir confié un cours avancé sur la littérature québécoise où j'ai pu tester certaines hypothèses de recherche.

TABLE DES MATIÈRES

Abstract i
Remerciements ii
Table des matières iii-iv

INTRODUCTION 1
Le choix du corpus 5
Notes méthodologiques 11

PREMIÈRE PARTIE:

CHAPITRE PREMIER
NATIONALISME ET FÉMINISME: CONTEXTES QUÉBÉCOIS ET INTERNATIONAL 17
La communauté imaginée 21
Discours nationalistes au Québec 24
Femmes et discours sur la nation 29
Nationalisme et féminisme : le cas du Québec 38

CHAPITRE II
NATIONALISME ET ÉCRITURE: MISE AU POINT THÉORIQUE 46
Mythes nationaux et allégorie sexuée 54
Au-delà de la mère patrie : les femmes (ré)écrivent la nation 59

DEUXIÈME PARTIE:

CHAPITRE III
DÉCOUVRIR, FONDER, SURVIVRE: LES ROMANS HISTORIQUES DE LAURE CONAN 64
Au-delà de « l'influence » de l'abbé Casgrain : la parole autoritaire 66
Le discours messianique 72
Ensemencer, effacer 74
Figures féminines, héroïne « dévirilisante » 80
Survivance, fidélité et tradition au féminin 87

CHAPITRE IV
DE LA COLONISATION À LA COMMUNAUTÉ: MARIE LE FRANC ET GERMAINE GUÈVREMONT 95
Le patriotisme des jeunes filles 98
Repli stratégique et roman du terroir 102

La démystification de la vie des pionniers 110
Vers une nouvelle communauté de femmes 122

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE V
LES LIEUX DE MÉMOIRE AU FÉMININ: HISTOIRE, ORIGINES ET CHAMPS DE BATAILLES 139
Allégories féminines et discours décolonisateur 141
Les remparts de Québec : la promeneuse des plaines d'Abraham 148
La maison Trestler : à la recherche d'une mémoire corporelle 159

CHAPITRE VI
VERS UNE POLITIQUE DE FEMMES: LE REJET DES RÉVOLUTIONNAIRES DE TAVERNE 173
Une réflexion inachevée : Michèle Lalonde et Hélène Ouvrard 178
Faux militantisme et manifestations carnavalesques : *Un joualonais sa joualonie* 183
Maryse : la politique au féminin 192

CONCLUSION 207
Une ferveur nationaliste moins prononcée? 211
Existe-t-il un nationalisme féministe? 212

BIBLIOGRAPHIE 217

VITA 237

INTRODUCTION

Penser la société québécoise exige tôt ou tard que l'on pense à la nation. Depuis la Conquête de 1760 qui place cette communauté sous l'égide du parlementarisme britannique, jusqu'à notre période « interréférendaire » -- loin d'être terminée paraît-il -- en passant par la rébellion des Patriotes de 1837 et le repli stratégique de la première moitié du vingtième siècle, l'être canadien-français n'a cessé de réfléchir à sa différence culturelle, linguistique et jadis religieuse. Cela ne veut pas dire pour autant que le nationalisme soit le seul et unique discours politique qui anime la pensée québécoise depuis plus de deux siècles ou que les membres de cette société aient toujours lutté, d'une manière ou une autre, pour l'indépendance politique. De nombreux penseurs -- sociologues, littéraires, historiens, politiques -- savent très bien que les choses sont plus complexes. Comme vient de le rappeler Gilles Bourque dans un récent article du *Devoir*, « [l]a confusion entre la société et la nation demeure pourtant l'une des caractéristiques récurrentes de l'analyse du Québec. L'étude de la société québécoise passe le plus souvent par le prisme de la nation[1] ». En dépit de son avertissement, l'engouement pour la nation comme moyen de comprendre le Québec est on ne peut plus actuel. Prenons pour preuve la série d'articles parus à la page « Idées »

du *Devoir* au cours de l'été 1999 -- et dont fait partie celui de Gilles Bourque -- qui se donne pour but de réfléchir aux modalités de la volonté des Québécois de vivre ensemble, aux fondements historiques de leurs « raisons communes » et aux défis auxquels ils doivent faire face à l'aube du deuxième millénaire. La nation semble être plus que jamais à l'ordre du jour des intellectuels québécois.

Travailler en études littéraires nécessite toutefois une certaine prise de distance face aux faits historiques et aux événements politiques. La littérature, c'est le royaume de l'imaginaire avec ses inventions, ses interprétations et même ses déformations historiques. C'est donc travailler avec un texte qui est fait d'autres textes; c'est travailler avec une narration, avec le récit des événements saillants d'une collectivité qui est présent dans la conscience des écrivains. C'est comprendre et analyser la filiation qui est établie à la fois par les historiens et par les créateurs et qui permet au cinéaste Pierre Falardeau de voir dans l'action des felquistes d'octobre 1970 une continuation d'une lutte commencée il y a plus de cent trente ans. Voici le texte qui ouvre son film *Octobre* (1994): « Deux cents ans après la conquête de 1760 par l'armée anglaise, des Québécois prennent les armes pour l'indépendance de leur pays. Le front de libération du Québec, renouant avec la lutte des Patriotes de 1837, passe à l'action armée: attaques de casernes, vols d'armes, vols d'explosifs, *hold-ups* de financement, dynamitages, etc.[2]». Ce « métarécit » nationaliste a permis à Jacques Pelletier d'affirmer que « le nationalisme constitue le thème majeur de toute la production littéraire et le champ d'intelligibilité à partir duquel cette production

---

[1] Gilles Bourque, « Pour un nationalisme ouvert à la citoyenneté pluraliste », *Devoir*, Montréal, le samedi 3 juillet, 1999, p. A11.
[2] Pierre Falardeau, *Octobre* (scénario), Montréal, Stanké, 1994, p. 23.

peut être lue [...], comprise et expliquée[3] ». Pour Jacques Allard, « [l]'imagination québécoise n'a pas cessé, depuis la chute de la Nouvelle-France en 1760, de rêver sur le pays perdu et de travailler à sa reconquête lente et rusée[4] ». En dépit d'un excès d'enthousiasme de la part de ces chercheurs qui ont tendance à gommer les différents courants idéologiques et formes d'appartenances collectives qui ont animé l'histoire québécoise depuis le milieu du dix-huitième siècle, l'accent qu'ils mettent sur le contenu national ou nationaliste de la littérature québécoise n'est pas déplacé. Comme le dit Lise Gauvin, même s'il est vrai que « nationalisme et littérature ont rarement fait bon ménage (du moins au sens où Gide disait qu'on ne fait pas de la littérature avec de bons sentiments), il est aussi indéniable que le problème s'est posé, historiquement, à quelques moments stratégiques de cette littérature qu'on nomme aujourd'hui québécoise[5] ». Nous reviendrons plus tard aux moments de convergence entre le nationalisme et la littérature dans le contexte québécois.

L'aspect nationaliste de la production littéraire québécoise, aussi central qu'il soit, semble plus présent dans les écrits des hommes que dans ceux des femmes. En fait, des premiers récits fondateurs du dix-neuvième siècle jusqu'aux récits nationalistes, violents et tourmentés, de Hubert Aquin, Jacques Godbout et Victor-Lévy Beaulieu, la quête du pays, dans la littérature québécoise, demeure fondamentalement une quête d'identité masculine dont la réalisation va de pair avec la possession, voire la destruction de la femme-objet[6]. Ce

---

[3] Jacques Pelletier, *Lecture politique du roman québécois contemporain*, Montréal, UQAM, 1984, p.1.

[4] Jacques Allard, « *Il n'y a pas de pays sans grand-père* et l'intertexte national », *Voix et images*, vol. 5, n° 1, p.117.

[5] Lise Gauvin, « Littérature et nationalisme: une question piégée, pourtant inévitable », *Possibles*, vol. 8, n° 1, 1983, p. 76.

[6] Voir Lori Saint-Martin, *Contre-voix. Essais de critique au féminin*, Québec, Nuit Blanche,

constat suscite tout un ensemble de questions: les écrivaines québécoises ont-elles peu parlé de la nation? Serait-ce attribuable, dirions-nous en paraphrasant Françoise Collin, dans *l'Émergence d'une culture au* féminin, à l'absence d'un territoire qui est le propre des femmes[7]? Comme toutes les cultures marginalisées, rappelle-t-elle, la culture des femmes est une culture apatride, « située aux confins de la patrie et de l'exil[8] ». Comment faut-il chercher l'inscription féminine de l'identité nationale en littérature? Comment est construite la nation qu'elles imaginent? Les écrits des femmes sont-ils plus ou moins nationalistes que ceux des hommes? Existe-t-il un nationalisme féministe? Si oui comment se définit-il? Existe-t-il un rapport entre la réticence des femmes à « dialoguer », dans leurs textes littéraires, avec les différents discours nationalistes et la difficulté que ressentent de nombreuses femmes à se tailler une place au sein des mouvements politiques nationalistes? Le moment est venu d'essayer de répondre à ces questions en mettant au centre de notre réflexion ce que pense de la lutte nationale l'autre moitié de la population québécoise. Si la collaboration des femmes a été cruciale, comme nous le verrons dans le prochain chapitre, pour la consolidation de l'identité canadienne-française du début du siècle, leur participation à la lutte pour l'indépendance, tant souhaitée par les dirigeants nationalistes depuis bientôt trente ans, n'en est pas moins importante pour le succès du projet séparatiste.

Voilà pourquoi sera proposée, dans les pages qui suivent, une analyse de l'« imaginaire national » tel qu'il se présente dans une sélection de textes d'écrivaines québécoises depuis le tournant du siècle. Nous empruntons l'expression « imaginaire

---

1997, p. 107 et passim et Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire au Québec*, Montréal, Québec/Amérique, 1988, p. 18.

[7] Françoise Collin, «Il n'y a pas de cogito-femme» dans Marisa Zavalloni (dir.), *L'Émergence d'une culture au féminin*, Montréal, Saint-Martin, 1987, p. 108-109.

[8] *Ibid.*, p. 114.

national » aux actes d'un colloque tenu en France en 1991[9]. Maurice Agulhon, dans la préface au volume, divise cet imaginaire en trois parties: mythologie, emblématique et représentations[10]. Il s'agit donc d'un domaine très vaste qui englobe les mythes fondateurs d'un peuple, ses symboles, son drapeau, ses images et ses allégories privilégiées. L'idée de l'« imaginaire national » nous paraissait suffisamment floue et malléable pour s'adapter à ce qui allait devenir un sujet complexe, plein de contradictions et d'ambiguïtés; assez flexible aussi pour rassembler non seulement les textes de femmes qui parlent de manière explicite de la situation politique au Québec mais aussi ceux qui mettent en scène et interrogent les symboles et les récits fondateurs de cette collectivité, qui réfléchissent aux modes de fonctionnement de la communauté à laquelle elles appartiennent en tant qu'écrivaines. Tout cela fait partie, selon nous, de l'imaginaire national.

Le choix du corpus

L'établissement du corpus de la présente thèse était guidé par un ensemble de critères. Nous avons considéré tous les romans de femmes qui parlent de manière directe ou indirecte de la spécificité historico-politique du Québec et ceux dans lesquels il y a une volonté chez l'auteure de faire en sorte que la ville, la communauté, le village fictifs du texte soient représentatifs de la nation. Nous avons procédé par la suite à un dépouillement complet des notices des six tomes du *Dictionnaire des oeuvres québécoises* à la recherche de romans qui pourraient répondre à nos critères; un dépouillement guidé par des mots clés tels que « nation », « histoire », « communauté » et « société ». Après la consultation des

---

[9] Dubois, Claude-Gilbert, *L'imaginaire des nations (1792-1992)*, Talence, Presses universitaires de Bordeaux, 1991.

[10] Maurice Agulhon, « L'imaginaire des nations: réflexions liminaires sur l'expérience

notices et une lecture d'une soixantaine de romans, une dizaine de textes se sont dégagés de l'ensemble et se sont imposés comme ceux qui convenaient le mieux à l'étude de l'imaginaire national.

Les analyses des textes romanesques sont divisées en deux parties avec chacune deux chapitres. Notre choix du roman historique comme point de départ de cette recherche a été motivé par le constat suivant de Gilles Marcotte au sujet des débuts difficiles de l'écriture romanesque au Québec:

> [l]e Canadien français de 1870 demeure, malgré les beaux discours, malgré les oripeaux historiques dont il s'affuble, un homme menacé et divisé, au point de n'offrir aucune prise à la sublimation romanesque. Le roman de cette époque ne peut s'écrire qu'au passé -- chez Bourassa, Marmette, Aubert de Gaspé -- ou au futur, c'est-à-dire dans l'utopie que rêve et réalise, pour le compte de Gérin-Lajoie, son héros Jean Rivard [11].

Vu que le roman historique constitue le point de départ de cette nouvelle littérature, il sera intéressant, dans l'optique qui nous concerne ici, de regarder la production historique des femmes de la même période[12]. En fait, Laure Conan, la première écrivaine de la littérature québécoise, connue surtout pour son monumental *Angéline de Montbrun* (1881), a elle-même écrit trois romans historiques, *À l'oeuvre et à l'épreuve* (1891), *L'oublié* (1905) et *La sève immortelle* (1925). Ces trois texte méconnus forment, sans aucun doute, le meilleur point de départ d'une recherche sur l'imaginaire national des femmes dans la mesure où ils tâchent de faire revivre l'histoire de la Nouvelle-France, période clé pour le discours messianique du tournant du siècle au Québec. Or, tout en s'accordant avec ce nationalisme

---

française » dans Claude-Gilbert Dubois (dir.), *op. cit.*, p. 14.

[11] Gilles Marcotte, *Une littérature qui se fait. Essais critiques sur la littérature canadienne-française*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1992, p. 35.

[12] Les romancières ne semblent pas avoir de prédilection pour le genre utopiste. Une exception à cette règle serait le très peu connu *Les fous de l'île heureuse* (1952) de Sylva Rivest.

singulier, ces trois textes nous offrent une perspective féminine sur l'épopée de la colonisation du Canada français. En effet, entre le premier et le troisième roman, le récit « masculinisant » de la conquête s'efface au fur et à mesure que l'essence féminine sublimée (la Vierge) est remplacée par des femmes en chair et en os. En reconfigurant les notions de courage et d'héroïsme, Laure Conan arrive à nuancer l'histoire convenue de la Nouvelle-France.

Le deuxième chapitre de cette section porte sur le roman de la terre des femmes. La première moitié du vingtième siècle fut dominée au Québec par un nationalisme conservateur qui prônait la fidélité au passé rural, à la religion catholique et à la langue française. Ce discours, comme le précisera Fernand Dumont, prend la forme d'une stratégie, de la part des élites québécoises, contre la modernisation et l'urbanisation de leur province dont ils sont en grand partie exclus[13]. Les romanciers de l'époque, voués à la conservation des valeurs traditionnelles ont été en quelque sorte « absents au réel[14] ». Un genre, surtout, incarne cette fuite vers un univers social parallèle: le roman de la terre, genre moralisateur, caractérisé par une vénération de la tradition et de l'autorité patriarcale. Qui sont les femmes qui se sont essayées au genre? Arrivent-elles à insérer un contenu féminin dans un cadre « basé » sur l'exclusion et la domination des femmes? Après avoir écarté deux ou trois romans de femmes d'une valeur esthétique très faible, nous avons décidé d'aborder, dans un premier temps, *La rivière solitaire* (1934) de Marie Le Franc, écrivaine d'origine française mais qui a passé vingt ans au Canada et, dans un deuxième temps, le diptyque plus célèbre que forment *Le Survenant* (1945) et *Marie-Didace* (1947) de Germaine Guèvremont. Dans

---

[13] Fernand Dumont, « Du début du siècle à la crise de 1929: un espace idéologique » dans Fernand Dumont et al, *Idéologies au Canada français 1900-1929*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1974, p. 1.

son portrait de la colonisation du Nord du Québec au temps de la Crise, Marie Le Franc dénaturalise la vocation agricole des Canadiens français et met au centre du récit des personnages féminins qui, eux, entretiennent un rapport à la terre qui diffère complètement du rapport dominateur que l'on trouve dans le roman de la terre des hommes tels que Félix-Antoine Savard et Ringuet. Chez Germaine Guèvremont, la critique de la loi des pères et la féminisation de la communauté fictive suggère également une vision de l'évolution de la paroisse québécoise rurale autre que celle de ses contemporains masculins.

Si, dans cette première série d'analyses, nous avons choisi de suivre un ordre chronologique en traitant d'abord le roman historique et ensuite le roman de la terre, dans les analyses de la troisième partie, nous avons privilégié une organisation plutôt thématique. Vu le très grand nombre de romans de femmes publiés au cours des années soixante et soixante-dix, par rapport à la période précédente (environ 70 pour les années 1976-1980 seulement), et étant donné aussi leur diversité de contenu et de structure, nous avons décidé d'isoler deux tendances marquantes qui se recoupent partiellement au lieu de se succéder d'un point de vue temporel. Le premier chapitre de cette deuxième série d'analyses porte sur l'aliénation historique des femmes québécoises et sur leur tentative de donner une autre tangente aux mythes et aux lieux fondateurs de la collectivité. *Les remparts de Québec* d'Andrée Maillet (1965) nous offre une version singulière de la « pensée de la défaite », qui traverse le paysage intellectuel du moment, par le biais d'une scène capitale, répétée au début de chaque chapitre dans laquelle l'héroïne du roman se ballade nue sur les plaines d'Abraham. Cela faisant, Maillet interroge le mythe de la défaite et tente d'inscrire dans ce champ de bataille ce qui y est absent: le corps réel de la femme (par rapport au corps

---

[14] Maurice Arguin, *Le roman québécois de 1944 à 1965*, Montréal, l'Hexagone, 1989, p. 16.

féminin allégorisé très souvent, comme nous le verrons, dans les discours de la nation). Le rapport des femmes à l'histoire et à la mémoire collective, présent dans *Les remparts de Québec*, sera exploré davantage dans l'oeuvre capitale de Madeleine Ouellette-Michalska *La maison Trestler ou le 8e jour d'Amérique*, texte incontournable pour toute exploration du féminisme dans un contexte de redéfinition et de consolidation identitaires.

Le dernier chapitre de la thèse regroupe deux romans qui font le procès de la politique organisée de gauche, en plein essor à la suite des années turbulentes de la Révolution tranquille. *Un joualonais sa joualonie* (1973) de Marie-Claire Blais, roman peu étudié et peu aimé par la critique (surtout masculine), tourne en ridicule à la fois le potentiel révolutionnaire de l'esthétique du joual et les dirigeants désabusés et égoïstes des mouvements marxistes et nationalistes du moment. De plus, les discours de libération que véhiculent les personnages masculins du texte sont porteurs d'une attitude discriminatoire envers leurs soeurs révolutionnaires dont les revendications féministes ne sont pas prises au sérieux. Cette difficulté de conjuguer les discours féministe et nationaliste des années soixante-dix est également au coeur de *Maryse* (1983), le *best seller* de Francine Noël. Là ou Marie-Claire Blais n'offre qu'une critique de la politique masculine, Noël met en place, à travers le réseau de copines que forment le personnage éponyme et ses deux meilleures amies, une féminisation de la québécitude, une véritable politique au féminin, plus concrète, plus terre à terre, plus apte à apporter des changements réels à la façon de vivre des Québécoises.

Tout corpus présuppose une sélection, un choix qui n'est jamais à l'abri de la critique. Seront étudiés ici des textes canoniques de la littérature québécoise tels que *Le Survenant* et, dans une autre mesure, *La maison Trestler*, aussi bien que des textes peu

connus même des spécialistes du domaine. L'obscurité relative des romans historiques de Laure Conan, de *La rivière solitaire* et même des *Remparts de Québec* nous donne matière à réflexion quant à la place accordée par l'institution aux romancières qui abordent des sujets dits « publics » ou « politiques ». Permet-on, surtout au début du siècle, aux femmes qui écrivent de participer à la construction fictive d'un projet de société, de forger un avenir pour la société québécoise dans le domaine de l'imaginaire? Le fait d'ignorer ces textes ou même de les désigner comme étant « faibles » ou peu « littéraires » ne cache-t-il pas un refus d'accepter une mise à distance critique du discours nationaliste du moment? Les réponses à ces questions se situent quelque part en dehors de la présente thèse. Elles nécessiteraient une étude détaillée des conditions de production et de réception des romans de femmes, une démarche que nous n'avons pas choisi d'entreprendre afin d'accorder la priorité aux textes mêmes et aux imaginaires nationaux qu'ils renferment. Les analyses qui suivent se veulent une contribution à l'histoire littéraire du Québec, une histoire qui, pour ce qui est des femmes, est toujours en train de s'écrire.

Il sera également noté qu'aucun roman des années cinquante ne figure dans notre corpus. Rappelons que notre définition de l'imaginaire national exige que le roman aborde la situation politique du Québec, de la nation ou du peuple québécois ou mette en scène une communauté ou société fictive représentative de la nation. À la suite de nombreuses lectures de textes à la fois connus, tels que *Mathieu* de Françoise Loranger, *La belle bête* de Marie-Claire Blais, et «Le Torrent», d'Anne Hébert et moins connus tels que *Mademoiselle et son fils* d'Olivette Lamontagne, *Cet ailleurs qui respire* de Reine Malouin, nous n'avons pas trouvé de roman de femmes de cette décennie qui répondait de manière satisfaisante à cette définition. Il est sans doute vrai, comme le rappelle Maurice Arguin, dans son étude du

roman québécois entre 1944 et 1965, que le Québécois est un être « colonisé » et que la création des écrivains ne saurait être étrangère à une difficulté d'être tributaire à leur situation politique[15]. Mais au-delà du portrait d'une société aliénée ou d'individus profondément désillusionnés, nous n'avons pas trouvé de représentations concrètes de la collectivité québécoise chez les romancières des années cinquante. De toute façon, il n'est pas surprenant du tout que le nationalisme ne soit pas, à ce moment du vingtième siècle, le sujet de prédilection des femmes car cette période constitue une sorte de césure entre le nationalisme conservateur qui s'essouffle et le néo-nationalisme de la Révolution tranquille encore à venir[16].

Notes méthodologiques

La présente thèse se veut aussi une exploration de l'espace romanesque et de ses capacités de mettre en scène la complexité de la nation. Certes, le fait de nous limiter au genre romanesque a fait en sorte que soient exclus de notre corpus des textes poétiques, théâtraux et non-fictionnels qui traitent d'une manière ou d'une autre de la nation et du nationalisme[17]. Or, nous nous intéressons ici aux liens entre le roman et l'espace fictif, lequel ne peut pas être construit de la même façon dans un texte théâtral ou poétique. Comment est construit l'imaginaire national des femmes? Où se situe-t-il? Qui le met en scène? Qui raconte l'histoire de la nation et de quel point de vue? Les questions de ce genre nous ont amenée à essayer de mettre en relief les particularités du genre romanesque qui

---

[15] *Ibid.*, p. 16-18 et passim.

[16] Lise Gauvin, quant à elle, identifie deux périodes de crise où coïncident nationalisme et littérature: la crise de légitimation qui parcourt tout le dix-neuvième et le début du vingtième siècle et la crise historique et politique de la Révolution tranquille, *loc.* cit., p. 75-77.

rendent possible une complexité discursive, qui font en sorte que les propos d'un personnage puissent être contredits ou mis à distance par l'instance narrative. C'est donc la complexité surtout narrative du genre qui fait en sorte qu'un certain conflit de discours -- nationaliste et féministe -- soit possible. Bref, c'est grâce à ses caractéristiques formelles, que nous développerons plus tard, que le roman arrive à construire un monde imaginaire représentatif de la nation. La sociologie de la littérature a depuis longtemps souligné la « sociabilité » du roman qui lui confère « des fonctions culturelles, politiques et idéologiques considérables ». « Le roman, poursuit Ignace Meyerson, plus encore que le poème, aura exprimé par exemple les idées de nation et de renaissance nationale dans les pays colonisés ou devenus depuis peu indépendants [18]». Selon nous, c'est surtout par le biais de la structure narrative du roman que l'auteure parvient à participer à l'écriture de la nation et même à contester les formes consacrées de l'imaginaire national.

En plus d'emprunter à la narratologie, notre perspective s'alimente à la critique féministe de la littérature. Plus de dix ans de lecture et de fréquentation des théoriciennes américaines, françaises et québécoises ont laissé leur marque sur le présent travail. Certaines parmi elles seront citées de manière explicite (par exemple, Susan Sniader Lanser, Patricia Smart, Mary Jean Green et Lori Saint-Martin). D'autres, telle l'Américaine Nancy K. Miller, ne le seront pas directement. Or, c'est pourtant grâce à son travail pionnier sur les stratégies narratives des femmes à travers les siècles qui a permis de théoriser la différence de l'écriture féminine autrement qu'au point de vue de la phrase ou du mot choisi, c'est-à-

---

[17] Il sera toutefois question des essais de Michèle Lalonde dans le Chapitre VI.
[18] Ignace Meyerson cité dans Michel Zéraffa, *Roman et société*, Paris, Presses universitaires de France, 1971, p. 10.

dire plutôt du point de vue de l'intrigue[19].

En effet, après trente ans de réflexion théorique et de lectures de textes d'écrivaines anciennes et contemporaines, on en est venu à prendre pour acquis l'idée que les écrits des hommes et les écrits des femmes diffèrent les uns des autres. Notion capitale pour la critique féministe mais qui demeure très difficile à prouver de manière scientifique tant qu'il existe des exceptions et des cas à part. Acceptons ceci: les femmes ne constituent pas une sous-culture, mais une culture à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de la culture dominante, à mi-chemin entre une culture générale et une culture spécifique. La différence de l'écriture des femmes se situerait, donc, dans ce rapport complexe entre les femmes et leur histoire, leur situation politique, économique et sociale. L'écriture des femmes véhicule souvent, sauf pour les textes les plus radicaux, une histoire traditionnelle et une histoire subversive, et ce surtout dans des textes de femmes plus anciens, comme nous le verrons chez Laure Conan, Marie Le Franc et Germaine Guèvremont. Afin de bien mesurer la spécificité de l'imaginaire national des femmes au Québec, nous ferons référence tout au long de notre travail aux textes d'hommes importants pour la création textuelle de la nation. Il ne s'agit pas, bien sûr, de faire une étude comparative au sens strict, mais de garder en tête quelques textes fondateurs de l'imaginaire masculin (des *Anciens Canadiens* [1863] de Philippe Aubert de Gaspé, jusqu'au *Menaud, maître draveur* [1937] de Félix-Antoine Savard et *Prochain épisode* d'Hubert Aquin [1965]) comme points de repères pour baliser le chemin que nous voulons tracer.

Un des objectifs de la présente thèse est de contribuer à une meilleure

---

[19] Voir Nancy K. Miller, *Subject to Change: Reading Feminist Writing*, New York, Columbia University Press, 1988, surtout le premier chapitre: « Emphasis Added: Plots and Plausibilities in Women's Fiction », p. 25-46.

compréhension de *l'écriture au féminin* et, surtout, à sa composante politique. Le terme *écriture au féminin* est devenu de plus en plus courant chez les théoriciennes québécoises, remplaçant peu à peu *l'écriture féminine* et *l'écriture féministe*[20]. Pour plusieurs, la première désignation a un contenu très limité dans la mesure où l'épithète « féminine » a toujours décrit, jusqu'à tout récemment, tout ce qui est doux, fragile, sensible, flou, passionné et irrationnel. Le féminin se trouve ainsi dévalué dans un système patriarcal où le féminin existe en tant que complément au masculin de pouvoir et de raison[21]. Les écritures « féministes », affirme Louise Dupré, sont « celles qui inscrivent un "discours manifestaire" une parole qui se donne comme but de transformer l'Institution en y intégrant des valeurs féministes[22] ». Si les textes de Madeleine Ouellette-Michalska et de Francine Noël intègrent un discours idéologique ou manifestaire à leur démarche d'écriture, tel n'est pas tout à fait le cas pour les textes québécois plus anciens de Laure Conan et de Germaine Guèvremont. D'où le choix du terme *écriture au féminin* qui, selon Lucie Joubert « présente l'avantage d'éliminer l'obligation de situer l'auteure sur le plan idéologique et de rejoindre l'intention de la critique féministe qui, par son parti pris d'analyser le texte en fonction du féminin, a annulé jusqu'à un certain point la nécessité de juger *a priori* si le texte est féministe ou

---

[20] Voir Lori Saint-Martin, *L'autre lecture. La critique au féminin et les textes québécois*, Montréal, XYZ, 1992 et 1994, 2 tomes et Lucie Joubert, *Le carquois de velours. L'ironie au féminin dans la littérature québécoise 1960-1980*, Montréal, l'Hexagone, 1998.

[21] Voir Lucie Joubert, *op. cit.*, p. 15, et Nicole Brossard, «L'angle tramé du désir » dans Louky Bersianik et al (dir.), *La Théorie, un dimanche*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1988, p. 18.

[22] Louise Dupré, *Stratégies du vertige*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1989, p. 25. *L'Euguélionne* (1976) de Louky Bersianik et *Les fées ont soif* (1978) de Denise Boucher pourraient servir d'exemples d'une telle écriture. Voir aussi Lori Saint-Martin, *Malaise et révolte des femmes dans la littérature québécoise depuis 1945*, Québec, Les Cahiers de recherche du GREMF, 1989, p. 313.

non[23]». L'écriture au féminin semble bel et bien être « la meilleure façon de désigner la subversion explicite ou latente des textes de femmes [...] que les auteures s'affirment féministes ou non ne modifie pas le dénominateur commun de leurs écrits: ils doivent être lus comme témoignages d'une vision spécifique du monde[24] ».

Étudier la nation d'un point de vue féministe oblige à une certaine interdisciplinarité. Voilà pourquoi nous ferons appel, dans les pages qui suivent, à des travaux tant dans le domaine de l'histoire et de la science politique qu'à ceux dans le domaine littéraire. Les analyses de romans de femmes seront précédées par deux chapitres théoriques. Le premier porte sur le nationalisme en tant qu'idéologie, telle qu'elle est étudiée par les chercheurs français (Ernest Renan) et anglo-saxons (Benedict Anderson, Anthony Smith). Ensuite seront explicitées les différentes modalités que le nationalisme a prises dans le contexte québécois avant de passer, en dernier lieu, à la participation des femmes aux mouvements politiques d'inspiration nationaliste à travers le monde. Dans le deuxième chapitre, nous ferons une synthèse d'un ensemble de théories partielles sur la notion du roman comme le genre le plus propice à mettre en scène la complexité de la nation.

Nous aimerions procéder, en dernier lieu, à quelques précisions terminologiques. Dans les chapitres qui suivent, nous avons parlé de « discours » politique nationaliste plutôt que d'« idéologie » nationaliste. Par « discours » nous entendons, suivant le sens qu'a donné à ce terme Michel Foucault, un ensemble de paroles ou de déclarations régi par un ensemble de règles[25]. Un discours n'existe pas seul; il « dialogue » avec d'autres discours surtout en ce qui concerne les questions de vérité et d'autorité. C'est pour cette raison que,

---

[23] Lucie Joubert, *op. cit.*, p. 15.
[24] *Ibid.*, p. 16.
[25] Voir Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, p.41 et passim.

comme le résume ici Sara Mills,

> Foucault is not interested in which discourse is a true and accurate representation of the « real », whether [par exemple] alternative therapies work more effectively than conventional medicine; rather he is concerned with the mechanics whereby one becomes produced as the dominant discourse, which is supported by institutional funding, by the provision of buildings and staff by the state and by the respect of the population as a whole, whereas the other is treated with suspicion and is housed both metaphorically and literally at the margins of society[26].

C'est justement cette notion d'hégémonie discursive et du rapport relatif qu'entretient un discours avec le « réel » que nous comptons garder en tête dans notre analyse du nationalisme traditionnel du début du siècle et du néo-nationalisme modernisateur des années soixante et soixante-dix -- tous les deux définis dans le prochain chapitre -- qui constituent les deux discours nationalistes dominants du vingtième siècle au Québec. Quant au terme « idéologie », nous croyons, avec Sara Mills, qu'il est moins utile pour la présente recherche:

> For many working with a vulgar Marxist model, ideology implied a simplistic and negative process whereby individuals were duped into using conceptual systems which were not in their own interests. Discourse, because of its lack of alliance to a clear political agenda, offered a way of thinking about hegemony -- people's compliance in their own oppression -- without assuming that individuals are necessarily simply passive victims of systems of thought[27].

La flexibilité et la complexité du concept du discours est particulièrement utile pour l'analyse de l'écriture des femmes -- les écrivaines de la première moitié du siècle surtout -- qui semblent adopter un genre, un schéma narratif ou même un point de vue discursif traditionnel, tout en le critiquant, tout en lui imprimant leur propre tangente.

---

[26] Sara Mills, *Discourse*, London/New York, Routledge, coll. « The New Critical Idiom », 1997, p. 19.
[27] *Ibid.*, p. 30.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

NATIONALISME ET FÉMINISME: CONTEXTES QUÉBÉCOIS ET INTERNATIONAL

Le nationalisme est sans doute une des forces idéologiques les plus puissantes du monde moderne. Il continue de fasciner les chercheurs des sciences humaines et sociales qui ont produit un grand nombre de travaux dans lesquels les significations des termes tels que « nation », « État », « ethnicité » ne cessent d'être débattues. Toute tentative de les définir est directement reliée au contexte historique. De manière générale, *l'État* fait référence à une organisation socio-politique basée sur un territoire, tandis que *la nation* désigne la cohésion socio-culturelle ou l'identification collective d'un groupe. Dans l'introduction à une récente anthologie sur le sujet, John Hutchison et Anthony D. Smith nous éclairent sur les complexités de ce dernier terme:

> While is it recognized that the concept of the nation must be differentiated from other concepts of collective identity like class, region, gender, race, and religious community, there is little agreement about the role of ethnic, as opposed to political, components of the nation; or about the balance of « subjective » elements like will and memory, and more « objective » elements like territory and language; or about the nature and role of ethnicity in national identity[1].

Quant au *nationalisme*, il existe encore plusieurs définitions concurrentes mais non incompatibles du concept. Pour les premiers théoriciens comme Jean-Jacques Rousseau,

et les philosophes allemands Herder et Fichte, l'idéologie du nationalisme offrait une synthèse des domaines de la culture et de la politique; une synthèse entre le « sentiment national » ou l'idéologie nationaliste et les mouvements politiques nationalistes[2]. Cette même distinction, à savoir celle entre *la doctrine* et *le comportement* nationalistes, est présente dans la plupart des études qui tentent de faire le bilan des mouvements politiques nationalistes dans des contextes spécifiques[3].

Que ce soit en tant que mouvement ou en tant que doctrine, le nationalisme est un phénomène surétudié mais souvent peu défini. « L'idéologie nationaliste, comme le rappelle l'historien québécois Louis Balthazar, est loin d'offrir la richesse doctrinale et la cohérence intellectuelle d'autres idéologies sociales comme le marxisme[4] ». Parmi toutes les « théories » du nationalisme, aucune ne semble faire autorité. Aussi existe-t-il des différences entre la manière française et anglo-saxonne d'étudier le sujet. En France, le pays auquel on attribue les origines du nationalisme, les études sérieuses et équilibrées sur le sujet sont rares[5], comme si les chercheurs français éprouvaient une certaine gêne à l'égard d'un phénomène qui est le plus souvent traité (et qui a été récupéré) par des militants d'extrême-droite[6]. S'il est vrai que les Britanniques et les Américains ont fourni les meilleurs études sur le nationalisme, ils ont eu aussi tendance, Anthony Smith surtout,

---

[1] John Hutchinson and Anthony D. Smith (dir.), *Nationalism*, Oxford/New York, Oxford University Press, 1994, p. 4.
[2] *Ibid.*, p. 4.
[3] Voir Michael Keating, *Nations against the State. The New Politics of Nationalism in Québec, Catalonia and Scotland*, London, McMillan, 1996, p. 1 et passim.
[4] Louis Balthazar, *Bilan du nationalisme au Québec*, Montréal, l'Hexagone, 1990, p. 16.
[5] Il existe bien sûr des exceptions tel le récent livre de Dominique Schnapper, *La communauté des citoyens. Sur l'idée moderne de nation*, Paris, Gallimard, 1994 et le collectif de Gil Delannoi et Pierre-André Taguieff, *Théories du nationalisme. Nation, nationalité, ethnicité*, Paris, Kimé, 1991.
[6] Balthazar, *op. cit.*, p. 16-17.

à s'intéresser plus aux nationalismes ailleurs dans le monde qu'à l'intérieur de leur propre pays et à condamner chez l'autre ce qui est sanctionné chez soi.

Le point de départ de plusieurs des théoriciens de la nation et du nationalisme semble bel et bien être la célèbre conférence d'Ernest Renan faite à la Sorbonne en 1882 intitulée « Qu'est-ce qu'une nation? ». Le « droit national » ne se fonde, selon lui, ni sur la race ou la langue d'un peuple (toutes les deux sujettes à la volonté de l'histoire qui se fait et se défait), ni sur la religion ou la géographie, mais à la fois sur le passé et sur le présent, sur « la possession en commun d'un riche legs de souvenirs [...] [et] le consentement actuel, le désir de vivre ensemble -- le fameux "plébiscite de tous les jours" --, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis[7] ». Maintes fois citée dans toute la documentation sur la nation, la définition de Renan, très poétique -- un tant soit peu utopique -- demeure pertinente encore de nos jours dans la mesure où elle incarne l'idéal du nationalisme civique qui s'oppose au nationalisme ethnique dans une sorte de bipolarité qui continue à dominer les études sur le nationalisme. Même si les termes du débat ont tendance à varier -- on peut parler du nationalisme continental/allemand par rapport au nationalisme libéral ou du nationalisme culturel en opposition au nationalisme politique -- , la distinction reste la même et tourne autour de la composition de la nation et de la légitimité des revendications nationalistes. Gérard Bouchard résume ainsi cette opposition: « La distinction entre nation ethnique et nation civique est devenue familière. Dans le premier cas, la citoyenneté est restrictive et exclusive parce qu'on la rattache à des critères particularistes comme la langue, la filiation généalogique, la religion et d'autres traits culturels. Dans le deuxième, la

citoyenneté repose sur des critères à caractère universel et elle évite toute discrimination[8] ». Ainsi l'un voit l'appartenance à une communauté nationale de manière attributive, l'autre voit un groupe d'individus qui se constituent volontairement en entité collective[9].

Les chercheurs continuent à débattre également la définition de la nation. Pour Max Weber, la nation assume des formes trop variées pour être définie par un seul critère; il assimile la nation à une communauté ethnique unifiée par un mythe d'un passé commun et dotée d'une « mission de prestige»[10]. Selon Karl Deutsch, la clé de la définition de la nation et du concept de la nationalité se trouve dans les moyens de communication de l'âge moderne:

> It is now clear why all the usual descriptions of a people in terms of a community of languages, or character, or memories, or past history, are open to exception. For what counts is not the presence or absence of any single factor, but merely the presence of sufficient communication facilities with enough complementarity to produce the overall result[11].

Le développement du sentiment national est donc aidé par la transmission, la recombinaison et la réapplication d'une grande quantité d'information sur les symboles, les souvenirs, les habitudes des membres d'une communauté donnée. L'approche de Deutsch met de l'avant le rapport incontestable entre les théories du nationalisme et la

---

[7] Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation? et autres essais politiques*, Paris, Presses Pocket, 1992, p. 54.

[8] Gérard Bouchard, « Conclusion générale: la nation comme imaginaire et comme réalité » dans Gérard Bouchard et Yvan Lamonde (dir.), *La nation dans tous ses états. Le Québec en comparaison*, Montréal/Paris, l'Harmattan, 1997, p. 347.

[9] Voir Michael Keating *op. cit.*, p. 3-8.

[10] Max Weber, « The Nation » dans John Hutchinson & Anthony D. Smith, *op.cit.*, p. 24.

[11] Karl W. Deutsch, « Nationalism and Social Communication » dans John Hutchinson & Anthony D. Smith, *op.cit.*, p. 29.

modernisation[12]. Si les chercheurs ne définissent pas de façon unanime les rapports entre nationalisme et les sentiments d'ethnicité, ils reconnaissent que l'idéologie nationaliste est un phénomène d'organisation politique mondiale spécifiquement *moderne*: une sorte de millénarisme séculaire, selon Elie Kedourie, originaire d'un effondrement dans la transmission des valeurs sociales[13]. Pour Ernest Gellner, c'est plutôt le besoin au sein des sociétés modernes d'une homogénéité culturelle qui explique l'attrait du nationalisme. D'autres théoriciens soulignent la nature essentiellement « fictive » de la nation, une des nombreuses traditions, selon Eric Hobsbawn, « inventées » par les élites politiques afin de légitimer leur pouvoir dans un siècle de révolution et de démocratisation[14].

La communauté imaginée

La plus importante contribution récente à l'étude des nationalismes est sans aucun doute le livre de Benedict Anderson: *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*[15]. Pour lui, la nation moderne est également un objet fabriqué; c'est justement à travers *les styles d'imagination* de chaque nation -- et les institutions qui rendent possible cette construction -- qu'il faut tenter de comprendre ses particularités. Prédominants parmi ces institutions sont le journal et le roman, deux types de

---

[12] Voir Christophe Jaffrelot, « Les modèles explicatifs de l'origine des nations et du nationalisme. Revue critique » dans Gil Delannoi et Pierre-André Taguieff, *op. cit.*, p. 139-177.

[13] Elie Kedourie, « Nationalism and Self-Determination » dans John Hutchinson & Anthony D. Smith, *op.cit.*, p. 47.

[14] Voir Eric Hobsbawn et Terence Ranger (dir.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.

[15] Benedict Anderson, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London, Verso, 1991 [1983]. Il existe une traduction française du quatrième chapitre du livre d'Anderson, « Creole Pioneers », sous le nom de « Vieux empires, nouvelles nations » dans Gil Delannoi et Pierre-André Taguieff, *op. cit.*, p. 219-232.

représentations qui ont fleuri au dix-huitième siècle. Ces deux formes, selon Anderson, ont fourni les moyens techniques pour représenter le genre de communauté imaginée qu'est la nation. La théorie d'Anderson permet donc de voir d'un tout autre oeil les rapports concrets entre la représentation de la nation et la forme romanesque que nous aborderons dans le chapitre suivant. Le nationalisme et l'identité nationale sont des objets culturels, particuliers et fabriqués qu'il faut étudier historiquement si l'on veut comprendre leur légitimité émotive. La définition de la nation d'Anderson est la suivante: une communauté politique imaginée qui est fondamentalement limitée et souveraine[16]. Pour Anderson, toutes les communautés sont « imaginées » à moins de pouvoir permettre un face-à-face de leurs membres comme dans les villages. Elles sont « imaginées » car les membres ne se connaissent jamais, bien que dans leur esprit existe une image de « camaraderie horizontale » sans égard aux différenciations entre individus[17].

Pour Anderson, la possibilité de « penser » la nation surgit historiquement grâce au déclin de trois concepts culturels: a) l'idée qu'une *scripta* particulière (p.ex. le latin de la chrétienté) soit une voie d'accès privilégiée à une vérité ontologique et non un simple système de signes; b) l'idée que la société était *ipso facto* organisée autour des

---

[16] Benedict Anderson, *Imagined Communities*, p. 25. À la suite des travaux d'Anderson, de nombreux auteurs on dénoncé la nation sous prétexte qu'elle était une construction, un produit de l'imaginaire, une invention. Gérard Bouchard juge pertinent de rappeler que la notion de « communautés imaginées » ou « imagined communities » « vient non pas de ce que ces représentations sont sans fondement dans la réalité mais de ce qu'elles désignent des appartenances et des solidarités qui rayonnent au-delà des relations interpersonnelles; elles se déploient dans une sphère qui déborde celles des individus. Dès lors, faute de pouvoir les appréhender dans leur vécu quotidien, ceux-ci les intériorisent et y adhèrent par le truchement de symboles, par une connaissance indirecte, par une abstraction de l'esprit. » Voir Gérard Bouchard, *loc. cit.*, p. 340-341 et José E. Igartua « L'autre révolution tranquille. L'évolution des représentations de l'identité canadienne-anglaise depuis la Deuxième Guerre mondiale » dans Gérard Bouchard et Yvan Lamonde, *op. cit.*, p. 273.

monarques, des êtres hors de l'univers humain, investis d'un pouvoir divin et c) la temporalité médiévale qui n'a pour toute conception de l'histoire qu'une chaîne de causes et effets. Le déclin de ces concepts -- sous l'impact des changements économiques, des « découvertes » sociales et scientifiques et du développement de la communication -- a été précipité aussi par l'imprimerie capitaliste de masse, qui a connu un essor pendant la première moitié du seizième siècle. La diffusion des textes rédigés en langues vernaculaires a créé une nouvelle sorte de communauté imaginée.

Or, la formation concrète des États-nations contemporains ne dépend plus des langues imprimées. Pour expliquer cette « discontinuity-in-connectedness » entre une conscience nationale et une langue imprimée, il faut regarder les nouveaux États américains de la fin du dix-huitième et du début du dix-neuvième siècle. En général, on explique leur naissance par deux facteurs qui ont été privilégiés par des études européennes sur la montée du nationalisme: la langue et l'initiation des classes populaires dans un mouvement d'intellectuels venus de la classe moyenne. Or, dans le cas du Brésil, et des États-Unis ou des anciennes colonies espagnoles, il se trouve que la langue ne les différenciait pas de leur métropole impériale et les « classes moyennes » à l'européenne étaient presque insignifiantes à la fin du dix-huitième siècle. Malgré l'influence du Libéralisme et du siècle des Lumières, ce sont plutôt des fonctionnaires créoles (blancs nés dans les colonies) et des imprimeurs-journalistes créoles (d'abord un phénomène américain) qui ont joué un rôle décisif dans cette résistance *nationale* contre la métropole[18].

---

[17] Benedict Anderson, *op. cit.*, p. 6.
[18] *Ibid.*, p. 47-65 et passim.

L'étude d'Anderson a pour ainsi dire transformé de manière radicale les possibilités d'analyser la nation en sciences humaines et sociales. En effet, la plupart des études sur le nationalisme cherchent à établir une vérité, à vérifier la version officielle que se donne une communauté de ses origines et à trouver des réponses aux questions suivantes: y a-t-il une origine ethnique à toute nation?[19] La nation est-elle bel et bien un produit de la modernité? Ses réclamations d'un passé sont-elles anciennes, inventées ou légitimes? L'approche d'Anderson permet de déplacer l'obsession de la légitimité, dans les études du nationalisme, vers le comment et le pourquoi de sa spécificité symbolique. Ce déplacement a provoqué un certain scepticisme chez plusieurs chercheurs qui remettent en question l'idée d'une seule explication historique du phénomène nationaliste: il n'y aurait pas une mais plusieurs histoires de la nation[20].

Discours nationalistes au Québec

Deux chercheurs principaux se sont employés à faire une typologie des discours nationalistes dans le contexte québécois: Léon Dion et Louis Balthazar. La thèse centrale de Dion repose sur l'idée que le nationalisme ne révèle toute sa force que lorsqu'il est associé à une autre idéologie -- libéralisme, conservatisme, corporatisme, fascisme, socialisme -- également intimement reliée au système politique puisqu'elle en définit le régime[21]. Il divise le phénomène au Québec en quatre types -- le nationalisme

---

[19] Dominique Schnapper, *op. cit.*, quant à lui, cherche à montrer qu'il n'existe pas deux idées de la nation (civique et ethnique) car la notion même de nation ethnique est contradictoire dans les termes. Voir surtout p. 156-183.

[20] Voir Marjorie Ringrose et Adam J. Lerner (dir.), *Reimagining the Nation*, Buckingham, Open University Press, 1993.

[21] Léon Dion, *Nationalismes et politiques au Québec*, Montréal, Hurtubise HMH, 1975, p. 25.

conservatiste, le nationalisme libéral, le nationalisme social-démocrate et le nationalisme socialiste: « Ces nationalismes caractérisent autant d'époques: le nationalisme conservatiste domine officiellement depuis le début du dix-neuvième siècle jusqu'à 1960; le nationalisme libéral, depuis 1960, tandis que le nationalisme social-démocrate et le nationalisme socialiste se présentent comme des idéologies de remplacement avant même 1960, et surtout depuis 1965[22] ». Dion distingue toutefois l'idéologie nationaliste du mouvement nationaliste à savoir toute action politique des membres de la collectivité qu'il faut tenter d'étudier en rapport aux idées qui les ont inspirés[23]. Il va sans dire qu'une telle entreprise dépasse de loin les objectifs de cette thèse. Le caractère forcément littéraire de notre étude fera pencher nos analyses du côté symbolique du nationalisme, vers ce que Dion définit comme « l'ensemble des *représentations* faites par référence à une collectivité spécifique particulière, appelée peuple ou nation, définie par un amalgame de traits incluant, entre autres mais sans qu'aucun d'entre eux en particulier ne soit suffisant ni nécessaire, une origine, une histoire, un territoire, une culture, des institutions et une langue communs [...][24] ».

Louis Balthazar, pour sa part, décrit quatre modalités de nationalisme qui sont pertinentes à une compréhension de la situation québécoise mais dont deux seulement seront retenues ici: le nationalisme traditionnel et le nationalisme moderne. Il y a d'abord le nationalisme « moderne » qui cherche à rompre avec l'ancien régime féodal dont le prototype serait le nationalisme qui a donné lieu à la Révolution française. Ce nationalisme de type bourgeois

---

[22] *Ibid.*, p. 26.
[23] *Ibid.*, p. 17.
[24] *Ibid.*, p. 16. Nous soulignons.

> consiste à créer de nouvelles solidarités très fortes, qui s'appuient sur le principe de l'égalité de tous les citoyens et celui de leur identification aux affaires publiques. Il correspond à la brisure d'un ordre féodal dans lequel les allégeances allaient à la famille, aux seigneurs terriens, à la religion, à la région[25].

Selon lui, ce modèle pourra s'appliquer partiellement au nationalisme du Bas-Canada entre 1791-1838 et au nationalisme québécois de la Révolution tranquille. Le nationalisme traditionnel, par contre, serait l'antithèse du nationalisme moderne. Balthazar identifie l'Allemagne du dix-neuvième siècle comme un des lieux les plus importants de sa formation, là où on voit les langues comme véhicules de cultures et de systèmes de valeur. Aliéné des champs de pouvoir,

> ce nationalisme, très influencé par le courant romantique, se réfugie dans des aspirations spirituelles plutôt confuses. On parle de l'«âme nationale», de « mission », de grandes oeuvres à accomplir mais toujours en transcendant l'ordre politique. La citoyenneté inexistante est remplacée par le « Volk », la tradition populaire, la grande force historique qui tient lieu de solidarité[26].

Ce type de nationalisme correspondrait au nationalisme tel qu'il a dominé le paysage idéologique du Canada français entre 1840 et 1960[27].

---

[25] Louis Balthazar, *op. cit.*, p. 26.

[26] *Ibid.*, p. 29.

[27] Mentionnons brièvement les deux dernières modalités de nationalisme du modèle balthazarien, à la fois moins définies et moins importantes que les deux précédentes; le nationalisme étatiste et autonomiste. Sorte d'excroissance du nationalisme « moderne », le nationalisme étatiste revendique une participation politique totale et exige que l'État soit responsable de toutes les fonctions sociales qui, jusque-là, étaient dévolues aux familles, aux églises et autres organisations traditionnelles. Le fait que l'État en vienne à « contrôler la vie des populations, de la naissance à la mort [...] accentue l'importance des allégeances nationales» (30). Ce modèle informe en grande partie la lecture que fait Balthazar de la Révolution tranquille au Québec. C'est à l'aide du modèle autonomiste que se comprend l'échec référendaire de 1980 et, dirions-nous, de 1995. Cette modalité se caractérise par sa méfiance envers les systèmes bureaucratiques qui poussent ses adhérents, malgré leurs aspirations séparatistes, à ne pas aller « jusqu'au bout du processus qui mène à la création d'un État-nation souverain» (33). À cette méfiance envers le système étatique il faut ajouter l'influence non négligeable du courant

À l'aide de ces quatre cadres conceptuels du nationalisme (moderne, traditionnel, étatiste, autonomiste), Balthazar nous livre des analyses détaillées des différents courants de nationalisme qui ont marqué l'histoire du Québec:

> Cette histoire, [il] la découpe en trois grandes catégories, trois types de nationalisme assez différents l'un de l'autre pour reposer sur le rejet de celui qui précède. C'est d'abord le nationalisme *canadien* qui correspond à la période de la province du Bas-Canada (1791-1838) et au mouvement patriote qui a dominé la vie politique québécoise ou bas-canadienne de cette époque. C'est ensuite le nationalisme *canadien-français* qui correspond à un repliement sur lui-même et sur ses traditions d'un peuple devenu minoritaire. C'est enfin le nationalisme *québécois* qui se manifeste à compter de 1960 avec la Révolution tranquille et une nouvelle tentative d'affirmation politique de la nation[28].

Il faut signaler toutefois que tout n'est pas aussi clair et net que le présente Balthazar; il y a un certain chevauchement des différents discours nationaux. D'abord, et cette remarque vaut également pour l'étude de Léon Dion, la version de l'histoire du nationalisme québécois que trace Balthazar est souvent plus normative que descriptive. Les mouvements nationalistes sont évalués selon leur capacité à mobiliser les populations, de permettre l'accès à l'indépendance. Dans cette optique, le nationalisme moderne est « bon », tandis que le nationalisme traditionnel est « mauvais ». Cette vision du phénomène s'explique en partie par le format linéaire de son travail car Balthazar étudie les nationalismes québécois en succession historique. Nonobstant le fait qu'il admet que différentes modalités du nationalisme peuvent exister côte à côte, l'une n'excluant pas

---

d'intégration mondiale. Les nationalistes ont beau insister sur la spécificité du peuple auquel ils appartiennent, sur leurs traditions, sur leurs droits, sur leurs coutumes, ils ressemblent davantage aux autres populations que cela était le cas il y a vingt ans. On comprend mieux pourquoi « ces populations s'orientent vers de nouvelles formes de fédéralisme dans lesquelles une sorte de "home rule" ou d'autonomie leur serait conférée et leur donnerait un meilleur contrôle sur leurs propres institutions culturelles sinon sur leur destin comme peuple» (34).

[28] *Ibid.*, p. 34-35.

l'autre, il semble avancer que le nationalisme moderne à la québécoise des années soixante a succédé au nationalisme traditionnel canadien-français. Même si cela est sans doute vrai dans les faits, un tel cadre conceptuel indique une compréhension simpliste des pratiques discursives[29]. Le discours nationaliste est une forme du discours social avec ses règles et ses écarts, ses ambiguïtés et ses complexités sémantiques. Étant donné que l'analyse du discours social devrait prendre en compte, selon la célèbre définition de Marc Angenot, « [t]out ce qui se dit, tout ce qui s'écrit dans un état de société donné (tout ce qui s'imprime, tout ce qui se parle aujourd'hui dans les media électroniques). Tout ce qui se narre et s'argumente[30] », il serait effectivement impossible de se livrer, dans le cadre de la présente thèse, à une analyse fouillée de toutes les modalités du discours nationaliste au Québec depuis la Conquête. Nous nous contentons d'adopter *grosso modo* les mêmes définitions du nationalisme québécois de Balthazar et de Dion tout en privilégiant une vision plus complexe de leur évolution discursive. Par souci de clarté, le nationalisme conservatiste ou canadien-français deviendra, dans les chapitres suivants, le

---

[29] Le discours nationaliste gagnerait à être étudié à la lumière des travaux de Michel Foucault sur la discursivité, notamment, dans *L'archéologie du savoir*, où est constatée l'illusion de l'unité apparente de certains grands groupes d'énoncés. Quand Foucault se retrouve face à des séries lacunaires et enchevêtrées, à des jeux de différences, d'écarts, de substitutions et de transformations, quand il se rend compte que les différentes catégories d'énoncés mises en lumière étaient bien trop hétérogènes pour pouvoir être rassemblées en une seule figure, et pour faire apparaître, d'une période à l'autre, « une sorte de grand texte ininterrompu », il décide d'étudier les discontinuités, les dispersions des discours en adoptant le terme *formation discursive.* Voir *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1997 et Alan Sheridan, *Discours, sexualité et pouvoir. Initiation à Michel Foucault*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1980, p. 121. C'est justement cette volonté de transformer l'histoire du nationalisme québécois en « un grand texte ininterrompu » menant à l'indépendance qui se fait sentir dans les études de Balthazar et de Dion.

[30] Marc Angenot, « Le discours social: problématique d'ensemble », *Cahiers de recherche sociologique*, vol. 22, n° 1, 1984, p. 20, cité dans Pierre Popovic, *La contradiction du poème. Poésie et discours social au Québec de 1948 à 1953*, Montréal, Éditions Balzac, 1992, p. 23.

nationalisme conservateur ou le nationalisme de survivance; le nationalisme social-démocrate ou le nationalisme québécois deviendra le néo-nationalisme modernisateur de la Révolution tranquille (afin de le distinguer du discours qui précède). Ces deux types de discours sont ceux en circulation au moment où écrivent les écrivaines étudiées plus loin[31].

Femmes et discours sur la nation

Parmi la multitude de concepts qui sont sans cesse débattus par les théoriciens de la nation (par exemple, la race, l'ethnicité, le nationalisme civique ou culturel, la citoyenneté), ne figure que rarement sinon jamais celui de la différence sexuelle. En effet, les femmes sont largement absentes de ce discours académique, comme si le fait d'être du sexe féminin n'avait pas d'incidence significative sur le rapport à l'identité nationale et à la citoyenneté. Pour ces chercheurs, l'appartenance sexuelle n'est qu'une composante d'une identité collective[32]. Encore plus curieux est le fait qu'en dépit d'une réticence chez les spécialistes du nationalisme à faire du «gender » un facteur central de leurs analyses

---

[31] Le discours messianique, décrit dans le troisième chapitre, est une composante « fin de siècle » du nationalisme conservateur.

[32] Le fait de mettre l'appartenance sexuelle sur le même pied que des facteurs comme ceux de la nationalité, de la classe sociale et de l'ethnicité touche de près le débat sur la manière dont on conceptualise et théorise les différents types de rapports sexués à travers le monde. Face à deux des positions les plus courantes -- a) il n'y a qu'une forme fondamentale de rapports sexués; les différences sont donc dérisoires/insignifiantes et b) l'éventail des pratiques sexuées est si large qu'il nous est impossible de construire une théorie de base -- nous croyons, avec d'autres théoriciennes féministes, à l'importance du compromis, d'une prise de position médiane. Il existe des différences entre les formes de rapports sexués à travers le monde. Or, ces différences peuvent être regroupées afin d'arriver à une vision globale de l'expérience des femmes, de la condition féminine et, en l'occurrence, de leurs rapports aux mouvements nationalistes. Voir Sylvia Walby, « Women and Nation », *International Journal of Comparative Sociology*, vol. 33, n^{os} 1-2, 1992, p. 8 et passim.

sur l'appartenance nationale, ces mêmes théoriciens masculins continuent à privilégier, dans leurs travaux, un discours qui est, lui, profondément sexué. La nouvelle anthologie *Nationalism*, publiée par Oxford University Press qui a servi d'ouvrage de référence à la discussion des théories du nationalisme ci-haut, contient une quarantaine des textes les plus marquants du domaine mais qui n'aborde la question des femmes qu'une seule fois vers la fin du volume. Il n'est pas nécessaire de passer tout le volume en revue pour trouver ce langage typiquement masculin qui caractérise presque toutes les études de la nation. Voici un extrait de l'introduction:

> Nationalism was, first of all, a doctrine of popular freedom and sovereignty. The people must be liberated -- that is, free from any external constraint; they must determine their own destiny and be *masters in their own house*; they must control their own resources; they must obey only their own « inner » voice. But that entailed *fraternity*[33].

Étant donné l'état assez développé de la théorie féministe de la fin du vingtième siècle, il est curieux de voir à quel point le discours sur le nationalisme demeure emprisonné dans un modèle pour le moins « androcentrique » où la libération d'un peuple se traduit métaphoriquement par l'idée de la libération du patriarche enfin « libre » de dominer les autres membres de sa famille. Les luttes nationales sont définies comme des luttes entre hommes, créées par la construction d'hiérarchies masculines, par des liens affectifs masculins et des modes de fonctionnements homosociaux et homosexuels[34]. C'est à la lumière d'un tel cadre conceptuel que de plus en plus de sociologues et politicologues femmes exigent que soit reconnue l'importance de la marque du genre dans la construction du nationalisme, car la construction symbolique de la nation comme

---

[33] John Hutchinson et Anthony D. Smith *op. cit.*, p. 4. Nous soulignons.
[34] Lois A. West (dir.), *Feminist Nationalism*, New York, Routledge, 1997, p. xvi.

processus sexué doit être analysée afin de mieux comprendre les liens entre les symboles, les croyances, les actions et les politiques d'un État-nation[35].

Cette critique féministe du discours nationaliste académique est encore embryonnaire, se limitant à une série d'études de cas spécifiques des situations d'interaction entre féminisme et nationalisme à travers le monde[36]. Il y a toutefois un ensemble de questions communes qui structurent ces analyses: jusqu'à quel point les femmes partagent-elles le même projet national (un ensemble de stratégies collectives orientées autour des besoins perçus de la nation) que les hommes? L'organisation politique des femmes se base-t-elle sur des structures nationales ou plutôt sur des structures plus globales et/ou locales? Le fait que les femmes sont en général moins disposées à prendre les armes pour défendre un projet nationaliste constitue-t-il une explication pour une ferveur nationaliste moins évidente?

La plupart des chercheures semblent s'entendre pour diviser en cinq catégories majeures la façon dont les femmes « participent » aux processus nationaux ou sont mobilisées par rapport aux politiques de l'état. Cette catégorisation a été établie en 1989 par Nira Yuval-Davis et Floya Anthias dans *Women - Nation - State*, un des livres pionniers sur les femmes et le discours nationaliste, et reproduite depuis dans de nombreuses études sur le sujet. Les femmes participent: 1) en tant que reproductrices

---

[35] *Ibid.*, p. xvi.

[36] Voir Sylvia Walby, *op cit.*; Fiona Wilson et Bodil Folke Frederiksen (dir.), *Ethnicity, Gender and the Subversion of Nationalism*, London, Frank Cass, 1995; V. Spike Peterson, « The *Politics of Identity and Gendered Nationalism* » dans Laura Neack, Jeanné A. K. Hey et Patrick J. Haney (dir.) *Foreign Policy Analysis: Continuity and Change in its Second Generation*, Englewood Cliff (N.J.), Prentice Hall, 1995, p. 167-186; Lois A. West, « Feminist Nationalist Social Movements: Beyond Universalism and Towards a Gendered Cultural Relativism », *Women's Studies International*, vol. 15, n^{os} 5-6, 1992, p. 563-579.

biologiques des membres d'une communauté donnée -- une fonction que l'État peut chercher à contrôler d'une part par les moyens de l'immigration et de la stérilisation forcée, et de l'autre par les campagnes de fertilité et de la mise en place d'un système de bénéfices familiaux; 2) en tant que reproductrices des frontières de l'identité symbolique des groupes nationaux, c'est-à-dire qu'elles doivent avoir des enfants avec les hommes du même groupe afin de transmettre et maintenir l'identité nationale d'une génération à une autre; 3) en tant que reproductrices sociales de la collectivité (on n'a qu'à penser au rôle de « gardiennes de la foi » auquel ont été reléguées les femmes québécoises de la première moitié du vingtième siècle pour comprendre ce type de « participation » nationale); 4) en tant que symboles de différences nationales dans des représentations où la nation s'offre sous les traits d'une femme; 5) en tant que participantes actives à des luttes nationales, économiques, politiques et même militaires[37]. Les frontières entre ces cinq catégories sont loin d'être étanches, les rôles ici décrits se construisant différemment dans divers contextes historiques. Elles nous offrent, cependant, un prisme par lequel on peut voir et comprendre la participation concrète des femmes aux mouvements nationalistes. Quand et où des projets féministes et nationalistes convergent-ils? Les femmes qui appuient des projets nationalistes bénéficient-elles du nouvel ordre, une fois cet ordre mis en place?

Dans *Feminism and Nationalism in the Third World*, un ouvrage devenu incontournable dans le domaine, Kumari Jayawardena montre que la percée des droits des femmes dans de nombreux pays asiatiques au tournant du siècle s'accordait heureusement aux mouvements respectifs de libération politique et d'anti-impérialisme

---

[37] Niral Yuval-Davis et Floya Anthias (dir.), *Woman -- Nation -- State*, New York, St.

des mêmes pays. L'avènement d'une « femme nouvelle », instruite et libérée des pratiques traditionnelles de concubinage, de polygamie et de ségrégation, était devenue la pierre de touche d'une nouvelle identité nationale en émergence[38]. Or, de récentes recherches sur les femmes au sein des différents mouvements nationalistes musulmans, comme celle de Valentine Moghadam, indiquent que loin d'être le concomitant automatique de la libération nationale, la libération des femmes est souvent perçue comment hostile à l'intégrité et à l'identité du groupe national[39]. Une analyse de la situation en Algérie, en Iran, en Palestine, en Afghanistan et dans plusieurs pays de l'Amérique latine tel le Nicaragua montre que le rôle significatif joué par les femmes dans des insurrections révolutionnaires n'a pas empêché leur exclusion d'une quelconque participation à la sphère publique suivant la victoire[40]. Dans d'autres cas, une alliance entre des organisations féministes et des mouvements nationalistes n'a pas réussi à faire avancer la cause des femmes[41].

La situation en terre islamique est loin d'être pareille dans tous les pays. En Palestine, à la différence de l'Algérie, il existe un réseau de féminisme organisé qui a su tirer profit de la défense d'une identité nationale pour promouvoir les droits des femmes. D'une part, l'exil de nombreux Palestiniens après l'établissement de l'État d'Israël en

---

Martin's Press, 1989, p. 7.

[38] Kumari Jayawardena, *Feminism and Nationalism in the Third World*, London, Zed Books, 1986, p. 12-13.

[39] Valentine Moghadam (dir.), *Gender and National Identity. Women and Politics in Muslim Societes*, London/Karachi, Zed Books/Oxford University Press, 1994, p. 2.

[40] *Ibid.*, p. 2.

[41] Voir Carmel Roulston « Northern Ireland: Women on the Margin: The Women's Movements in Northern Ireland, 1973-1995 », Zengie A. Mangaliso « South Africa: Gender and Nation-Building in South Africa » et Lynn M. Kwiatkowski et Lois A. West, « Feminist Struggles for Feminist Nationalism in the Philippines » dans Lois A. West, *op. cit.*, p. 56-57; p. 134-135 et p. 165.

1948 et leur installation dans des camps de réfugiés libanais ont contribué à renfermer la communauté, à enlever aux femmes des droits dont elles jouissaient auparavant. Dans un exemple classique du deuxième type de « participation » nationale établie par Davis et Anthias, citée plus haut, celle de la reproduction des frontières d'une communauté, les Palestiniennes symbolisaient « l'honneur » de leur communauté qui, elle, avait perdu son territoire; un honneur à préserver à tout prix[42]. Or, depuis le début de l'*intifada* en 1987, de nombreuses femmes urbaines ont eu l'expérience d'une sorte de « zone libre » où on permettait la transgression de certaines barrières sociales dans la transmission de la nourriture, au moment du boycottage des produits israéliens, dans l'organisation des cours aux enfants lors de la fermeture des écoles et dans la participation à des entraînements de premiers soins. Selon Sherna Berger Gluck,

> many of these activities simply mirrored women's traditional role as nurturers and were often framed within the discourses of domesticity [...]. Nevertheless, the blurring of the distinction between domestic and political responsabilities had a transformative *potential* for many of the married women who came together in *public spaces* to engage in actions that carried political weight[43].

La nature parfois volatile de la situation en Palestine nous donne un bon aperçu de la manière changeante dont l'exil et la menace d'une lutte armée peuvent influer sur le statut de la femme dans un contexte de redéfinition nationale. De plus, les activités para-domestiques des Palestiniennes durant l'*intifada* mettent de l'avant l'importance primordiale de la division privée/publique pour l'accession des femmes à la nation, pour le développement d'un nationalisme au féminin.

---

[42] Sherna Berger Gluck, « Shifting Sands: The Feminist-Nationalist Connection in the Palestinian Movement » dans Lois A. West, *op. cit.*, p. 106. Nous soulignons.
[43] *Ibid.*, p. 111.

Toujours plein de contradictions est le rapport des femmes à la lutte armée, l'ultime moyen masculin de résoudre les conflits. En fait, il est triste de constater l'empressement avec lequel les hommes reconnaissent la participation féminine aux confrontations armées mais de façon à ce que leurs autres contributions nationales soient passées sous silence[44]. Norma Stoltz Chinchilla maintient que même si les femmes ont montré leur capacité à se sacrifier pour la cause nationale, leurs revendications perdent toujours du terrain quand l'aspect militaire des luttes prend le dessus sur les luttes politiques et les tentatives de dialogue: « The glorification of that which is directly connected to armed struggle almost always brings with it a devaluing of the reproductive tasks traditionally assigned to women, with the exception of those carried out in direct support of the war. The identification of the hero as one associated with arms rather than child rearing reinforces traditional gender divisions and the hierarchies that accompany them[45] ».

On peut se demander quelle est la pertinence de faire un détour par les mouvements anti-coloniaux en Asie du début du siècle et la remontée de l'intégrisme dans le monde musulman pour expliquer les rapports entre la question nationale et la libération des femmes au Québec. En dépit des différences évidentes de langue, de culture et de régime politique entre les régions et les pays à l'étude, tous ces cas spécifiques pris ensemble fournissent une vision globale de la manière dont *le nationalisme se crée*

---

[44] Voir Lynn M. Kwiatkowski et Lois A. West, *loc. cit.*, p. 149. Gisela Kaplan rappelle que la décision de donner le vote aux femmes françaises était directement liée à leur participation aux campagnes de résistance armées contre les Nazis durant la Seconde Guerre mondiale. Voir « Feminism and Nationalism: the European Case » dans Lois A. West, *op. cit.*, p. 24.

[45] Norma Stoltz Chincilla, « Nationalism, Feminism, and Revolution in Central America » dans Lois A. West, *op. cit.*, p. 216.

comme phénomène à travers l'interaction entre les sexes. Que cela soit dit: les lois et les discours sur les femmes sont au centre de l'auto-définition des groupes politiques et des projets culturels. En fait, dans le cas du Québec, le moment est venu de repenser les enjeux et de trouver des modèles de comparaison qui rendent compte de la spécificité de la majorité culturelle francophone à l'intérieur de la fédération canadienne, elle-même héritière d'un rapport de domination vis-à-vis de l'Angleterre.

La montée du nationalisme en Europe ne peut pas, sauf exception, être comparée à la situation politique au Québec, du moins dans l'optique envisagée ici. En fait, féminisme et nationalisme occupent presque toujours des positions idéologiques incompatibles dans le contexte européen[46]. Et ce, pour des raisons historiques évidentes. Le féminisme en Europe depuis ses origines au dix-neuvième siècle s'est toujours aligné avec des mouvements politiques de gauche. En plus, c'était justement l'aspect *international* du mouvement socialiste qui a servi de modèle pour le First International Congress for Women's Rights tenu à Londres en 1878. Quand, à la fin du dix-neuvième siècle, un climat impérialiste d'industrialisation et de consolidation de pouvoir a donné lieu à un nationalisme teinté de biopolitique et d'eugénisme qui cherchait à « protéger » la culture d'un peuple, i.e. la race, d'influences étrangères, les gouvernements de l'Allemagne, des Pays-Bas et de l'Italie ont voté des lois qui visaient à limiter le contrôle des femmes de leur propre corps. Pour Gisèle Kaplan, la situation est claire: « it cannot be emphasized strongly enough that nationalism was the direct cause of the creation of

---

[46] Gisela Kaplan, *loc. cit.*, p. 3. De brèves alliances entre féminisme et nationalisme en Italie au dix-neuvième siécle et en Finlande au vingtième siècle constituent les deux seules exceptions à cette règle générale.

(secular) laws that condemned and forced millions of women for the first time in history to bear and keep unwanted children[47] ».

Bref, les féministes européennes du début du siècle ont vite compris que l'idée de ce nationalisme allait à l'encontre de leur bien-être, de leurs droits et de leur qualité de vie. Les régimes totalitaires des années trente, surtout en Allemagne, ont su mobiliser un grand nombre de femmes, jugées dignes de reproduire la race aryenne. Kaplan maintient que ces femmes n'étaient pas des féministes: « There were no feminists who supported Franco, Salazar, Metaxas, Pilsudski, Mussolini, or Hitler. These feminists belonged invariably to political camps of the Left, which were systematically hounded, tortured, imprisoned, and killed -- obliterated from the national culture[48].

Voilà pour le contexte européen. Or, des situations de « redéfinition nationale » comme celle que connaissent présentement l'Irlande du Nord et l'Afrique du Sud pourraient servir de terrain de comparaison avec le Québec pour des raisons non pas linguistiques, mais plutôt historiques et religieuses. Le travail préparatoire qui rend possible une telle comparaison a déjà été entrepris par Katherine O'Sullivan See dans son livre *First World Nationalisms: Class and Ethnic Politics in Northern Ireland and Quebec*[49]. C'est justement en Irlande du Nord que se déroule le plus grand débat

---

[47] *Ibid.*, p. 15.
[48] *Ibid., p. 22.*
[49] Katherine O'Sullivan See, *First World Nationalism: Class and Ethnic Politics in Northern Ireland and Quebec,* Chicago, University of Chicago Press, 1986.

actuellement sur la possibilité ou l'impossibilité de concilier le féminisme et la participation aux luttes armées[50].

Nationalisme et féminisme: le cas du Québec

Quand à l'existence d'un nationalisme féministe ou d'un féminisme nationaliste au Québec, deux moments de cohabitation des deux discours au cours du vingtième siècle s'offrent à l'analyse: le féminisme chrétien du tournant du siècle qui s'allie au nationalisme conservateur et le féminisme laïc des années soixante-dix qui, lui, a emprunté un vocabulaire de néocolonialisme afin d'intégrer la cause des femmes à la lutte pour l'indépendance. Les deux phénomènes ont suscité un intérêt croissant chez les politicologues et sociologues québécoises depuis les vingt dernières années[51]. Nous allons les explorer chacun en détail afin d'enrichir notre analyse de l'imaginaire national des femmes au Québec. Quelle place les discours conservateurs et modernisateur réservent-ils aux femmes? Quels genres de compromis ont-elles dû faire afin de s'intégrer au projet nationaliste défini par les hommes et marqué, comme c'est souvent le cas, par une rhétorique masculine?

---

[50] Voir Laura Lyons « Feminist Articulations of the Nation: The "Dirty" Women of Armagh and Discourse of Mother Ireland », *Genders*, 1996, n° 24, p. 110-149. Pour un historique des mouvements féministes en Irlande du Nord, voir Carmel Roulston, *loc. cit.*, p. 41-58.

[51] Voir Diane Lamoureux, « Nationalisme et féminisme: Impasse et coïncidence », *Possibles*, vol. 8, n° 1, 1983, p. 43-59; Micheline de Sève, « The Perspective of Québec Féminists » dans Constance Backhouse et David H. Flaherty (dir.), *Challenging Times: the Women's Movement in Canada and the United States*, Montréal, McGill-Queen's Press, 1992, p. 110-116; Susan Mann Trofimenkoff, « Nationalism, Feminism & Canadian Intellectual History », *Canadian Literature*, n° 83, 1979, p. 7-20.

Beaucoup de recherche reste à faire surtout sur la coexistence des deux mouvements au début du siècle, qui donne lieu à des interprétations contradictoires[52]. Il s'agit là d'un mouvement des femmes de l'élite, caractérisé par une certaine ambivalence idéologique, qui tâchait comme les nationalistes et le clergé de protéger la famille contre les ravages de l'industrialisation[53]. Comme l'explique Susan Mann Trofimenkoff,

> [l]es féministes, les nationalistes et le clergé se donnent pour tâche d'assurer la protection de la famille contre les fléaux de la ville, et se mettent à l'oeuvre en utilisant des méthodes diverses et des recettes variées. Parfois ils travaillent ensemble, parfois, ils s'opposent. Jusqu'à la Première Guerre mondiale au cours de laquelle les nationalistes et le clergé se liguent contre les féministes pour leur rappeler où se trouve leur place légitime dans la société [...][54].

L'arrivée d'un grand nombre de femmes et d'enfants sur le marché du travail et la foulée de la progression du mouvement des femmes dans le monde occidental stimulent la prise de conscience des Québécoises qui fondent le Conseil local des femmes de Montréal, « organisation de majorité protestante [...] où l'on retrouvera, au fil des ans, des féministes telles Carrie Derrick, Grace Ritchie England, Elisabeth Monk, et des francophones telles Marie Gérin-Lajoie, Joséphine Marchand-Dandurand, Caroline Béique et Marie Thibaudeau[55]». Cependant, certaines différences d'identité culturelle poussent des femmes francophones vers une sorte de féminisme chrétien, semblable à

---

[52] Le survol de Patrice LeClerc et de Lois A. West, « Feminist Nationalist Movements in Québec » dans Lois A. West, *op. cit.*, souffre d'un manque de précision. Selon eux, « [early French-Canadian] feminists believed in the gender differences between men and women and the complementarity of roles » d'une part, et de l'autre « struggled to confront the rise of the "separate-spheres" ideology by creating strong public roles » (223).

[53] Les deux meilleurs historiques du mouvement, celui de Susan Mann Trofimenkoff, *Visions nationales: une histoire du Québec*, Québec, Éditions du Trécarré, 1986, p. 253-273 et celui, plus court, du collectif Clio, *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Quinze, 1992, p. 342-348, servent de toile de fond ici.

[54] Susan Mann Trofimenkoff, *Visions nationales*, p. 254.

celui qui démarre en même temps en France et qui fournit aux femmes une voie de réconciliation de la recherche des droits des femmes et de la religion. En 1907 se crée la première organisation féministe canadienne-française: la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, calquée sur the National Council of Women. Elle se veut un organisme de coordination entre les nombreuses associations et clubs de femmes qui ont proliféré au cours des décennies 1890 et 1900 et polarise son action autour des oeuvres de charité, des oeuvres économiques et des oeuvres d'éducation.

Les femmes de la Fédération revendiquaient le droit à l'éducation supérieure, le droit à l'égalité juridique et le droit de vote non pas au nom de l'égalité entre les hommes et les femmes mais au nom de la prétendue différence entre les sexes et la complémentarité de leur rôle[56]. Chose curieuse que ce féminisme qui semble tantôt pencher du côté des droits des femmes, tantôt du côté d'un renforcement des stéréotypes sexuels. Selon Sylvie Augerot-Arend, l'existence même du mouvement va mettre les élites clérico-nationalistes droit devant le fait que « par ses actions et ses revendications (elle encourage la formation d'affiliations professionnelles, etc.) cette organisation *contredit* [...] l'idéologie nationaliste qui ne voit la femme que comme une mère ou une religieuse et qui ne reconnaît ni l'oppression des femmes ni celle des travailleuses[57]». Le mouvement sera constamment rappelé à l'ordre et contraint de modifier son discours afin de ne pas contredire le discours nationaliste conservateur qui confinait les femmes à une vocation reproductrice à la fois biologique (la revanche des berceaux) et sociale

---

[55] Collectif Clio, *op. cit.*, p. 345.
[56] *Ibid.*, p. 344.
[57] Sylvie Augerot-Arend, « Concilier nationalisme et féminisme: un défi pour le Québec de l'avenir », *L'action nationale*, n° 81, 1991, p. 63. Nous soulignons.

(gardienne de la foi) de l'ordre dominant[58]. Plusieurs facteurs sont à l'origine du déclin de la Fédération durant les années vingt. Étant donné le conflit entre toute tentative de réforme et l'idéologie traditionnelle, la décroissance de l'organisation est loin d'être étonnante. Les féministes d'aujourd'hui ne sont pas dupes:

> Quant au rôle des femmes dans la transmission des valeurs nationales, il s'agit là d'un rôle profondément dominé. Le discours éducatif et patriotique des femmes devient important lorsqu'il se fait écho des discours du système d'éducation et de l'Église, ce qui revient un peu au même. Ce n'est donc pas le discours des femmes, mais les femmes qui agissaient comme haut-parleurs, à l'intérieur du foyer, du discours clérico-nationaliste. Elles « gardaient », comme le soulignait fort justement Yolande Pinard, un discours qui n'était pas le leur[59].

La difficulté qu'ont eue les femmes québécoises à se tailler une place au sein du discours nationaliste conservateur autre que celle qui leur était prescrite donne lieu à une situation minée d'ambiguïtés et de contradictions qui se reflète dans l'imaginaire national des auteures étudiées plus loin. Chez Laure Conan, la seule figure féminine d'importance dans le discours messianique du début du siècle -- la Vierge -- n'est pas à elle seule capable d'assurer la survie de la colonie. Une reconnaissance doit être faite, semble dire Conan, dans la réécriture fictive de la Nouvelle-France, aux vraies femmes historiques telles Jeanne Mance et Marguerite Bourgeois. Notre analyse du roman du terroir montrera également la frustration qu'éprouvent, dans le domaine fictif, les héroïnes indépendantes

---

[58] Dans un article plus récent, Diane Lamoureux offre le résumé suivant du rôle des femmes dans le nationalisme conservateur: « Puisqu'on y pense en termes de rôles sociaux assignés, les femmes ont une place et elles sont plus ou moins assimilées aux mères. Elles sont fondamentalement des productrices d'ethnicité et leur tâche patriotique s'appelle la revanche des berceaux. La reproduction naturelle et culturelle de la nation passe par le corps de la femme. Et la langue est la langue maternelle». Voir « La posture du fils » dans Diane Lamoureux, Chantal Maillé et Micheline de Sève (dir.), *Malaises identitaires. Échanges féministes autour d'un Québec incertain,* Montréal, Éditions du remue-ménage, 1999, p. 46.

d'esprit telles Rose-Aimée Trépanier, Anne Bruchési ou même Alphonsine Ladouceur à se conformer au rôle de reine du foyer, gardienne des valeurs traditionnelles.

En veilleuse depuis la Deuxième Guerre mondiale, alors que ne subsistent que des associations féminines traditionalistes comme le Cercle des fermières, le féminisme s'épanouit comme jamais auparavant à partir de la deuxième moitié des années soixante. La société québécoise prend acte de son urbanisation, amorcé depuis longue date; elle se modernise et se sécularise. Les femmes s'impliquent dans ce processus de grands changements et revendiquent aussi la reconnaissance de leurs droits. Or, les discours politiques de la décennie 1960 témoignent d'une telle ferveur nationaliste que « tous les acteurs sociaux, qu'ils soient étudiants, syndicalistes, politiciens ou activistes, sont interpellés par la question de la libération nationale. Par conséquent, un mouvement de libération des femmes au Québec ne peut se développer qu'à l'intérieur d'un tel processus[60] ». Le féminisme de la fin des années soixante et des années soixante-dix cherche ainsi à former des alliances avec le mouvement nationaliste. Voici comment le Front de libération des femmes du Québec (FLFQ ou FLF), premier regroupement collectif à se dire « révolutionnaire » -- né en 1969 dans la foulée du climat d'agitation syndicaliste dans lequel 141 grèves sont déclenchées touchant 103 000 travailleurs et travailleuses -- voit les liens entre les deux mouvements de libération:

> La libération des femmes n'est pas un principe abstrait. C'est une réalité qui se situe dans un pays, une histoire, avec des êtres humains. Le Québec étant un pays colonisé, la Québécoise est donc doublement exploitée.

---

[59] Diane Lamoureux, « Nationalisme et féminisme: impasse et coïncidences », *Possibles*, vol. 8, n° 1, 1983, p. 52.

[60] Stéphanie Lanthier, « L'impossible réciprocité des rapports politiques et idéologiques entre le nationalisme radical et le féminisme radical au Quebec: 1962-1972 », thèse de maîtrise, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, Faculté des lettres et sciences humaines, Département d'histoire et de sciences politiques, 1998, p. 60.

> Aussi le F.L.F. (FLFQ) prend-il une optique bien particulière du fait qu'il se situe au Québec. L'exploitation économique de la femme en dehors du foyer est directement influencée par l'impérialisme américain (importance du secteur tertiaire, économie sous-développée), par le colonialisme anglo-saxon et par le capitalisme. (Le Québécois constituent une réserve de main-d'oeuvre à bon marché.)[61]

Nous nous attarderons plus longuement, dans le sixième chapitre, sur les obstacles auxquels ont été confrontées les membres du FLF et des groupes féministes plus récents comme le Regroupement des femmes québécoises (RFQ), qui ont voulu amener cette conjugaison des deux discours nationaliste et féministe au delà du slogan. Pour le moment, nous regarderons la place réservée aux femmes dans le discours néo-nationaliste des hommes de la Révolution tranquille. Trouve-t-on dans leur propos la même volonté d'intégrer la question des femmes à la lutte nationale?

Malheureusement, les choses ne sont pas ainsi. Tout moderne, démocratique, laïc, décolonisateur qu'il soit, le néo-nationalisme de la Révolution tranquille continue à marginaliser les femmes, en grande partie à cause d'une rhétorique masculinisante décortiquée avec brio par Diane Lamoureux. S'appuyant sur les travaux de la politicologue américaine Carole Pateman, Lamoureux montre que la notion de la citoyenneté se présente comme un universel masculin, comme une extension de la prérogative patriarcale à l'ensemble des hommes de sexe masculin; la fraternité n'est rien de moins que la traduction de cette citoyenneté des hommes[62]:

> Le discours moderne de la citoyenneté codifie donc les rôles sociaux de sexe dans un double registre: les hommes sont virilisés (les citoyens-soldats), alors que les femmes sont « maternalisées ». Ce qui virilise les hommes, c'est d'être maîtres de leur personne et de combattre alors que le corps des femmes a des frontières floues qu'elles peuvent difficilement

---

[61] *Bulletin de liaison FLFQ*, n° 2, 1971, reproduit dans Véronique O'Leary et Louise Toupin, *Québécoises Deboutte!*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1982, t. I, p. 117.
[62] Diane Lamoureux, « La posture du fils », p. 31.

> faire respecter. Pateman décrit cette dichotomie sexuée dans les termes suivantes: « son corps [de l'homme] est contenu à l'intérieur de frontières alors que les corps des femmes sont perméables, leurs formes changeantes, et sont soumis à des processus cycliques.»[63]

Le discours néo-nationaliste de la Révolution tranquille s'inscrit dans une telle logique virilisante. Sous les dehors d'un vocabulaire universel qui revendique l'émancipation pour tous les Québécois, se dévoile un point de vue prioritairement masculin: le sujet national est un homme castré par la colonisation canado-britannique qui tente, en accédant à l'indépendance, de sortir de la « posture du fils (dans une famille monoparentale gynocentrée) pour devenir des pères pleinement citoyens[64] ». La modernité, poursuit Lamoureux, a produit une nouvelle image de la virilité fondée sur le citoyen-soldat: « Dans cet univers homosocial [...], l'homme deviendrait autosuffisant et se produirait lui-même plutôt que de s'inscrire dans la continuité généalogique[65] ». L'analyse de Lamoureux, qui s'attarde à la prégnance de la métaphore familiale dans le discours nationaliste des années soixante et soixante-dix, nous aidera à comprendre le refus, voire la peur du féminin qui traverse de nombreux romans nationalistes des écrivains hommes de la même période. Comme nous le verrons plus loin, la mise à mort de la femme devient presque une condition *sine qua non* de la libération collective. Par ailleurs, cet aspect de l'imaginaire nationale -- le rejet de la généalogie, la nécessité pour *l'homo quebecensis* de se donner naissance sans l'aide de la mère dominatrice et castratrice -- tranche complètement avec l'imaginaire des femmes pour qui il demeure essentiel de se situer par rapport à ses ancêtres féminines dans une reconstruction fictive de la participation des femmes à l'histoire de la nation québécoise.

---

[63] *Ibid.*, p. 34.
[64] *Ibid.*, p. 38.

En somme, là où le nationalisme conservateur assignait aux femmes un rôle bien délimité de gardiennes des valeurs et des traditions, le nationalisme modernisateur étonne par son ambiguïté. D'une part, le projet libérateur et décolonisateur des années soixante et soixante-dix fait appel à tous les citoyens québécois, y compris les femmes -- d'où l'alliance temporaire entre féminisme et nationalisme du moins du côté des groupes féministes -- , de l'autre, la rhétorique du projet demeure profondément axée sur les hommes, leurs rêves, leurs besoins, leurs objectifs politiques. C'est comme si l'absence de rôle prescrit aux femmes cachait quelque chose de plus inquiétant encore: l'émancipation des Québécois se fera sans elles, uniquement entre hommes. Pour les écrivaines des décennies 1960, 1970 et 1980 qui tentent de mettre en scène la nation et d'entamer une sorte de dialogue avec le discours nationaliste, le manque de présence féminine les incitera à dévoiler et même à dénoncer cette absence avant de tenter de la combler en faisant éclater la mémoire québécoise unique et consacrée.

---

[65] *Ibid.*, p. 39.

CHAPITRE II

NATIONALISME ET ÉCRITURE: MISE AU POINT THÉORIQUE

L'importance de la littérature en tant que lieu où sont sans cesse débattues et reformulées les modalités de l'identité culturelle n'est plus à démontrer. Depuis les Romantiques allemands, se propage l'idée que la littérature devrait donner forme au caractère national d'un peuple, à une «conscience collective» marquée par une série distincte de valeurs, de tensions, de mythes et de faits psychologiques; nous en sommes venus à prendre pour acquis que ce caractère national est visible dans des produits culturels indigènes. Or, au lieu d'accompagner « naturellement » la prise de conscience collective d'un peuple, cette littérature nationale constitue une partie intégrante du processus par lequel un État-nation se crée et se distingue des autres nations[1]. De récents théoriciens de la nation ont insisté sur la nature « imaginée » ou « fabriquée » de la communauté nationale qui, elle, se construit autant dans l'imaginaire des citoyens qu'à la suite d'exercices militaires ou cartographiques[2]. Cette nouvelle vision de la nation en tant qu'entité imaginée, créée en quelque sorte par le « travail culturel » des gens à un moment donné de l'histoire, redonne du poids à la littérature et aux mythes fondateurs

---

[1] Sarah Corse, *Nationalism and Literature. The Politics of Culture in Canada and the United States*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, p. 7.
[2] Voir surtout Anderson, *op. cit.*, et Eric Hobsbawm et Terrance Ranger, *op. cit.*

comme moyen de « narrer » la nation. À travers leur oeuvre, les écrivains contribuent directement à l'idée qu'une société se fait d'elle-même. L'identité culturelle, nous rappellent Marcos Ancelovici et Francis Depuis-Déri, est avant tout «une construction symbolique qui trouve en partie ses racines dans la façon dont nous est conté ce que nous n'avons pas vécu directement[3]». Le genre littéraire qui est privilégié par les chercheurs en tant que véhicule idéal de la culture nationale est, dans la grande majorité des cas, le roman. En effet, depuis l'affirmation de Benedict Anderson stipulant que l'essor du roman est inextricablement lié à l'essor de la nation, les deux sont présentés de manière simultanée sans que leur rapport soit théorisé de manière rigoureuse. Il y a, en fait, plusieurs façons de concevoir les liens entre le genre romanesque et la nation que nous aimerions passer brièvement en revue afin de mieux saisir l'ensemble de la problématique.

Au centre du rapport entre le roman et la nation qu'explore Benedict Anderson se trouve une vision particulière du temps. À la conception temporelle médiévale, marquée par la préfiguration et la destinée, où les origines du monde et des hommes étaient identiques, se substitue, selon lui, une temporalité moderne "homogène et vide", caractérisé par la coïncidence. Erich Auerbach nous fournit un excellent exemple de cette temporalité médiévale et simultanée dans son étude du *Mystère d'Adam*:

> Les scènes, dans lesquelles s'exprime la vie quotidienne de l'époque [...] sont donc enserrées dans un cadre biblique et historique; l'esprit de ce cadre les pénètre, et cet esprit est celui de l'interprétation figurative de l'histoire. Ceci signifie que chaque épisode, dans sa réalité quotidienne, fait en même temps partie d'un contexte qui concerne l'histoire universelle, chacun étant relié à tous les autres, de sorte qu'il reçoit une

---

[3] Marcos Ancelovici et Francis Dupuis-Déri, « Introduction » à Marcos Ancelovici et Francis Dupuis-Déri (dir.), *L'archipel identitaire. Recueil d'entretiens sur l'identité culturelle*, Montréal, Boréal, 1997, p. 16.

> signification valable en n'importe quel temps, une signification supratemporelle[4].

Un rapport est ainsi établi entre deux événements qui ne sont liés de manière ni temporelle ni causale; ils sont liés de manière verticale à la divine providence, à un ensemble de structures qui ont toujours existé et qui seront « réalisées » dans l'avenir. Anderson souligne la nature complètement étrangère qu'est cette notion de « simultanéité » pour notre propre conception du temps; dans le temps chrétien, la notion de «meanwhile/ entre-temps» n'a pas de sens ni de signification réelle:

> Our own conception of simultaneity has been a long time in the making, and its emergence is certainly connected, in ways that have yet to be well studied, with the development of the secular sciences. But it is a conception of such fundamental importance that, without taking it fully into account, we will find it difficult to probe the obscure genesis of nationalism. What has come to take the place of the mediaeval conception of simultaneity-along-time is, to borrow again from Benjamin, an idea of « homogenous, empty time » in which simultaneity is, as it were, traverse, cross-time, marked not by prefiguring and fulfilment, but by temporal coincidence, and measured by clock and calender[5].

Cette notion du temps « vide et homogène » est d'importance capitale pour la mise en scène de la nation à cause de deux types de produits culturels qui ont fleuri en Europe au dix-huitième siècle[6]: le roman et le journal. Les personnages du genre romanesque sont fixés dans une « société » -- même si le personnage « A » ne rencontre jamais le personnage « B » dans la narration du récit -- et reliés par les lecteurs omniscients qui peuvent observer les activités de tous. Ainsi, ils sont rattachés les uns aux autres dans une

---

[4] Erich Auerbach, *Mimésis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Paris, Gallimard, 1968, p. 166.
[5] Anderson, *op. cit.*, p. 24.
[6] Rappelons qu'Anderson relie la naissance du nationalisme non pas aux mouvements populaires européens du dix-neuvième siècle, mais aux mouvements de redéfinition des fonctionnaire créoles dans les colonies anglophones, hispanophones et lusophones du dix-huitième siècle.

communauté imaginée qui est analogue à celle de la nation où les membres n'ont pas d'idée spécifique de ce que font leurs concitoyens à un moment précis mais ont une confiance absolue en leur activité constante, simultanée et anonyme. Anderson analyse trois ouvrages de fiction venant du Mexique, de l'Indonésie et des Philippines pour montrer comment l'auteur réussit à créer cette communauté imaginée et à construire l'espace fictif par une succession de pluralités de lieux comparables (par exemple des hôpitaux, des écoles, etc.) qui ne sont pas uniques mais tous typiques de l'État[7]. On pourrait même dire que le roman met les lecteurs dans un cercle autour du narrateur et, dans l'acte de raconter l'histoire de la communauté, *crée* la nation.

Si Anderson offre de très bons arguments en faveur du rapport institutionnel entre l'avènement de l'État moderne et celui du roman, la partie littéraire de son analyse demeure un peu mince. L'idée du temps vide et homogène, pour le moins fascinante, n'est pas suffisamment développée pour constituer un modèle d'analyse. Pour lui, la structure du roman -- sa narration, son rapport avec le lecteur -- produit la communauté imaginée; la substance ou *le contenu* du genre romanesque ne constitue pas pour lui un véritable sujet d'analyse. Or, comme le rappellent Marjorie Ringrose et Adam J. Lerner, dans la multitude de textes à travers lesquels « voyage » la nation, celle-ci n'est jamais imaginée seule. Il n'existe pas de texte qui soit seulement nationaliste (cela n'est plus de la littérature mais de l'idéologie pure). Donc, la nation fait et défait des allégeances avec d'autres constructions frontalières, telles la sexualité[8].

D'autres critiques ont repris et retravaillé cette notion du roman comme la forme qui représente « l'un, mais plusieurs » de la vie nationale. Pour Timothy Brennan, qui

---

[7] Anderson, *op. cit.*, p. 24 -32.

s'inspire de Bakhtine, c'est dans le roman que se rencontre pour la première fois, un mélange de langues étrangères, de styles, de jargons de peuples auparavant distincts qui maintenant sont forcés de créer le raisonnement d'une vie commune[9]. Le roman est un lieu où se rencontrent le haut et le bas culturel, où s'incorporent la poésie, le drame et le journal. Homi Bhabha, pour sa part, remet en question la métaphore de la cohésion sociale moderne -- le pluriel en tant que représentation du singulier et vice versa -- qui est centrale à la théorie d'Anderson entre autres; c'est-à-dire l'idée selon laquelle la grande puissance de la nation se manifeste dans les détails révélateurs et parlants de la vie quotidienne[10]. Le temps national peut-il devenir aussi concret et visible dans le chronotope du local et du particulier que le pense Bakhtine?

Dans les observations finales que Bakhtine a ajoutées, en 1973, à son étude « Formes du temps et du chronotope », le chercheur russe explique les formes majeures qu'a prises le chronotope dans le roman moderne. Au chronotope « de la route » où se croisent au même point d'intersection spatio-temporel les voies d'une quantité de personnes appartenant à toutes les classes, situations, religions, nationalités et âges et qui a marqué les sujets du roman picaresque espagnol, s'ajoute celui du « château » dans le roman « gothique » ou « noir » de l'Angleterre du dix-huitième siècle, et celui du « salon » comme localisation des péripéties dans les romans de Stendhal et de Balzac[11]. Le chronotope se présente comme un centre organisateur « des principaux événements

---

[8] Majorie Ringrose et Adam J. Lerner (dir.), *Reimagining the Nation*, p. 3.
[9] Timothy Brennan, « The National Longing for Form » dans Homi Bhabha, *Nation and Narration*, op. cit., p. 50.
[10] Homi Bhabha, « DissemiNation: Time, Narrative and the Margins of the Modern Nation » dans Homi Bhabha, *op. cit.*, p. 294.
[11] Voir Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, p. 384-387.

contenus dans le sujet du roman, dont les "noeuds" se nouent et se dénouent dans le chronotope ». Il est « la principale matérialisation du temps dans l'espace, apparaît comme le centre de la concrétisation figurative, comme l'incarnation du roman tout entier[12] ». Encore une fois, le travail de Bakhtine sur le chronotope, malgré ce qu'il nous apporte de neuf sur les modalités du temps et de l'espace dans le roman, ne réfléchit pas -- et cela se comprend -- à la nation à proprement parler; à la possibilité qu'ont ces microcosmes de la route, du village, et du salon de devenir des figurations métonymiques de l'espace national.

Les recherches les plus récentes sur le roman et sur la culture nationale abordent la question sous un autre angle que celui envisagé par Anderson, Brennan et Bhabha. Cette fois, c'est le rôle institutionnel que joue le roman dans la formation d'une identité nationale qui est au centre du débat[13]. Au lieu d'essayer de redéfinir le roman en tant que genre -- qu'est-ce que le roman? -- on cherche à comprendre comment le roman produit et reproduit des divisions sociales -- que *fait* le roman?'[14] Le roman peut fonctionner à la fois en tant que moyen de représenter le monde et en tant que véhicule des possibilités illimitées de construire et reconstruire l'identité nationale. La narration romanesque peut proposer un monde autre, une vision alternative, au-delà de la réalité comprise dans des rapports de pouvoir coloniaux et post-coloniaux. Voilà quelques exemples du « travail

---

[12] *Ibid.*, p. 391.
[13] Voir Deidre Lynch et William B. Warner (dir.), *Cultural Institutions of the Novel*, Durham, Duke University Press, 1996; Sarah Corse, *op. cit.*, et Mary Lahoun, *Travels of a Genre: The Modern Novel and Ideology*, Princeton, Princeton University Press, 1990.
[14] Deidre Lynch et William B. Warner (dir.), *op. cit.*, p. 2.

culturel » que « fait » le roman dans le monde moderne[15]. Or, la possibilité qu'a le roman d'accomplir ce travail culturel surgit justement à cause de son pouvoir en tant qu'institution culturelle, à cause de son énorme popularité sur la scène mondiale. Ces considérations sont à la base de cette nouvelle critique institutionnelle du roman:

> Participating in the social practice of novel reading can give readers the sense of participating in a nation that they imagine to be the product of consensus. When novel reading traverses the social boundaries within the nation, the novels' popularity can seem an index of the nation's essential coherence. This also means that efforts to define a select canon of paradigmatic instances of the national novel -- and to define the terms of that consensus and the nature of that essence -- are contentious. They render the novel the site where struggles over cultural identites are most acute[16].

Cette nouvelle théorie, basée sur l'importance institutionnelle du roman, n'explique toutefois pas comment la forme du roman permet d'accomplir ce « travail culturel » de manière plus efficace que la chanson, le poème ou la pièce de théâtre.

De toute évidence, la théorisation du genre romanesque comme étant la forme littéraire la plus apte à mettre en scène la complexité de la nation est toujours en train de se faire. Ce manque de consensus théorique n'est guère surprenant vu la nature hétéroclite de l'objet d'étude: le roman a toujours été réfractaire aux classifications rigides. S'il est vrai que tout texte peut être nationaliste -- que peut-il y avoir de plus nationaliste que l'hymne national? -- le roman, grâce à ses caractéristiques formelles, et notamment à une perspective narrative et philosophique totalisante, est le seul à pouvoir construire un monde imaginaire représentatif de la nation. Nous sommes d'accord avec l'hypothèse d'Henri Mitterand selon laquelle, « tout roman propose à son lecteur, d'un même

---

[15] Voir entre autres Lisa Lowe, « Decolonization, Displacement, Disidentification: Asian American "Novels" and the Question of History » dans Deidre Lynch et William B. Warner, *op. cit.*, p. 96-128.

mouvement, le plaisir du récit de fiction et, tantôt de manière explicite, tantôt de manière implicite, un *discours sur le monde*[17] ». Il définit ce discours comme « l'imposition d'un savoir, l'imposition d'un jugement, insidieusement présenté au lecteur sous les aspects d'une évidence à partager[18] ». La transmission de ce savoir passe par le narrateur du texte qui est toujours présent; il y a toujours une instance supérieure, un « régisseur » qui se réserve le droit de commenter les personnages ou les événements de la diégèse. De telles interventions narratives -- réflexions, jugements, généralisations sur le monde externe à la diégèse -- , ce que la narratologue Susan Sniader Lanser nomme des « moments extrareprésentationnels », élargissent la sphère d'autorité fictive du texte et permet à l'écrivain de contribuer aux débats de l'heure[19]. Selon nous, c'est surtout par le biais des moments d'intervention et de commentaires narratifs que l'auteur parvient à participer à l'écriture de la nation et même à contester les formes consacrées de l'imaginaire national. Sans faire une analyse strictement narratologique -- qui donne souvent lieu à des catégorisations stériles[20] -- nous privilégierons, dans les chapitres qui suivent, la structure narrative et surtout les partis pris de l'instance narrative de chaque roman comme voie d'accès à l'imaginaire national.

---

[16] *Ibid.*, p. 4.
[17] Henri Mitterand, *Le discours du roman*, Paris, Presses universitaires de France, 1980, p.5. Nous soulignons.
[18] *Ibid.*, p. 5.
[19] Susan Sniader Lanser, *Fictions of Authority: Women Writers and Narrative Voice*, Ithaca/London, Cornell University Press, 1992, p. 17 et passim. Ce concept des « moments extrareprésentationnels » sera surtout mis à contribution dans l'analyse des romans historiques de Laure Conan.
[20] Des dix romans de notre corpus, trois sont écrits à la première personne (*Les remparts de Québec, La maison Trestler* et *Un joualonais sa joualonie*); les autres à la troisième personne.

Mythes nationaux et allégorie sexuée

Penser le rapport entre l'écriture et la nation oblige à reconnaître la prépondérance de ce que Yuval-Davis et Flora Anthias désignent comme le quatrième type de rôle que les femmes sont appelées à jouer dans le processus national, soit celui de figuration symbolique de la nation[21]. En effet, comme l'explique Margaret Higonnet,

> [i]n certain nationalist texts the female body becomes a metonymy for the nation: Renaissance maps showed England and Scotland as a skirted queen with a crowned head; Britannia represents Great Britain, Marianne post-revolutionary France, and Malinche the ambivalent heritage of the New World. The allegorical representation of one's country as female has a long history going back to anthropomorphic maps of Europa in the sixteenth century, but the propagandistic purposes of these projections have acquired special, often ironic, force in an age of nationalism[22].

Qu'il s'agisse de Marianne, figure de la République, de Britannia ou de « Mother Ireland », la prédominance de cette allégorie sexuée est pour le moins frappante, sinon étonnante. Historienne de l'art britannique, Marina Warner a longuement étudié l'omniprésence des figures féminines dans la pensée occidentale. Elle déconstruit le fonctionnement de cette prétendue « adoration » ou « sublimation » du féminin en mettant de l'avant les rapports complexes et même paradoxaux qui existent entre la personnification féminine des idées abstraites (la Justice, la Vertu) et la vision négative de la nature féminine ou le peu de droits que possède la femme réelle au sein des mêmes sociétés. Le corps féminin devient, dans la tradition gréco-latine, le prototype passif qui reçoit l'énergie divine et masculine. Comme dans l'histoire de Tuccia, la vestale qui, afin de prouver sa pureté, a transporté les eaux de la rivière Tibère dans une passoire, le corps

---

[21] Voir *supra*, p. 31-31.

[22] Margaret R. Higonnet, «New Cartographies, an Introduction » dans Margaret R. Higonnet et Joan Templeton (dir.), *Reconfigured Spheres: Feminist Explorations of Literary Space*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1994, p. 11-12.

féminin symbolise un vaisseau parfait, une sorte de contenant de significations ou de sens établis, fixes, qui s'oppose au corps féminin réel, imparfait, perméable et changeant[23].

Une telle mystification ou réification du corps féminin évacue les rapports concrets qu'entretiennent les femmes avec la nation aussi bien que leur contribution réelle à la cause nationale ou révolutionnaire. Les exemples d'une telle configuration symbolique en littérature sont faciles à trouver. Selon C. L. Innes, « throughout its colonization, Ireland has been represented by British imperialists, as well as Irish nationalists as female[24] ». Dans les écrits de William Butler Yeats, de James Joyce et de Synge, revient constamment la dichotomie entre l'homme (actif) et la femme (passive); les fils luttent contre l'oppresseur, les filles résistent et souvent inspirent l'action des hommes. Lady Gregory, grande dame des lettres irlandaises et contemporaine de Yeats, dénonce justement la vanité masculine qui encourage les hommes à négliger leur femme et leur mère pour une abstraction de l'Irlande qui s'appelle Cathleen ni Houlihan[25]. Dans l'introduction à un récent recueil d'articles sur l'émergence d'une littérature écossaise moderne (où prédominent les textes d'hommes), Christopher Whyte, en expliquant un aspect du nationalisme culturel écossais, raconte la même histoire:

> Scottish culture, we are told, was mutilated by the twin disasters of the Union of the Crowns and the Union of the Parliaments, landmarks in a process of assimilation to England which increasingly diluted a pre-existing core of genuine Scottishness. Often enough this dilution is envisioned in gender terms as an *emasculation* (the trope of fluids almost

---

[23] Marina Warner, *Maidens and Monuments: The Allegory of Female Form*, London, Weidenfeld and Nicholson, 1985, p. xxii.

[24] C. L. Innes, *Women and Nation in Irish Literature and Society (1880-1951)*, Athens, University of Georgia Press, 1994, p. 2. Innes offre une étude fascinante et exhaustive des liens entre la « mythification » de l'Irlande en tant que femme, l'oppression coloniale des Irlandais et la réaction négative à cette sublimation de la femme auprès de nombreuses écrivaines, journalistes et autres femmes d'action.

[25] *Ibid.*, p. 157.

> invariably prompts male critics to invest national questions with their own sexual energies)[26].

Ainsi, les femmes qui tentent d'écrire la nation sont parfois obligées de passer par un démantèlement des stéréotypes de création masculine dont une configuration symbolique qui identifie la femme au pays. Citons à titre d'exemple la littérature et la culture irlandaises où un culte est voué à la Vierge ou à Cathleen ni Houlihan comme représentantes symboliques de l'esprit irlandais. Au Québec le culte de la Vierge a été, à l'exception des textes qui décrivent la fondation de Ville-Marie[27], beaucoup moins présent que dans d'autres sociétés catholiques. Selon Heinz Weinmann, qui a effectué une analyse fouillée des mythes fondateurs de la société québécoise, c'est surtout la figure de Jean-Baptiste qui structure l'imaginaire national. Missionnaire, baptiseur, médiateur, précurseur, éclaireur, témoin; bref, toutes les caractéristiques de Jean-Baptiste se trouvent projetées à la fin du dix-neuvième siècle, sur l'« Ancien Canadien », pour être reportées ensuite et intégrées dans le discours messianique[28]. Après la rébellion des Patriotes, événement que Weinmann identifie comme la véritable défaite du peuple canadien-français, la figure de Jean-Baptiste vient à incarner, pour les membres de l'élite comme Monseigneur Laflèche, la voie d'une résignation pacifique comme seule réponse au rapport Durham, à l'assimilation, et à l'union des deux Canadas qui s'en est suivie.

Les mythes fondateurs qui structurent l'imaginaire national québécois ne sont pas dépourvus toutefois de figures féminines. Suivant le modèle établi par Marthe Robert

---

[26] Christopher Whyte, « Introduction » à Christopher Whyte (dir.), *Gendering the Nation: Studies in Modern Scottish Literature*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1995, p. xii.

[27] Voir à ce sujet l'analyse de *L'oublié*, p. 81-87.

[28] Heinz Weinmann, *Du Canada au Québec. Généalogie d'une histoire*, Montréal, l'Hexagone, 1987, p. 432.

dans *Roman des origines et origines du roman*[29], Weinmann sonde les profondeurs du « roman national » québécois qui n'est rien d'autre que le « roman familial » tiré de la célèbre analyse de Freud, *Der Familienroman der Neurotiker* ou « Le roman familial des névrosés ». Traumatisé par le fait d'être obligé de partager l'amour de ses parents idéalisés avec ses frères et soeurs, l'enfant se crée « imaginairement » une nouvelle situation familiale, en s'accrochant « narcissiquement » à son ancien statut d'enfant-roi. Le roman familial s'agence en deux phases clivées par une catastrophe, une rupture entre le bonheur, le paradis et la chute dans la réalité dans le temps. Ce clivage du roman familial freudien, avance Weinmann, ne correspond-il pas précisément au hiatus inaugural de la Défaite telle que représentée et racontée par les romanciers et les historiens du Canada français (par exemple, François-Xavier Garneau, Michel Brunet, Philippe Aubert de Gaspé père)?[30] La logique du roman familial qui exige que l'enfant se sente abandonné et se dise orphelin -- pensons à l'enfant « abandonné » couvert d'une peau de mouton qui figure dans les défilés de la Saint-Jean jusqu'à 1968 -- afin de s'inventer une autre généalogie, nécessite aussi un clivage entre les bons et les mauvais parents. L'enfant frappe d'inexistence la mère et le père biologiques, réels, mauvais, « castrants » et les remplace par des parents imaginaires plus dignes.

Se trouvent éparpillées ici et là dans la très longue étude de Weinmann des allusions à une mauvaise mère, une mère marâtre, responsable de cet abandon de l'enfant Canada-français. Selon lui, le Canadien, souffrant douloureusement de l'abandon de la mère patrie (la France), après la défaite, mais trop respectueux de la royauté, va s'en prendre non pas à Louis XVI, mais à d'autres cibles plus commodes comme la

---

[29] Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman,* Paris, Gallimard, 1972.

Pompadour, la maîtresse du roi, mère transformée en prostituée[31]. Mêlée à l'image de la Pompadour sera celle d'un autre bouc émissaire féminin: Salomé, la fille d'Hérodiade.

> Si la leçon sacrificielle de saint Jean-Baptiste est fortement refoulée au Canada français, c'est sur la responsabilité féminine que va se transférer -- avec un zèle surcompensatoire -- son intérêt conscient. Salomé cristallisera toute la rancune accumulée -- relayée par le *roman familial* -- contre la « mauvaise mère » française. Elle qui a causé [...] la perte, la décapitation du Canada, n'est-elle pas une séductrice, pis [sic] une « putain » qui à l'instar de Salomé, a enjôlé le bon roi avec ses danses excitantes? Le «bon » Louis XVI lui-même est devenu la victime innocente d'une autre Salomé dansante et batifolante. La populace révolutionnaire n'a-t-elle pas assez clamé dans les rues de Paris que Marie-Antoinette est une femme volage, dépensière? C'est à cause de cette étrangère qui a allumé les convoitises du roi que sa tête est tombée[32].

Le sentiment anti-femme, symbolisé ici par la haine de la Pompadour, là par la condamnation de Salomé, véhiculé bien sûr par un sentiment d'abandon, pourrait-il constituer une source primaire, une explication possible de la violence qui sera faite à la femme dans la littérature québécoise de la Révolution tranquille? On regrette que Weinmann n'ait pas relié ce ressentiment latent à l'égard de la mauvais mère qu'éprouve l'enfant-Canadien, présent, selon lui, dans la psyché québécoise, à la symbolique femme-pays qui se répandra dans les textes révolutionnaires des hommes des années soixante[33].

---

[30] Weinmann, *op. cit.*, p. 291.

[31] Voir Claude Galarneau, « La Conquête et la Pompadour » dans *La France devant l'opinion canadienne*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1970, p. 87-105.

[32] Heinz Weinmann, *op. cit.*, p. 421-422.

[33] La question de la présence ou absence de la figure maternelle dans la psyché canadienne-française et québécoise est loin d'être clairement résolue dans l'argument de Weinmann. Si, d'une part, le Canadien doit faire face, après la Conquête, à l'abandon de la mère patrie (le Québécois restera pour toujours un frustré d'amour maternel), de l'autre, Weinmann affirme, en s'appuyant sur la thèse du sociologue Edgar Morin, que la nation est bisexuée, qu'elle comporte deux composantes, une maternelle-féminine (mère patrie que ses fils doivent chérir et protéger) et l'autre masculine-paternelle-virile (autorité toujours justifiée, impérative, qui appelle aux armes et au devoir). Dans la généalogie canadienne de Weinmann, c'est très nettement la composante maternelle de l'enfant qui a pris le dessus après la Conquête, alors que sous le Régime français primait

Cependant, nous avons jugé pertinent de résumer certains aspects de son étude qui, en dépit de ses excès et de ses conclusions parfois hâtives, constitue un des ouvrages-clé sur les mythes fondateurs de la société québécoise. À part lui, Sylvia Soderlind a souligné la présence d'une allégorie sexuée dans la littérature québécoise des années soixante (chez Hubert Aquin, André Langevin, Jacques Godbout) où la métaphorisation de l'agression territoriale en tant que viol réinscrit la femme dans une position marginale dans la narration de l'émancipation collective[34]. L'exemple du Québec, et ceux de l'Irlande et de l'Écosse ne font que souligner la composante sexuée de nombreux discours nationalistes où, du moins dans le contexte anti-colonial, le discours national cherche à produire une division extrême entre ce qui est vu comme des attributs masculins de militarisme et des attributs féminins de passivité et de soumission.

Au-delà de la mère partie: les femmes (ré)écrivent la nation

Les femmes qui réécrivent la nation ont une tâche en apparence impossible: elles doivent démanteler, « dénaturaliser » l'allégorie masculine, ancienne et bien ancrée, d'une nation personnifiée comme femme afin de se tailler une place dans la mythologie nationale qui serait autre que la divine mère qui pleure le massacre de ses fils. Il s'agit pour elles de refaire complètement le terrain, de dessiner une carte à leur image. Tout comme les théoriciennes du nationalisme, telles Anthias, Yuval-Davis et West qui ont commencé à rendre visible le discours sexué de la libération politique, les écrivaines et

---

la composante paternelle (avec sa combativité guerrière). Mauvaise mère absente ou mauvaise mère toute puissante qui garde son fils dans l'état du colonisé, il est clair que l'imaginaire masculin cherche à blâmer l'*Autre*, en l'occurrence la femme, pour ses échecs politiques.

les critiques littéraires femmes ont commencé à produire toute une série de contre-voix[35], de contre-discours qui s'opposent aux mythes fondateurs des hommes. Ces contre-voix sont extrêmement variées; chacune examine un ou deux aspects de cette réécriture nationale telle qu'elle se manifeste chez un ou plusieurs écrivaines de la même tradition[36]. Cet aspect des écrits des femmes n'a pas encore été vu ni de manière systématique ni historique; on n'est pas encore arrivé au point où il existe une théorie d'ensemble de la nation au féminin. Pour ce faire, nous proposons d'établir une sorte d'inventaire de ces diverses voix féminines littéraires et de dégager ainsi certains traits communs qui nous serviront dans nos analyses de la nation des romancières québécoises.

C'est d'un point de vue narratologique que Mary Lahoun aborde les deux derniers romans de l'écrivaine palestinienne Sahar Khalifeh, *al-Subbar* (1976) et *Abad al-shams* (1980). Les interventions d'un narrateur à la troisième personne font en sorte que le roman hésite entre une narration « homodiégétique » et « hétérodiégétique»; l'instance narrative brouille les frontières ethniques, nationales et linguistiques qui sont primordiales à la démarcation identitaire de la vie quotidienne en Cisjordanie[37]. Ileana Rodriguez, pour sa part, se concentre sur les appropriations symboliques des écrits de la Vénézuélienne Teresa de la Parra, la Cubaine Dulce Maria Loynaz, la Jamaïquaine Jean

---

[34] Sylvia Soderlind, *Margin/Alias: Language and Colonization in Canadian and Québecois Fiction*, Toronto, University of Toronto Press, 1991, p. 234.
[35] Nous empruntons cette expression à Lori Saint-Martin, *Contre-voix*, p. 12.
[36] L'étude de Ileana Rodriguez *House/Garden/Nation: Space, Gender, and Ethnicity in Postcolonial Latin American Literatures by Women*, Durham/London, Duke University Press, 1994, est l'exception à cette règle. S'y trouvent des chapitres sur la littérature latino-américaine et sur la littérature anglaise (Jean Rhys) et française (Simone Schwarz-Bart) des Caraïbes.
[37] Mary Lahoun, « Telling Spaces: Palestinian Women and the Engendering of National Narratives » dans Andrew Parker, Mary Russo, Doris Sommer and Patricia Yaeger (dir.), *Nationalisms and Sexualities*, New York, Routledge, 1992, p. 416-417.

Rhys, la Guadeloupéenne Simone Schwarz-Bart et la Nicaraguayenne Gioconda Belli face à un discours révolutionnaire masculin bien ancré dans la tradition littéraire latino-américaine, où, il n'y pas de doute, comme le dit Rodriguez, « Patria est une question de couilles[38] ». Si les écrivains hommes parlent d'une géographie sans limites, de la campagne, de la montagne comme des espaces sauvages à traverser, à marquer et d'où viendra l'insurrection du peuple contre les gouvernements dictatoriaux, l'imaginaire des femmes se réapproprient des zones plus petites et plutôt privées de la *hacienda* et du jardin afin de déplacer le pouvoir masculin de la famille. Elles privilégient même, dans leurs fictions fondatrices, des espaces urbains par lesquels, pour des raisons socio-politiques, les femmes arrivent plus facilement à participer à la construction de la « Nouvelle Nation[39] ». Encore dans le domaine symbolique, plusieurs écrivaines de l'Afrique et des Antilles ont tâché de « dénaturaliser » l'allusion à la mère patrie coloniale (présente dans la poésie du Sénégalais Léopold Senghor) et de présenter toute une série de « contre-images » maternelles dont la pluralité évitera que la mère ne soit perçue ni de manière symbolique ni nostalgique.

La lecture que fait Susan Z. Andrade de deux romans nigériens, *Efuru* (1966) de Flora Nwapa et *Joys of Motherhood* (1979) de Buchi Emecheta, propose une réinterprétation féministe de ce qu'on pourrait appeler la plus importante composante de

---

[38] Ileana Rodriguez, *op. cit.*, p. 38. Chez le Nicaraguayen José de Jésus Martinez, « the revolutionary transition in the constitution of the new nation is immediately postulated as a male organ [...] the historical subject and his country are constituted as a question of "grown up men", of balls, the body organ par excellence, the metonym for the fatherland, the stud. »

[39] *Ibid.*, p. 52-55. Ce court résumé ne prétend pas rendre compte d'un livre très original et complexe qui offre une vision fascinante des rapports entre les sexes dans les littératures latino-américaines et antillaises.

la mythologie nationale: l'histoire[40]. Les années cinquante et soixante ont vu en Afrique francophone et anglophone une explosion de romans réalistes anti-coloniaux qui cherchaient à mettre en valeur une nouvelle histoire commune et nationale. Or, ces allégories nationales de la première vague racontaient uniquement l'histoire des hommes car les auteurs masculins ont « psychanalysé » la nation par rapport à l'identité masculine[41]: les résultats physiques et épistémologiques de la violence coloniale continuent de signifier l'impuissance masculine. Andrade inscrit la femme en tant que sujet dans l'épopée de l'émancipation collective, par référence à un événement historique oublié de l'histoire nigérienne, la guerre des femmes Igbo en 1929.

Une telle relecture des mythes fondateurs de la nation ne se limite pas aux pays en situation post-coloniale, mais c'est là, pour des raisons historiques évidentes, que le développement d'une littérature autochtone se lie à des questions d'identité nationale. La réécriture de la nation des femmes s'insère dans un questionnement continu sur les modalités de l'espace littéraire[42], mais qui a pris, lui, une dimension nouvelle à la suite du

---

[40] Il existe d'autres exemples de cette prédilection, chez les romancières, pour une réinterprétation de l'histoire nationale. Voir l'article de Patricia Smart, « Weighing the Claims of Memory: The Poetry and Politics of the Irish-Canadian Experience in Jane Urquhart's *Away* », *International Journal of Canadian Studies/Revue internationale d'études canadiennes*, n° 10, 1994, p. 63-70 et notre «*Myriam première* de Francine Noël: le patrimoine au féminin et la réécriture de l'histoire nationale», *Studies in Canadian Literature/Études en littérature canadienne*, vol. 22, n° 1, 1997, p. 55-68.

[41] Susan Z. Andrade, « The Joys of Daughterhood: Gender, Nationalism, and the Making of Literary Tradition(s) » dans Deidre Lynch et William B. Warner, *op. cit.*, p. 249-250.

[42] La tentative de définir un espace littéraire féminin n'a pas donné, jusqu'à présent, de résultats satisfaisants à part quelques vagues notions sur un espace discursif « entre » les discours hégémoniques masculins, un espace ouvert, fluide (par exemple, la mer) qui résiste à des frontières génériques et métaphoriques de l'espace masculin ou un espace « intérieur » où l'écrivaine peut créer des formes psychologiques nouvelles qui déplacent les structures hiérarchiques patriarcales au profit des rapports interpersonnels de communauté et d'intériorité. Voir Anca Vlasopolos « Staking Claims for No Territory:

développement des théories post-coloniales. Comme le rappelle Edward Said, ce qui distingue de manière radicale l'imagination anti-coloniale, c'est la primauté de tout ce qui touche au « géographique ». L'impérialisme est de toute façon un acte de violence géographique à travers lequel chaque espace mondial est exploré, arpenté et contrôlé[43].

Comme le témoigne ce bref survol des écrits de femmes en Palestine, en Amérique latine et en Afrique, l'imaginaire national des femmes est riche et varié. Or, dans plusieurs de leurs « communautés imaginées » reviennent les mêmes motifs: une importance accordée aux structures familiales et aux valeurs locales, un refus du sacrifice au nom des idéaux abstraits et une vision du développement national qui insiste sur la régénération constante de la communauté, refusant ainsi l'idée qu'il n'existe qu'un moment spécifique de sa naissance. Tout effort pour systématiser la nation dans l'écriture des femmes devrait tenir compte de ces traits récurrents, ce que nous comptons faire dans les analyses qui suivent. Il faut également continuer à développer, tant dans le domaine littéraire que politique, un nouveau vocabulaire qui traduise la diffraction de l'identité culturelle afin de contribuer à une meilleure compréhension des allégeances multiples et parfois contradictoires des femmes qu'elles soient régionales ou nationales.

The Sea as Woman's Space » et Kathleen L. Komar « Feminist Curves in Contemporary Space » dans Margaret R. Higonnet et Joan Templeton, *op cit.*, p. 73 et p. 105.

[43] Edward Said, cité dans Indira Karamcheti « The Geographics of Marginality: Place and Textuality in Simone Schwarz-Bart and Anita Desai » dans Margaret R. Higonnet et Joan Templeton, *op cit.*, p. 125.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE III

DÉCOUVRIR, FONDER, SURVIVRE: LES ROMANS HISTORIQUES DE LAURE CONAN

Le roman québécois naît au passé. Mécontents du présent qui n'offre aucune prise à la sublimation romanesque, les romanciers du dix-neuvième siècle se tournent vers l'histoire de la Nouvelle-France, vers la Conquête ou la Rébellion de 1837; bref vers les moments charnières de la survivance de leur collectivité. Munis des travaux de François-Xavier Garneau et de l'abbé Ferland, influencés par la revalorisation romantique du passé et du «génie national» (Volkgeist), ces premiers écrivains optent pour le genre historique, développé et popularisé par Walter Scott[1].

Or, le choix du sujet historique de la part du très petit nombre de femmes québécoises qui écrivent à la fin du siècle se révèle plus complexe. Dans un article sur les rédactrices des premiers périodiques féminins -- Joséphine Marchand (*Le coin du Feu*) et Robertine Barry (*Le journal de Françoise)* --, Mary Jean Green décrit la stratégie

---

[1] Pour une étude récente de l'importance des romans de Walter Scott dans la littérature du dix-neuvième siècle, on lira avec profit Ina Ferris, *The Achievement of Literary Authority, Gender, History and the Waverly Novels*, Ithaca, Cornell University Press, 1991. Rappelons que l'influence scottienne s'est étendue jusqu'au Québec. Voir David Hayne, «The Historical Novel and French Canada», thèse de doctorat, Ottawa, Université d'Ottawa, 1945, p. 68-70; Eva-Marie Kröller, «Walter Scott in America, English Canada and Québec: A Comparison», *Canadian Review of Comparative Literature* vol. 7, n° 1, 1980, p. 32-46; Maurice Lemire, *Les Grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1970, p. 239-245.

qu'adoptent plusieurs collaboratrices du moment pour faire face à un climat décidément hostile aux femmes qui écrivent. Vue par les élites clérico-politiques comme une force subversive qui contredit l'idéologie dominante, cette écriture féminine tâche d'assurer sa survie en exagérant les vertus dites féminines du sacrifice et de la modestie[2]. Les premières journalistes du Canada français ont également su tirer profit d'un climat de nationalisme culturel effervescent, où la composition littéraire était un devoir patriotique, pour encourager des sujets d'inspiration historique. Ce faisant, elles promouvaient la lecture chez les filles et créaient un public et donc un marché pour une littérature féminine encore embryonnaire. C'est justement dans le contexte de cette double contrainte culturelle -- l'écriture des femmes se voyant obligée, pour exister, de réinscrire la femme dans son rôle de gardienne de la langue française et de la foi catholique -- qu'il faut situer Laure Conan. Première écrivaine de cette littérature en émergence, reconnue surtout pour avoir inauguré, avec *Angéline de Montbrun* (1881), le genre psychologique, elle s'adonne également au roman historique, publiant *À l'oeuvre et à l'épreuve* (1891), *L'oublié* (1905) et *La sève immortelle* (1925). Quoique bien reçus par la critique journalistique de l'époque, ces trois récits n'ont suscité que des analyses sommaires[3].

---

[2] Mary Jean Green, «The "Literary Feminists" and the Fight for Women's Writing in Québec», *Revue d'études canadiennes/Journal of Canadian Studies*, vol. 21, n° 1, 1986, p. 134.

[3] Voir Jules S. Lesage, *Notes biographiques. Propos littéraires*, Montréal, Édouard Garand, 1931, p. 171-180; Maurice Lemire, *op. cit.*, p. 40-44 et p. 150-155; Dennis Duffy, *Sounding the Iceberg: An Essay on Canadian Historical Novels*, Toronto, ECW, 1986, p. 25-27. La seule exception à cette règle est l'article de Fernand Roy « Laure Conan et l'institution littéraire: d'*Angéline de Montbrun* à *La sève immortelle*: rupture malheureuse ou étonnante continuité? » dans Claudine Potvin et Janice Williamson (dir.), *Women's Writing and the Literary Institution/L'écriture au féminin et l'institution* littéraire, Edmonton, University of Alberta, Research Institute for Comparative Literature, p. 189-198. En étudiant la conception de l'écriture mise en oeuvre dans

Plutôt que de réhabiliter des textes souvent qualifiés de «pâles romans[4]», nous chercherons les traces d'une perspective féminine dans un genre qui, malgré les efforts de ces premières journalistes, demeure essentiellement masculin au Québec[5]. Que se passe-t-il quand une femme décrit la quête d'origines historico-mythiques, symbolisée par la mise en scène de la Nouvelle-France? Dans quelle mesure Laure Conan souscrit-elle à la version établie de l'épopée de la colonisation du Canada français? Quel sens faut-il donner au discours national de ces trois romans et comment évolue-t-il de 1891 à 1925?

Au-delà de «l'influence» de l'abbé Casgrain: la parole autoritaire

De tous les lieux communs qui entourent l'oeuvre et la personne de Laure Conan -- «une femme timide, discrète, tourmentée, qui cachait son vrai nom (Félicité Angers) sous un pseudonyme »[6] -- celui qui explique son passage du roman psychologique au roman historique est peut-être le plus pernicieux. Selon la légende, Laure Conan aurait sollicité une préface auprès de l'abbé Henri-Raymond Casgrain pour la première édition d'*Angéline de Montbrun*. Pour Fernand Roy et Louise Milot, il s'agit bien évidemment d'une stratégie:

> [U]n éloge du leader national lui assurait la notoriété et constituait en même temps un *imprimatur*. Ce n'étaient pas là précautions inutiles, et encore moins s'agissant d'une personne qui vivait hors des grands centres

---

Angéline de Montbrun, l'auteur consacre un paragraphe de son analyse à chacun des trois romans historiques.

[4] Gilles, Marcotte, *Une littérature qui se fait*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1994, p. 41.

[5] À part Laure Conan, il n'y a que deux autres écrivaines de cette même période qui se sont essayées au genre historique: Adèle Bibaud (*Avant la conquête. Épisode de la guerre de 1757* [1904] et *Les fiancés de St-Eustache* [1910]) et Gaëtane de Montreuil (*Fleur des ondes* [1912]). Voir les listes qu'ont établies Hayne, *op. cit.*, p. 180-184 et Lemire, *op. cit.*, p. 254-260.

[6] Gilles Marcotte, *op. cit.*, p. 38.

> intellectuels, d'une femme ni mariée ni religieuse, et qui pratiquait un genre encore mal vu en 1880 au Canada français[7].

Il est vrai que dans cette préface astucieuse et élogieuse, celui qui se nomme le père de la littérature québécoise souligne, quoique brièvement, la «physionomie trop européenne» d'*Angéline de Montbrun*:

> Sa pensée habite plus les bords de la Seine que ceux du Saint-Laurent. On regrette de ne pas rencontrer assez de pages vraiment canadiennes, telles que celle du pèlerinage d'Angéline au tombeau de Garneau. Notre littérature ne peut être sérieusement originale qu'en s'identifiant avec notre pays et ses habitants, qu'en peignant nos moeurs, notre histoire, notre physionomie: c'est sa condition d'existence[8].

Profitant de l'occasion pour diffuser sa rhétorique et promouvoir la bonne littérature canadienne[9], Casgrain offre un conseil qu'il aurait donné à tout écrivain sérieux de l'époque, ce qui n'est pas en soi suffisant pour légitimer la réaction combien paternaliste de la critique, illustrée ici dans l'introduction à *À l'oeuvre et à l'épreuve* de Roger Le Moine:

> Pour satisfaire aux exigences de l'abbé Casgrain et des critiques du temps, Laure Conan s'oriente vers le roman historique, après *Angéline de Montbrun* [...] elle continue de mettre l'accent sur les personnages -- comme si elle écrivait un autre roman psychologique -- et non sur les événements eux-mêmes[10].

---

[7] Fernand Roy et Louise Milot, «La réception critique du premier roman québécois au féminin», «Introduction» à Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1990 [1881], p.10.

[8] Henri-Raymond Casgrain, *Oeuvres complètes*, Montréal, Beauchemin, 1875, tome I, p. 413.

[9] Voir à ce sujet Réjean Robidoux, *Fonder une littérature nationale*, Ottawa, Éditions David, 1994, p. 181-198.

[10] Roger Le Moine, «Introduction» à Laure Conan, *À l'oeuvre et à l'épreuve, Oeuvres romanesques*, Montréal, Fides, coll. «Nénuphar», 1975, tome II, p. 9.

En somme, ces trois romans historiques sont perçus comme des travestissements forcés au nom de la littérature nationale, comme des textes qui ne contiennent pas la voix authentique, présente dans son premier roman.

Une étude du sentiment national dans l'oeuvre de Laure Conan, visible en filigrane dans *Angéline de Montbrun* et rendu plus explicite dans sa pièce *Si les Canadiennes le voulaient!* (1886), nécessite que soient pris en compte ces trois textes d'inspiration historique, qui constituent de par la structure de leurs intrigues et de par leurs configurations symboliques une réflexion de taille sur le passé du Canada français et sur le rôle considérable qu'y ont joué plusieurs figures féminines héroïques. En fait, des études récentes ont souligné non pas la rupture subite entre *Angéline de Montbrun* et la production romanesque ultérieure, attribuée à l'influence de l'abbé Casgrain, mais une sorte de filiation qui relie toute son oeuvre. Pour Louise Milot et Fernand Roy, la clé se trouve dans la place qu'occupe, dans le cheminement d'Angéline, la figure de François-Xavier Garneau, premier historien canadien-français. Dans la troisième partie d'*Angéline de Montbrun* intitulée «Feuilles détachées», Angéline évoque les moments où elle lisait des passages de *L'histoire du Canada* de Garneau en compagnie de son père et souligne également l'admiration qu'avait M. de Montbrun pour «celui qui a tant fait pour l'honneur de notre nom[11]». Elle entreprend même un pèlerinage à sa tombe au cimetière Belmont: «devant le monument de [leur] historien, le généreux sang de [s]es ancêtres coula chaud dans [s]es veines» (*AM*, 167). Dans l'imaginaire d'Angéline, Garneau joue, en plus du rôle de père substitut, suggéré par Roy et Milot, celui de modèle de fierté

[11] Laure Conan, *Angéline de Montbrun, Oeuvres romanesques,* Montréal, Fides, coll. «Nénuphar», 1974, tome I, p. 167. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *AM*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

nationale; il symbolise le sacrifice et la dévotion à la patrie. Pour Laure Conan, Garneau est à la fois autorité historique[12] et instigateur. En tirant de l'oubli les héros du passé, il inspire la mise en fiction de l'histoire à laquelle elle se livrera par la suite.

D'autres passages d'*Angéline de Montbrun* montrent également l'orientation de ses écrits futurs. On a fait peu de cas d'une lettre de P. S*** qui a été insérée dans la dernière partie. Le missionnaire y rend hommage à M. de Montbrun et décrit les misères ainsi que les joies de sa vie parmi les Chippeways (*AM*, 176-180). Ce poignant et instructif témoignage n'est qu'un avant-goût du récit que nous réservera Charles Garnier dans *À l'oeuvre et à l'épreuve*. Dans un autre ordre d'idées, on sait qu'Angéline, comme le dit son amie Mina Darville dans ses lettres, est nostalgique du bon vieux temps: elle «aime les vaillants et les grands coups d'épée» (*AM*, 24). Cousine du duc de Lévis, vaincu par James Murray à Montréal en 1760, «elle aime le souvenir de ces jours *où la voix de Lévis retentissait sonore*, et elle s'indigne contre les Anglais qui n'ont pas rougi de lui refuser les honneurs de la guerre» (*AM*, 34). Sous la plume d'Angéline elle-même, cette fascination presque naïve pour le temps des hommes forts s'élargit pour englober l'héroïsme et la fidélité de son aïeule, Mme de Montbrun, qui a perdu son mari et deux fils dans la bataille contre les Anglais à Sainte-Foy:

> Ce printemps de 1760, Mme de Montbrun laboura elle-même sa terre, pour pouvoir donner du pain à ses petits orphelins. Vaillante femme! *J'aime me la représenter* soupant fièrement d'un morceau de pain noir, sa rude journée finie. J'ai d'elle une lettre écrite après la cession, et

---

[12] Selon Roger Le Moine, Laure Conan a certainement puisé dans *l'Histoire du Canada* pour écrire *À l'oeuvre et à l'épreuve* et *L'oublié*. Dans ce dernier, un long passage de l'ouvrage de Garneau est même cité en note afin de décrire les guerres autochtones. Voir Laure Conan, *L'oublié*, *Oeuvres romanesques*, Montréal, Fides, coll. «Nénuphar», 1975, tome II, p. 269. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *O*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

> trouvée parmi de vieux papiers de famille, sur lesquels mon père avait réussi à mettre la main lors de son voyage en France. C'est une fière lettre.
>
> «Ils ont donné tout le sang de leurs veines, dit-elle, en parlant de son mari et de ses fils, moi, j'ai donné celui de mon coeur; j'ai versé toutes mes larmes. Mais ce qui est triste, c'est de savoir le pays perdu[13]» (*AM*, 166).

Pour Mary Jean Green, la vie de femmes comme Mme de Montbrun fournit à Angéline une ascendance spirituelle dans la mesure où celle-ci possède, comme elles, des qualités de fidélité et de sacrifice[14]. De plus, les propos d'Angéline – *j'aime me la représenter* -- témoignent d'une volonté de conjuguer fiction et histoire en redonnant vie aux héroïnes moins connues de la Nouvelle-France. On verra plus loin l'influence primordiale de cette ascendante sur les actions des protagonistes féminins dans les deux derniers romans historiques. L'existence des « modèles » en sol canadien permet aux générations futures de femmes de réclamer pour elles-mêmes une partie de l'aventure du Nouveau Monde.

Le passage du roman psychologique au roman historique chez Laure Conan s'explique par divers facteurs. S'agit-il uniquement d'une stratégie de légitimation comme dans le cas des rédactrices des premiers périodiques féminins, mais qui aurait eu ici un effet pervers, à savoir celui de discréditer sa fiction historique? On peut déjà répondre qu'*Angéline de Montbrun* contient les éléments d'une poétique historique qui deviendra la qualité maîtresse de toute son oeuvre. Or, la décision de la part de Laure Conan de mettre sa plume au service du roman historique, quoique liée indubitablement à cette stratégie de légitimation et à un vif intérêt pour l'histoire du Canada français, devrait aussi être vue comme une quête d'autorité discursive. C'est ce que nous tenterons de montrer brièvement.

---

[13] Nous soulignons.

La narratologue américaine Susan Sniader Lanser explique que, malgré l'ambivalence d'une écrivaine face aux institutions de pouvoir, l'acte d'écrire un roman et de le publier constitue une quête d'autorité discursive, une volonté d'être entendue, d'exercer une influence. Dans son excellente analyse de la corrélation entre l'essor du roman et les différents types de voix narratives qui sont «disponibles» aux femmes à des moments divers de l'histoire, Lanser fait une distinction entre la voix narrative privée et la voix publique: l'une et l'autre correspondent à deux types de conscience narrative dans la construction de l'autorité textuelle. Dans le cas de la voix privée, l'instance narrative s'adresse à un narrataire qui est aussi personnage dans l'histoire (comme dans *Angéline de Montbrun*), tandis que, dans celui de la voix publique, l'instance narrative s'adresse à un narrataire en dehors du texte et qui est analogue au lecteur réel. La situation narrative qui fait autorité est hétérodiégétique, publique et auto-réflexive. Comme nous l'avons expliqué brièvement dans le chapitre précédent, le narrateur s'y engage dans des «moments extrareprésentationnels» sous la forme de réflexions, de commentaires ou de jugements sur le monde extérieur à la diégèse. De tels commentaires élargissent la sphère d'autorité fictive pour inclure le référent «non-fictionnel», ce qui permet à l'écrivain de participer, de l'intérieur du monde fictif, aux débats tant culturels que littéraires et intellectuels de l'heure. La «voix personnelle» se limite aux narrateurs qui racontent leurs propres histoires; elle ne comporte pas les mêmes privilèges que la voix auctoriale (*authorial voice*). Ces différences rendent la voix personnelle moins redoutable pour l'auteur-femme que la voix d'une narratrice auctoriale parce que celle-ci peut réclamer

---

[14] Mary Jean Green, «Laure Conan and Madame de La Fayette: Rewriting the Female Plot», *Essays on Canadian Writing*, n° 34, 1987, p. 56.

des pouvoirs de connaissance générale, tandis que la narratrice personnelle ne revendique que la validité d'un seul témoignage[15].

La théorie de Lanser permet d'éviter la sous-estimation du choix d'une narration publique à l'époque à laquelle écrivait Laure Conan. Malgré le fait qu'ils semblent offrir moins de matière à une analyse féministe -- leurs héroïnes doublement dévouées à la Vierge et à la patrie perdent leur aspect révolutionnaire comparées à Angéline de Montbrun qui refuse et le mariage et le couvent -- *À l'oeuvre et à l'épreuve*, *L'oublié* et *La sève immortelle* fournissent à l'écrivaine l'occasion d'exploiter la voix autoritaire propre au genre historique, ce qui lui permet de «participer» plus ouvertement au discours des hommes en recréant l'histoire nationale.

Le discours messianique

Analyser le discours national et comprendre la portée symbolique de l'oeuvre de Laure Conan nécessitent l'examen des courants idéologiques qui traversent le paysage intellectuel de l'époque. Les trente dernières années du dix-neuvième siècle, qui culminent dans le projet de créer une littérature nationale, sont imprégnées d'une idéologie qu'on désigne du nom de «messianisme canadien-français». Ce nationalisme singulier, composante du nationalisme conservateur, s'inscrit dans une conception de l'ordre social où l'absolu religieux et la différence linguistique garantissent la survie du peuple francophone en tant qu'héritier d'une glorieuse aventure, celle de la Nouvelle-

[15] Susan Sniader Lanser, *Fictions of Authority: Women Writers and Narrative Voice*, p. 17.

France[16]. Dans *Le Québec et ses historiens de 1840-1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Serge Gagnon étudie les rapports entre la structure sociale de la société canadienne-française du dix-neuvième siècle et la structure du récit que les historiens ont établi des premiers temps de la colonie. Relevant la forte présence de figures cléricales dans le domaine de l'historiographie, il identifie cette période du Régime français en Amérique de Nord comme la clé de voûte de l'idéologie messianique. Plusieurs historiens mettent en opposition un sombre tableau des premiers jours de la domination anglaise avec de brillantes descriptions de la Nouvelle-France[17]. Selon Jean Blain, que Gagnon cite à l'appui, c'est à cause de «la quasi-absolue dépendance des historiens canadien-français d'un type de sources qui tend beaucoup plus à éclairer un idéal de colonisation qu'une réalité coloniale [...] [que] nos historiens ont été [...] amenés à faire l'histoire de ce que *devrait* être la Nouvelle-France[18]». Une telle lecture historique a fait en sorte qu'encore au début du vingtième siècle, comme le dit si bien Fernand Dumont, «la reconstitution du passé canadien-français est moins la recherche empirique d'un donné [...] que le dégagement et le rappel d'une continuité de sens, d'un retour à des archétypes qui puissent fonder un destin[19]».

Toute représentation d'une époque révolue devient chez l'écrivain une relecture, une réinterprétation guidée par les courants idéologiques en circulation au moment de sa rédaction et, surtout, par la nature des documents historiques qui lui sont accessibles. La

---

[16] Réjean Beaudoin, *Naissance d'une littérature. Essai sur le messianisme et les débuts de la littérature canadienne-française (1850-1890)*, Montréal, Boréal, 1989, p. 8-9.
[17] Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens de 1840-1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1978, p.15.
[18] *Ibid.*, p. 3.

fiction emprunte ses vérités historiques à des documents qui ont leurs propres réorganisations symboliques, leur propre importance sémantique. Ce qu'il importe de retenir ici, c'est la présence des nombreuses couches d'interprétation historique au service du nationalisme messianique auxquelles est exposée Laure Conan au moment où elle écrit ses romans. Sa poétique historique ne saurait être comprise en dehors de ce climat envahissant d'histoire providentielle. Il ne s'agit pas ici de réduire les romans historiques à une mise en fiction de l'idéologie dominante, mais plutôt d'étudier la façon dont elle a réussi à modifier le projet « virilisant » de la fondation de la Nouvelle-France véhiculé par cette idéologie en mettant l'accent sur les exploits des femmes à la fois religieuses et laïques, réelles et fictives.

Ensemencer, effacer

Au début d'*À l'oeuvre et à l'épreuve,* nous sommes en 1625, en France; la jeune orpheline Gisèle Méliand quitte Port-Royal-des-Champs, où elle a passé une grande partie de son enfance, pour regagner le foyer de ses parents adoptifs. Elle y attendra le retour du fils cadet, Charles Garnier, dont elle est amoureuse, les deux enfants ayant été destinés l'un à l'autre depuis longtemps. Charles, qui était parti en Italie, revient de son voyage épris d'«espérances plus hautes[20]» et décide de suivre l'exemple de ses deux frères aînés en entrant en religion. Ce choix exige de Gisèle l'ultime sacrifice. Pour la gloire de Dieu, elle accepte d'obtenir du père de Charles le consentement dont le jeune homme a

---

[19] Fernand Dumont, «Du début du siècle à la crise de 1929: un espace idéologique», dans Fernand Dumont et al., *Idéologies au Canada Français 1900-1929*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1974, p. 9.

besoin pour quitter le monde terrestre. Plus tard dans le récit, elle convainc les parents de Charles de le laisser devenir missionnaire. Voilà pourquoi la deuxième moitié du roman aura lieu au Canada et racontera les dernières années du Père Charles Garnier, martyrisé par les Iroquois en 1650. Cette dernière partie du texte témoigne d'un nouveau type de vision historique où, en l'absence de descriptions des lieux, le lecteur est initié à l'état d'esprit des missionnaires qui ont voulu évangéliser la Nouvelle-France. Le manque complet de renseignements historiques sur la première partie de la vie de Charles Garnier permet à la romancière de reconstituer sa vie de famille et d'introduire le personnage de la fiancée. Quant à la vie du Père en Nouvelle-France, Conan reste fidèle aux sources; elle reproduit même une lettre authentique adressée par Garnier au Père LeJeune et cite *L'instruction pour les pères de notre compagnie qui seront envoyés aux Hurons de Brébeuf*[20], ce qui confère au récit un cachet d'authenticité et d'autorité.

Faisant revivre l'époque héroïque des missionnaires, ce premier roman glorifie sans réserve la Nouvelle-France. En ce sens, le personnage de Champlain, ami du père de Charles Garnier, est une figure charnière. De retour en France pour organiser les affaires de la colonie, Champlain, accompagné par sa femme, séjourne quelques jours chez les Garnier. Le discours que l'auteure prête au fondateur de la Nouvelle-France pour raconter ses exploits héroïques ne tardera pas à souligner à quel point l'aventure canadienne est une aventure masculine voire «masculinisante»: « [o]ui, j'*implanterai* dans le sol canadien le vieil honneur et la vieille foi ... si profondément .... que, pour en arracher

---

[20] Laure Conan, *À l'oeuvre et à l'épreuve, Oeuvres romanesques*, Montréal, Fides, coll. «Nénuphar», 1975, tome II, p. 74. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *OE*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.
[21] Voir Roger Le Moine, «Introduction» à Laure Conan, *À l'oeuvre et à l'épreuve*, p. 15.

jamais ces germes d'héroïsme, il faudra tout bouleverser, tout détruire[22] » (*OE*, 43). Champlain chassera la barbarie tandis que la France, représentée par l'allégorie du guerrier chrétien, s'avançant dans ces immenses régions d'outremer, «jett[era] la semence de vie» (*OE*, 54). Son fondateur, «couché au pied d'un arbre, [s]on arquebuse à portée de [l]a main» (*OE*, 54) bâtira sa ville de Québec et en fixera la destinée. Celui qui a «bu aux fleuves inconnus, qui a marché sur les feuilles entassées par les siècles» (*OE*, 45) éblouit ses interlocuteurs avec des descriptions hyperboliques du paradis terrestre, d'une colonie entièrement composée d'hommes, honorée par la puissante bénédiction de la sainte Vierge. Mais si la figure de la Vierge plane sur la colonie -- elle sera omniprésente dans *L'oublié* -- , la terre vierge de la Nouvelle-France n'est pas compatible avec la femme réelle. Y ayant déjà emmené une fois sa femme, Champlain a irrévocablement décidé qu'elle ne l'accompagnera plus jamais: «Il y trop de privations à supporter ... trop de dangers à courir» (*OE*, 57).

L'entretien entre Champlain et le Père Brébeuf, qui est venu le voir chez les Garnier, renforce l'idée de l'entreprise de la colonie comme une affaire de surhommes. L'explorateur décrit ainsi le corps du religieux:

> Bon connaisseur de la force physique, Champlain ne pouvait s'empêcher d'admirer aussi la carrure du missionnaire: Taillé en athlète! pensait-il, en regardant ses épaules puissantes, son cou large, musculeux [...]. Il complimenta gaiement le jésuite, l'assurant que sa force lui serait bien utile et lui vaudrait l'admiration des sauvages (*OE*, 63-64).

La rencontre entre ces deux personnages historiques sert aussi à mettre sur un pied d'égalité l'oeuvre du fondateur et celle du missionnaire. La précieuse sève française requise pour coloniser se transformera, dans l'économie symbolique du texte, en sang des

---

[22] Nous soulignons.

martyrs. Brébeuf se réjouit déjà de la possibilité de souffrir la plus horrible des morts: «Il faut du sang pour que la semence de vie germe et prenne racine» (*OE*, 65). Sous la plume de Laure Conan, Champlain prend les allures d'une figure christique pour qui le but de la colonisation serait uniquement religieux. «Le salut d'une âme vaut mieux que la conquête d'un empire» (*OE*, 66), dit-il à Brébeuf. Celui-ci répète ainsi d'autres paroles du fondateur: «Les rois ne doivent songer à s'emparer des pays idolâtres que pour les soumettre à Jésus-Christ» (*OE*, 66). Il va sans dire qu'une telle vision, qu'on pourrait qualifier de prosélytisme religieux, obscurcit les visées économiques et mercantiles de la fondation de la Nouvelle-France. Mais en faisant de Champlain un missionnaire catholique, Laure Conan ne fait que s'inscrire dans le courant de l'historiographie, voire du discours dominant de la société canadienne-française du dix-neuvième siècle où un culte en honneur de Champlain est largement répandu[23].

Le personnage de Champlain remplit en effet une fonction plus poétique qu'historique chez Laure Conan. Comme héros chrétien, il inspire à Charles Garnier de se sacrifier pour la gloire de Dieu. Dans la dernière partie du roman, l'accent mis sur la vie des vaillants missionnaires tels que le Père Garnier entraîne cependant l'abandon du discours patriotique et religieux, véhiculé en grande partie par Champlain. En fait, on devine ici la présence de toute une série de tensions idéologiques qui laissent émerger une vision plus sombre des réalisations en terre canadienne que celle à laquelle souscrit son fondateur. Dans le portrait du Charles Garnier, héros d'un courage inouï, on peut suivre les traces d'un certain amour-propre: «Charles ne songe plus qu'à sa perfection» (*OE*, 61), dit son père à Champlain. Son refus du monde terrestre afflige durement tant Gisèle

[23] Serge Gagnon, *op. cit.*, p.151.

que ses parents; le père meurt de chagrin. Dans sa première lettre à Gisèle après son arrivée au Canada, datée de Notre-Dame-des-Anges, Garnier exprime sa joie d'avoir été choisi par Dieu: «[c]'est dans cette chère chapelle que j'ai célébré ma première messe en la Nouvelle-France: une messe d'apôtre, car c'était la fête de saint Barnabé. Et, Gisèle, avec quelle triomphante allégresse, j'ai lu ces paroles de mon maître: '*Je vous ai choisis et tirés du monde*' »(*OE*, 131). Le piège de l'amour-propre trouve son écho dans l'avertissement de Brébeuf:

> Il est vrai, disait-il, que l'amour de Dieu a la force de faire ce que fait la mort, c'est-à-dire de nous détacher des créatures et de nous-mêmes; néanmoins ces désirs que nous ressentons de coopérer au salut des infidèles ne sont pas toujours des marques assurées de cet amour épuré; il peut y avoir quelquefois un peu d'amour-propre et de recherche de nous-mêmes, si nous regardons seulement le bien et le contentement qu'il y a de mettre des âmes dans le ciel, sans considérer mûrement les peines, les travaux et les difficultés qui sont inséparables de ces fonctions évangéliques (*OE*, 134-135).

Sans ce passage de Brébeuf, les indices d'amour-propre dans les lettres de Garnier n'auraient pas de signification particulière. Mais mises en rapport avec les conseils du premier apôtre des Hurons, elles tendent, selon nous, à remettre en question la pureté d'âme du jeune religieux et ternissent ainsi l'histoire glorieuse des missionnaires, ouvrant une brèche dans l'épopée de la colonisation du Canada français.

Les interventions narratives ou moments extrareprésentationnels de ce premier roman, quoique rarissimes, sont des plus intéressantes pour notre propos dans la mesure où elles ne s'accordent pas tout à fait avec le point de vue des personnages. Si le discours «masculinisant» de Champlain cherche à implanter, à ensemencer, à faire couler le sang des martyrs pour qu'une Église germe et sorte de la terre, la narratrice, quant à elle, souligne la nature éphémère des projets réalisés en sol canadien. Dès les premiers

chapitres sur Port-Royal des Champs, elle met l'accent sur le passage du temps, sur la célèbre abbaye qui, au moment de la rédaction, n'existe plus, ayant été absorbée par la terre: «l'église allait s'ensevelissant par le travail du temps» (*OE*, 21). Champlain rêve pareillement d'un corps à corps avec la terre: «[c]'est à Québec ... c'est sous la terre canadienne que je désire dormir mon dernier sommeil» (*OE*, 59). Même quand il s'agit du glorieux travail de ces soldats du Christ, la fameuse résidence des Jésuites, Sainte-Marie-des-Hurons, le chaud foyer de la civilisation et de la foi, le texte nous rappelle « [qu'a]ujourd'hui depuis longtemps, la forêt a repris possession de cet endroit célèbre.[...] Ni la rivière, ni les villages voisins, ne portent l'auguste nom de l'un de ces hommes apostoliques dont l'imagination aime à évoquer les ombres sur ce sol qu'ils ont illustré à jamais »(*OE*, 184). Et encore, dans la description des bourgades huronnes de Sainte-Marie: «Quelques débris de palissades, des poteaux à demi consumés, de vastes clairières couvertes de cendres en indiquaient seulement la place» (*OE*, 194). La symbolique du feu consommateur, qui ne laisse pas de traces, occupe une place grandissante dans l'évocation de l'abandon et la mise à feu du fort Sainte-Marie, réduit à l'état d'«un vaste brasier dont la flamme s'élevait jusqu'au ciel» (*OE*, 200).

Force est de constater que dans *À l'oeuvre et à l'épreuve,* le discours sur la fondation de la colonie est voilé, même équivoque, par moments. D'emblée une aventure masculine, la colonisation doit se faire en implantant la sève virile dans le sol canadien. L'héroïne du texte, Gisèle Méliand, après avoir aidé Charles Garnier dans sa vocation de missionnaire, soigne ses parents et, à leur mort, devient Carmélite. À part quelques rares passages de la dernière partie, où elle reçoit les nouvelles de son bien-aimé, elle se retire du récit. Il est vrai, comme le souligne Fernand Roy, que Garnier a été martyrisé « grâce à

la force de caractère de Gisèle », qui assure par ses prières que la grâce ne lui manque pas au moment du sacrifice final. De là à prétendre qu'elle est, « littérairement parlant, l'héroïne de papier du récit[24] », il y a plus qu'un pas: comment ne pas remarquer, en effet, l'absence d'une véritable présence féminine, du moins en terre canadienne, dans ce premier roman historique? Cette même absence voue la colonie à l'échec, car il n'y aura pas d'«ensemencement» sans la femme réelle. Ce difficile enracinement est préfiguré dans le texte par la force souterraine qui mine de l'intérieur le discours virilisant et refuse le colonisateur, maintenant tout au long du roman une tension entre la parole autoritaire et le discours des personnages, entre «ensemencer» et «effacer».

Figures féminines, héroïne «dévirilisante»

Le deuxième roman historique, *L'oublié*, commence sous le signe de l'héroïsme le plus chrétien, c'est-à-dire l'exergue de la Chanson de Roland: «Il est vrai que nous sommes peu nombreux, mais pour preux et hardis nous le sommes» (*O*, 227). Le récit qui suit est celui des fondateurs et des pionniers de Ville-Marie (Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, Marguerite Bourgeois, Jeanne Mance, Lambert Closse) qui n'ont pas lâché prise, ou plutôt «lâch[é] terre» devant les assauts iroquois. Élisabeth Moyen, enlevée par les Iroquois à la suite du massacre de sa famille, est échangée contre un chef autochtone capturé par Lambert Closse, sergent-major du fondateur. Après sa convalescence, éblouie par le courage des fidèles colons et amoureuse de celui qui l'a sauvée, elle décide de rester à Ville-Marie au service de Jeanne Mance. Lambert Closse, quant à lui, ne veut pas au début se laisser détourner de son objectif premier par des responsabilités familiales:

---

[24] Fernand Roy, *loc. cit.*, p. 195-196.

mourir en défendant sa sainte ville. Celui qu'on appelle le sauveteur de Ville-Marie changera pourtant d'avis après qu'Élisabeth à son tour lui aura sauvé la vie en désarmant un Iroquois malade qui essaie de le poignarder. Ils se marieront et vivront quelque temps ensemble mais sans grand bonheur. Ne pouvant pas participer à la bataille de Long-Sault, Closse se verra privé de son rôle de guerrier. Il mourra cependant dans une autre échauffourée contre l'ennemi autochtone, laissant derrière lui sa femme et sa fille.

L'image de Ville-Marie que nous offre *L'oublié* est empreinte d'une forte consonance féminine. Comme le souligne Ginette Michaud, «Ville-Marie est considérée dans de nombreux textes du dix-neuvième siècle comme objet de culte, comme objet de piété éminemment féminin[25]». Chez Laure Conan, c'est justement la Vierge «qui nous protège et nous donne la victoire» (*O*, 229), comme s'exclame le secrétaire de Maisonneuve, M. de Brigeac. Fidèle au discours messianique de l'époque, qui voit en l'histoire de la fondation de Ville-Marie un signe divin de la survie des francophones en Amérique du Nord, Maisonneuve souligne l'intervention de cette puissance suprême: « [l]'île de Montréal appartient à la sainte Vierge [...] Marie est notre Reine ... et je voudrais voir sa statue briller dans les airs, au sommet de la montagne [...] Tout notre espoir est en Elle, la Toute-Puissante ... la Fidèle ... l'Incomparable ... la Radieuse...[26] »(*O*, 230). À cela s'ajoute l'apparition d'un élément nouveau dans la poétique historique de

---

[25] Ginette Michaud, «De la "Primitive Ville" à la Place Ville-Marie: lectures de quelques récits de fondation de Montréal» dans Pierre Nepveu et Gilles Marcotte (dir.), *Montréal Imaginaire: ville et littérature*, Montréal, Fides, 1992, p.76.

[26] On pourrait multiplier *ad infinitum* les passages de ce genre dans *L'oublié*: «Cette pensée de la Vierge animait tout, éclairait tout, à Ville-Marie. L'héroïsme opiniâtre se fondait dans son culte. L'image de Marie était brodée sur le drapeau; elle brillait sur le mur de chaque maison, comme une étoile; et, grâce à elle, une sorte de paix planait au-dessus de toutes les angoisses» (*O*, 255).

l'auteure, soit la présence en sol canadien de femmes réelles, courageuses et héroïques, telles que Jeanne Mance et Marguerite Bourgeois.

Au moment même où tous les colons crient «Vive Notre-Dame» pour remercier celle-ci d'avoir sauvé Élisabeth, entre au fort la soeur Marguerite Bourgeois, véritable incarnation de la Vierge. Élisabeth sera ensuite accueillie par la soeur Bourgeois et mise entre les mains du deuxième «ange» de Montréal: l'admirable Jeanne Mance que l'historien M. Olier, cité dans le roman, décrit comme «"environnée de la lumière divine comme d'un soleil"» (*O*, 241). Laure Conan construit ici une espèce d'hagiographie au féminin à l'intérieur de laquelle les notions de courage et de force morale sont modifiées pour inclure les actions de ces femmes intrépides et infatigables. Or, le caractère angélique de ces deux femmes n'annule en rien leur existence physique. En fait, elles offrent un exemple de conduite sur lequel la jeune Élisabeth peut se modeler. Jeanne Mance instruit leur nouvelle compagne de la contribution des femmes à la survie de la colonie: « Soyez confiante, conseille-t-elle à Élisabeth, car la Vierge nous garde [...] si elle voulait abandonner ses colons de Ville-Marie, elle ne leur aurait pas envoyé Marguerite Bourgeois » (*O*, 245). La présence de cette illustre religieuse demeure une grande consolation pour Jeanne Mance, qui n'avait qu'un chagrin au moment de partir pour la Nouvelle-France: «la pensée qu'il n'y aurait pas d'autres femmes qu'[elle] à Montréal» (*O*, 247). Mais grâce à deux ouvriers qui refusaient de partir sans leur femme et à Geneviève qui s'est jetée de force dans le vaisseau, l'infirmière ne se trouve pas entièrement en terre masculine. En remplissant son rôle de femme, elle sait se faire respecter: «[t]ous ces héros sont un peu enfants avec moi, ils m'obéissent tous» (*O*, 247). À travers un réseau de références subtiles, le texte parvient même à faire une comparaison

entre les deux femmes courageuses et le fondateur de Ville-Marie. Marguerite Bourgeois est venue au Canada avec M. de Maisonneuve; tout comme lui, elle a «quelques traits de ressemblance avec les anges» (*O*, 246). Jeanne Mance, quant à elle, «tâche de *faire comme* M. de Maisonneuve, qui ne craint que Dieu[27]» (*O*, 246).

Cette communauté féminine influence profondément Élisabeth Moyen. Dans une lettre à une autre grande héroïne de l'histoire de la Nouvelle-France, Mère Marie de l'Incarnation, la jeune femme exprime son admiration pour cette colonie d'apôtres et de héros «qui vivent comme les fidèles de la primitive Église, en attendant l'heure du martyre» (*O*, 253). Quoique son choix de rester à Montréal au lieu de retourner à Québec soit plus explicite dans la pièce qui a été tirée du roman[28], il n'est pas tout à fait juste de conclure, comme le fait Roger Le Moine, que la jeune héroïne «ne gouverne pas son destin» (*O*, 224). Tout en croyant aux volontés de Dieu, au chemin sur lequel la Providence l'a jetée, Élisabeth n'est pas entièrement passive. Elle s'obstine à aimer son sauveur, le grand défenseur de Ville-Marie, lui qui «apparaissait tellement au-dessus d'elle que la pensée la plus lointaine d'en être aimée un jour ne pouvait lui venir» (*O*, 225). Son héros, Lambert Closse, a en effet donné son coeur à la Vierge, mais son choix du célibat semble découler d'une crainte singulière d'être «domestiqué», d'un refus des bonheurs de la terre -- qui rappelle celui de Charles Garnier -- mais aussi un refus du

---

[27] Nous soulignons.

[28] Laure Conan adaptera l'intrigue de *L'oublié* à la scène dans une pièce qui s'intitule *Aux jours de Maisonneuve* (1925). Dans son analyse de la version dramatique d'Élisabeth Moyen, Marilyn Baszczynski met en relief son refus de la passivité: «Orpheline, elle a la liberté de décider de son propre avenir, et elle refuse de se soumettre à l'autorité d'une nouvelle figure paternelle. À son retour à Ville-Marie, Élisabeth prend sa situation en main car c'est *elle* qui décide de rester à Ville-Marie au lieu d'aller à Québec vivre avec les d'Ailleboust». Voir «Laure Conan: un théâtre au féminin au 19e siècle», *Theatre Research in Canada/Recherches théâtrales au Canada*, vol.14, n° 1, 1993, p. 26.

féminin, de la femme réelle qui pourrait saper son énergie. Il décline l'offre faite par Maisonneuve de lui faire bâtir une maison: «[j]e veux passer sur terre, sans laisser de traces dit-il. Quand je m'en irai, je veux disparaître tout entier ... oublié de tous ... excepté d'Elle» (*O*, 261). L'action héroïque d'Élisabeth l'oblige pourtant à renoncer à sa promesse faite à la Vierge. C'est au centre de *L'oublié* que se trouve la scène où, saisie d'une force soudaine, la jeune fille lui sauve la vie, ce qui provoque un renversement des rôles; la faible main de la femme protège le brave guerrier intouchable: «Lui, le fort, l'intrépide, elle l'avait vu à ses pieds, tout frémissant d'inquiétude et de tendresse» (*O*, 274).

Dans *L'oublié*, l'auteur retravaille la configuration symbolique présentée dans *À l'oeuvre et à l'épreuve* -- le sang, le feu, la sève, le sol, les cendres, la tension entre «s'implanter» et «effacer» -- mais le tout à un niveau plus complexe. Le discours «masculinisant» de domination, de fondation patriotique est adouci par les figures de Closse et de Maisonneuve qui «lui aussi veut s'effacer, disparaître comme les architectes de ces vieilles cathédrales, dont la terre admire les oeuvres et ignore les noms» (*O*, 262). Élisabeth, elle, sait vivre et cherche à s'ancrer dans le sol. Malgré sa fragilité -- «Je suis une pauvre petite épave [...] une branche brisée» -- elle pourrait prendre «à l'instant racine et sentir [...] la sève courir dans toutes ses fibres» (*O*, 255). Sève de femme, soumission de l'homme (face à la Vierge), tout semble s'inverser. Le sang et la sueur versés sur les champs se transforment en cendres. Élisabeth, blessée dans le combat avec l'Iroquois, prend la place du héros; elle verse son sang à la vue duquel Closse faiblit: «[l]e sang d'Élisabeth avait rougi ses mains: et ce sang versé pour lui, lui mettait de la neige et du feu dans les veines» (*O*, 275). En fait, comme le précisera Ginette Michaud

dans son étude des récits de fondation de Montréal, «[s]ang, neige, feu: on le pressent, ce ne sera pas surtout par la cohérence des métaphores que Ville-Marie se signalera, mais comme le lieu de *rencontre* des couples les plus contradictoires, les plus déchirés[29]», comme une vaste représentation antinomique:

> Dans l'image de Ville-Marie viennent se mélanger, se tremper et se retremper, les vertus les plus héroïques, les plus viriles, mais aussi, plus curieusement, les plus féminines: dès qu'on fait allusion à Ville-Marie, le sacrifice (de l'amour), l'abnégation et le don (de soi, à une Dame plus grande encore) sont constamment exaltés. Ville-Marie, et tout spécialement la figure de la Vierge, est le lieu où ces images opposées -- eau et sang, neige et feu, blanc et rouge, virginité et sexualisation, féminité et héroïsme -- se mêlent et échangent même leur caractère respectif, allant parfois même jusqu'à s'inverser: le héros viril féminisé par sa blessure, s'amollit en invoquant la Vierge, l'héroïne se virilise [...][30]

Non sans honte de rompre sa promesse à la Vierge, Closse, ayant surestimé ses forces, avoue son amour pour Élisabeth. Mais la double symbolique de forces opposées (de la neige et du feu) laissera pressentir sa déchirure interne. «Dévirilisé» par sa femme après leur mariage, il abandonne la direction militaire du fort et se consacre à la terre afin d'y trouver la sève virile que la vie conjugale semble lui enlever: «[i]l voulait se mettre sérieusement à défricher: des entrailles de la terre, il voulait arracher pour son Élisabeth le pain, les fleurs, les fruits» (*O*, 283). La frustration de Closse face à cette vie bucolique met en exergue l'incompatibilité entre la défense et la fondation de la colonie, entre ce qu'on pourrait appeler les visées masculines et féminines de l'aventure canadienne. À la différence d'Angéline de Montbrun et même de Gisèle Méliand, pour qui le bonheur est à chercher dans l'au-delà, Élisabeth Moyen compte jouir pleinement de la vie terrestre. Le fait qu'elle ait donné naissance à une fille est, dans ce sens, hautement significatif. À ce

---

[29] Ginette Michaud, *loc. cit.*, p. 61.
[30] *Ibid.*, p. 77-78.

pouvoir maternel semble se heurter l'énergie belliqueuse qui sous-tend le personnage de Closse. Car se marier et fonder une famille constituent une trahison, une dérogation à son dévouement à la Vierge, cette essence féminine qui protège les colons et dont semble dépendre sa masculinité. Dans la poétique historique de Laure Conan, *L'oublié* marque ainsi une transition fondamentale pour le succès de la colonisation, à savoir celle entre la sublimation du divin féminin et la présence, à Ville-Marie, de femmes réelles qui survivent aux combattants masculins.

La complexité sémantique de ce roman ne se joue pas, comme dans *À l'oeuvre et à l'épreuve*, dans le décalage entre les discours des personnages et celui de la parole autoritaire, mais à l'intérieur de celle-ci. Autrement dit, les interventions narratives -- ou moments extrareprésentationnels du texte -- sont pleines d'ambiguïté quant à l'importance tantôt édifiant, tantôt « démasculinisant » du féminin. C'est comme si, dans la pensée de l'auteure, le réseau de femmes héroïques que formaient Marguerite Bourgeois, Jeanne Mance et Élisabeth Moyen dominait trop cette ville déjà connotée comme féminine. Les derniers chapitres du récit, centrés sur le martyre des dix-sept colons à Long Sault, qui aura l'effet de sauver la colonie, rétablissent l'ordre traditionnel en remettant la gloire aux mains des pionniers masculins.

Ginette Michaud a bien montré l'importance du récit de la fondation de Ville-Marie pour le discours messianique de la fin du dix-neuvième siècle. La survivance de moins d'une cinquantaine d'habitants malgré les implacables assauts autochtones préfigure la survivance du peuple francophone en Amérique du Nord. C'est l'histoire d'un miracle, de l'intervention divine.

> [D]e la fin du XIX^{e} siècle jusqu'à la moitié du XX^{e}, qui coïncide peu ou prou avec la célébration de son tricentenaire, c'est encore et surtout Ville-

> Marie qui sera chantée sur tous les tons, mais dans un registre décidément majeur: visions, délires, hyperboles, emphases, rien des excès de la rhétorique romantique ne sera épargné pour décrire la gloire de Ville-Marie, sa «floraison d'héroïsme», son «décor surnaturel», son «atmosphère de légende» comme l'écrira son historien attitré au moment du tricentenaire, l'abbé Lionel Groulx[31].

Le texte de Laure Conan souscrit pleinement à cette logique. Cependant, *L'oublié* tend à brouiller, à reconfigurer même, les rôles attribués aux femmes et aux hommes, de manière à redéfinir l'héroïsme masculin pour y inclure la force morale d'une Jeanne Mance et l'intervention physique d'une Élisabeth Moyen. La colonisation n'est plus seulement une entreprise masculine de domination et de combat contre l'ennemi mais aussi une aventure féminine. Dans les portraits hagiographiques de Jeanne Mance et de Marguerite Bourgeois, Laure Conan nous dépeint des femmes qui accèdent à la sphère publique tout en conservant leurs grâces et leurs qualités altruistes d'infirmières et de directrices de conscience.

Survivance, fidélité et tradition au féminin

La sève immortelle commence par la bataille de Sainte-Foy, au lendemain de la Conquête. Jean Le Gardeur de Tilly y a été blessé. En reprenant connaissance, il apprend que «l'Anglais allait régner sur la terre où dormaient les héroïques pionniers français[32]». Le soldat achève sa convalescence, mais se désespère du sort de sa famille dépossédée de sa maison ainsi que du sort de la Nouvelle-France récemment conquise. Distrait de sa peine par les soins de Thérèse d'Autrée, fille d'un colonel français, il devient amoureux

---

[31] Ginette Michaud, *loc. cit.*, p. 66.

[32] Laure Conan, *La sève immortelle, Oeuvres romanesques*, Montréal, Fides, coll. «Nénuphar», 1975, tome III, p. 50. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *S*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

d'elle et s'apprête à quitter son pays pour la suivre en France, condition au mariage exigée par le colonel d'Autrée. Entre-temps, au manoir des Tilly, le frère de Jean sème la terre grâce aux soins de sa cousine, Guillemette de Muy, qui obtient d'un riche officier anglais les graines nécessaires pour l'ensemencement mais refuse de l'épouser, espérant offrir son coeur à Jean. De Tilly, déchiré par le choix que lui impose le père de sa bien-aimée -- il doit renoncer à sa patrie pour épouser Thérèse --, se laisse convaincre par sa mère de rester au Canada et d'épouser Guillemette. Thérèse, brisée, succombera des suites d'une pneumonie dès son retour en France.

Dans les deux autres romans historiques, il s'agissait de fonder, de marquer le sol vierge canadien avec les traces du sang de ses martyrs. En ce sens, la vision qu'a Jean de Tilly de la Nouvelle-France se lit comme une confirmation de ces actes héroïques. Dans les rêves de Jean, «il voyait sortir de la terre, se lever suppliantes vers le ciel, les mains qui avaient défriché la forêt» (*S*, 107). Il n'y a aucun doute pour lui que «les pas de Champlain avaient laissé sur la terre canadienne une empreinte que rien n'effacerait jamais» (*S*, 204). Le souci de s'implanter, de s'enraciner, des premiers colons des autres textes est remplacé par celui de la survivance de la race canadienne-française; l'espace restreint du fort est supplanté par le rêve d'un immense drapeau qui couvre la terre canadienne, le sol si longtemps français. La configuration symbolique (sang, feu, cendre, sol), lieu de forces oppositionnelles, se trouve simplifiée ici dans l'accent qui est mis sur la terre. L'homme canadien-français est comme une plante qui ne saurait se déplacer sans mourir; un rétrécissement des allégeances exclut ici la double appartenance à la France et au Canada. Le frère de Jean illustre bien le statut limitrophe du texte, à la frontière entre deux genres -- roman historique et roman de la terre. Les exigences du roman du terroir,

écrit sous le signe de la conservation, expliquent le dénouement du récit: Jean doit sublimer ses sentiments, faire le sacrifice de Thérèse, troquer son arme pour la houe et élever une famille en terre canadienne.

Quelles sont les conséquences de ce changement de cadre pour la contribution féminine à la préservation de la race? De façon générale, le discours national se caractérise de nouveau par une logique «masculinisante». Jean de Tilly délire sur les exploits héroïques du chevalier de Lévis, personnage secondaire qui investit personnellement le jeune soldat de la mission de faire durer la race canadienne. Jean s'identifie même à Montcalm lors de ses funérailles: «Je voyais descendre le cercueil dans la fosse ... puis, je l'avais sur moi!... Ses clous me transperçaient» (*S*, 125). De plus, le récit met en conflit le devoir patriotique et l'amour que Jean éprouve pour Thérèse:

> Cette douceur, ce charme que la pensée de Mademoiselle d'Autrée avait répandu sur sa tristesse, lui pèsent comme un remords. Il en ressentait une honte et se jugeait petit, puéril. Avoir oublié la ruine de son pays, le malheur de tous les siens, pour songer à une jeune fille à peine entrevue, l'humiliait profondément. (*S*, 117)

La présence de Thérèse lui fait oublier la honte de la conquête, mais ses soins ont l'effet contradictoire de l'affaiblir.

L'intrigue principale de *La sève immortelle* est compliquée toutefois par les autres personnages féminins du texte qui font preuve de courage et d'optimisme devant l'avenir incertain de la Nouvelle-France. À la différence de son fils, Mme de Tilly n'est pas paralysée psychologiquement par l'état désespérant dans lequel se trouve la colonie conquise. Elle rappelle à son fils et à M. de Muy les devoirs de leur race: «Soyons catholiques et Français d'abord, et laissons le reste à Dieu» (*S*, 167). Toutefois, c'est surtout Guillemette de Muy, la cousine de Jean, qui incarne cette fidélité aux origines.

Elle refuse d'épouser le lieutenant Laycraft, riche soldat anglais à qui la famille De Tilly doit la permission de regagner sa maison et des outils pour cultiver la terre. Comme le dit Mme de Tilly, «ce n'est pas en mariant leurs filles à des protestants que les Canadiens conserveront la foi catholique dans le pays» (*S*, 166). La scène du refus entre la femme canadienne-française fière et le soldat anglais bienveillant et compréhensif constitue bien entendu un des lieux communs de la littérature québécoise du dix-neuvième siècle. Des *Anciens Canadiens* (1863) de Philippe Aubert de Gaspé père aux *Exploits d'Iberville* (1888) d'Edmond de Rousseau en passant par *Jacques et Marie* (1864) de Napoléon Bourassa, on voit revenir le motif du choix ultime de l'héroïne qui sacrifie son amour à la fidélité nationale, séquence narrative qui renforce l'image traditionnelle de la femme comme gardienne des valeurs culturelles. La plus connue des scènes de refus est celle des *Anciens canadiens* où Blanche d'Haberville est déconcertée par la demande en mariage d'Archibald Cameron de Locheill, ami d'enfance de la famille d'Haberville[33].

Dans l'entretien entre Guillemette et Laycraft, il est impossible de ne pas voir une réécriture de la célèbre scène du refus, dans laquelle Laure Conan introduit une vision féminisée de l'histoire du Canada français. Les deux héroïnes justifient leur refus en évoquant les différences irréconciliables entre les Anglo-Saxons et les Canadiens français. Mais si Blanche personnifie l'innocence -- «candide comme une paysanne qui n'a étudié ni ses sentiments, ni ses réponses dans les livres, comme une campagnarde qui

---

[33] Blanche s'écrie: «Vous m'offensez, capitaine Archibald Cameron de Locheill! ... Est-ce lorsque la torche incendiaire que vous et les vôtres avez promenée sur ma malheureuse patrie, est à peine éteinte, que vous me faites une telle proposition? Est-ce lorsque la fumée s'élève encore de nos masures en ruine que vous m'offrez la main d'un des incendiaires». Voir Philippe Aubert de Gaspé, *Les anciens Canadiens*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1998 [1863], p. 280.

ignore les convenances d'une société qu'elle ne fréquente plus depuis longtemps[34]» -- Guillemette est la dépositaire de la mémoire des femme de son pays. Face à l'impossibilité de la part de Laycraft de comprendre son attachement à un pays défait et destiné à mourir, elle lui répond: «Si vous connaissiez notre histoire [...] vous vous expliqueriez pourquoi les Canadiens ne veulent pas mourir» (*S*, 172). Or l'histoire qui compte pour elle ici, c'est celle des femmes, celle des Ursulines: «Savez-vous qu'au Canada les religieuses enseignantes ont précédé les défricheurs?» lui demande-t-elle en précisant que «Comme un missionnaire, *dont le nom m'échappe*[35], Mère de l'Incarnation aurait pu dater ses lettres: "du milieu d'un bois de huit cents lieues d'étendue"» (*S*, 172). Le nom du missionnaire oublié et l'évocation de Mère de l'Incarnation dans les propos de Guillemette renverse la hiérarchie traditionnelle de l'historiographie, qui retient les exploits des hommes tandis que la contribution des femmes sombre dans l'oubli. L'exemple de Mère Marie de l'Incarnation sert à la fois à redéfinir la nature du courage, afin de reconnaître le rôle joué par ces femmes fortes du début de la colonie, et à fournir un modèle de comportement à celles qui devront prendre la relève en 1760.

Guillemette puise également dans les souvenirs de sa propre famille, d'une manière qui rappelle celle d'Angéline de Montbrun, en évoquant Mère Sainte-Hélène (Charlotte de Muy), qui voyait dans la Nouvelle-France une oeuvre d'héroïsme: «En voir la destruction lui fut une agonie. Elle mourut le lendemain de la bataille des Plaines» (*S*, 173) comme si elle y avait combattu aux côtés de Jean de Tilly. En fait, le «cours d'histoire» que livre Guillemette à Laycraft n'est rien de moins que l'apogée de tout le projet d'histoire au féminin du Canada français amorcée dans les deux romans

---

[34] *Ibid.*, p. 281.

précédents. Commencé dans *À l'oeuvre et à l'épreuve* sous la forme de l'exergue de Marie de l'Incarnation -- «Le coeur humain est une forte pièce» (*OE*, 17) -- il sera poursuivi dans *L'oublié,* où les figures de Marguerite Bourgeois et de Jeanne Mance soulignent l'importance de cette présence féminine pour la survie morale et psychologique de la colonie. Guillemette de Muy, comme Élisabeth Moyen avant elle, ne se soustrait pas passivement à son rôle de gardienne de valeurs. En se dévouant au Canada, en nourrissant son amour pour la patrie, elle croit suivre les pas de plusieurs illustres devancières.

Selon la célèbre définition de l'abbé Casgrain, le texte digne du qualificatif national doit «moraliser le peuple en ouvrant son âme à tous les nobles sentiments, en murmurant à son oreille les noms chers à ses souvenirs, les actions qui les ont rendus dignes de vivre[36]». On aurait donc tort de prétendre que les trois romans historiques de Laure Conan ne remplissent pas les exigences du genre. Qu'il s'agisse d'une stratégie de légitimation (comme celle prônée par les premières journalistes) ou d'une quête d'autorité discursive (comme celle que revendique une lecture féministe), le passage du roman psychologique au roman historique n'a rien de dénaturé. En effet, l'auteure semble à l'aise dans le cadre du discours messianique qui traverse le pensée québécoise au tournant du siècle. La vision nationale qui se dégage de l'ensemble ne se caractérise pas, comme le soutient Maïr Verthuy, par une vision de plus en plus sombre de la destinée du Canada français, par une révolte contre l'autorité des pères et une patrie qui n'offre pas

---

[35] Nous soulignons.
[36] Henri-Raymond Casgrain, *op. cit.*, p. 369.

aux femmes la possibilité de la transformer[37]. Le recours à l'Histoire, comme cadre fictif et comme présence dans la mémoire des personnages féminins, autorise une autre interprétation des écrits de Conan. Alors qu'*Angéline de Montbrun* et *Si les Canadiennes le voulaient!* indiquent une prise de distance par rapport à la patrie, liée en grand partie à un dégoût pour «l'arène souillée» de la politique, les romans historiques retournent au passé glorieux de la Nouvelle-France, où un panthéon bien établi de figures féminines divinisées -- la Vierge, Marie de l'Incarnation, Marguerite Bourgeois et Jeanne Mance -- autorise la libre expression de la fierté nationale.

Le patriotisme de Laure Conan ne se résume pas à une simple glorification des grandes figures féminines consacrées par l'histoire, lesquelles jouent en fait des rôles secondaires dans la trame narrative de chaque roman, mais inclut la femme « moyenne », incarnée ici par Élisabeth Moyen, là par Guillemette de Muy. De la mère mythique, on passe ainsi à la vraie femme: l'épouse et la mère dont la présence en terre canadienne peut seule garantir la survie de la colonie. La critique subtile du discours viril sur la conquête dans *À l'oeuvre et à l'épreuve* disparaît ainsi dans les deux romans suivants au fur et à mesure que sont reconfigurées les notions de courage et d'héroïsme. Du point de vue de la narration, les moments extrareprésentationnels propres au genre historique et qui, chez Laure Conan, contestent le récit masculinisant de la colonisation, sont moins nécessaires lorsque l'auteure met en scène de véritables femmes. L'émergence de cette tradition historique au féminin ne cherche pas à supplanter l'Histoire des hommes mais à la compléter, à l'élargir, à la corriger. L'oscillation entre l'adhésion et l'opposition souligne une fois de plus la complexité de l'écriture des femmes, qui ne s'insère pleinement dans

[37] Maïr Verthuy, «Femmes et patrie dans l'oeuvre romanesque de Laure Conan,» dans

un paradigme établi et masculin, en l'occurrence l'épopée de la Nouvelle-France, qu'en le modifiant, même si ce n'est que pour mettre en relief l'héroïsme d'une hospitalière et la fidélité aux ancêtres féminins d'une jeune paysanne.

Lori Saint-Martin (dir.), *L'autre lecture*, p. 39.

CHAPITRE IV

DE LA COLONISATION À LA COMMUNAUTÉ: MARIE LE FRANC ET GERMAINE GUÈVREMONT

Dans ses trois romans historico-épiques, Laure Conan a réussi à faire coïncider féminisme et nationalisme en mettant au centre de son discours messianique les exploits des premières héroïnes de la Nouvelle-France et en insistant sur l'importance des femmes réelles (par rapport à la Vierge) pour le bien de la colonie. Au moment de la publication de *La sève immortelle* en 1923, la voix de celle qui avait été depuis plus de deux décennies la seule femme à écrire des romans d'une certaine valeur littéraire n'était plus un chant isolé dans un choeur de voix masculines. Se développera au cours des années vingt et trente une nouvelle génération d'écrivaines qui se distinguera surtout en poésie, telles Simone Routier, Alice Lemieux, et Jovette-Alice Bernier, créant ainsi une littérature féminine autonome inconnue jusque-là en littérature québécoise[1]. Selon Lucie Robert,

> [l]e point tournant dans l'émergence d'une écriture féminine autonome survient à la fin de la Première Guerre mondiale. Il faut imaginer l'après-guerre comme le moment d'une profonde révolution culturelle pour les femmes appelées désormais à prendre une place de plus en plus importante dans la sphère publique. Résultat d'un premier mouvement de revendication, l'extension aux femmes du droit de suffrage, du moins aux

[1] Voir Lucie Robert, « D'*Angéline de Montbrun* à *La chair décevante*: la naissance d'une parole féminine autonome dans la littérature québécoise » dans Lori Saint Martin (dir.), *L'autre lecture. La critique au féminin et les textes québécois*, p. 41-56.

> élections fédérales, puis la reconnaissance d'un certain nombre de droits juridiques et le développement d'un travail salarié chez les femmes des classes moyennes, forcent les limites de l'univers traditionnel[2].

Ce nouveau courant poétique explore la douleur de vivre, la sensibilité et l'inconscient dans un style résolument original et moderne[3].

Moins contestataire, le roman des femmes se développe et se diversifie. Aux courants plutôt dix-neuviémistes du roman historique (*Fleur des ondes* [1912] de Gaëtane de Montreuil, *Comme jadis* [1925] de Magali Michelet) et du roman d'aventures (les nombreux textes d'Emma-Adèle Lacerte [1917-1928]), *Les fantômes blancs* d'Azilda Rochefort [1923] et *Le Secret de Micheline* d'Adela Tremblay-Sergerie [1936]) , s'ajoute une tendance majeure qui dominera la production romanesque des femmes entre les deux guerres: le roman sentimental. Candides, intimistes, écrits souvent à la première personne, ces textes évoquent un milieu mondain, celui de la grande bourgeoisie canadienne-française d'où sont généralement absentes les références aux événements marquants de la période telles la crise économique et la Première Guerre mondiale[4]. Réticent à peindre les mutations sociales, économiques et politiques du moment, le roman

---

[2] *Ibid.*, p. 46.

[3] Si la critique littéraire de l'époque a reconnu très rapidement l'importance de ce nouveau courant poétique (en 1929 Jovette Bernier obtient la médaille du lieutenant-gouverneur, Éva Senécal mérite le Prix d'action intellectuelle, Alice Lemieux et Simone Routier partagent le prix David), elle a condamné de nombreuses oeuvres jugées trop audacieuses dans la mesure où elles critiquaient l'univers masculin (par exemple le recueil de poésie de Medjé Vézina, *Chaque heure a son visage* et le roman de Jovette Bernier, *La chair décevante*). Alfred DesRochers constitue une heureuse exception à cette condamnation unanime. Voir l'article que lui a consacré Annette Hayward, « *Paragraphes* d'Alfred DesRochers, ou modernité et littérature féminine en 1931 » dans Cécile Cloutier-Wojciechowska et Réjean Robidoux (dir.), *Solitude rompue*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1986, p. 156-165 et Marie-Claude Brosseau, *Trois écrivaines de l'entre-deux-guerres: Alice Lemieux, Éva Senécal et Simone Routier*, Québec, Nota bene, 1998.

sentimental offre aux lecteurs, et surtout aux lectrices, un nouvel aperçu d'une réalité spécifiquement féminine. Les textes d'André Jarret (Cécile Beauregard)[5], parfois naïfs et peu convaincants, mais où s'amorce une critique du rôle traditionnel de la femme et les romans audacieux de Jovette Bernier et d'Éva Sénécal[6] constituent les deux pôles d'une nouvelle sensibilité féminine qui examine l'asservissement du mariage, l'isolement des ménagères, l'amour frustré[7], l'état déplorable de l'éducation offerte aux femmes[8], aussi bien que le racisme envers les autochtones[9], et l'exploitation des enfants[10]. D'autres romans de femmes de la même période jettent un regard désobligeant et réprobateur, non seulement sur la condition féminine, mais sur les moeurs de la classe moyenne au sens large. Les textes comme *L'Homme à la physionomie macabre* (1927) et *Au pays de l'énergie* (1932) de Moïsette Olier (Corinne Beauchemin) et *Peuvent-elles garder un secret* (1937) et *L'Oncle des jumeaux Pomponnelle* (1939) d'Adrienne Maillet constituent les premières manifestations d'un courant de critique sociale qui marquera la production romanesque féminine pendant plusieurs décennies à venir. Pour ce qui est du roman national des femmes de la première moitié du vingtième siècle, nous avons décidé de

---

[4] Voir Christl Verduyn, « La prose féminine des années 1930 » dans Lori Saint Martin (dir.), *L'autre lecture*, p. 57-71.

[5] *Contes d'hier* (1918), *Moissons de souvenirs* (1919), *Le Médaillon fatal* (1924), *La Dame de Chambly* (1925), *L'Expiatrice* (1925), *Le Secret de l'orpheline* (1928).

[6] En plus de déroger à la morale traditionnelle de l'époque en nous offrant le discours d'une mère rebelle, *La chair décevante* de Jovette Bernier (1931) se démarque, de par son style elliptique et moderne, des normes esthétiques romanesques de la période. Voir Lori Saint-Martin, « La chair décevante de Jovette Bernier: le Nom de la Mère », *Tangence*, n° 47, 1995, p. 112-124.

[7] Plus d'un roman de cette catégorie fait un portrait très peu idéalisé des rapports conjugaux tels *En marge de la vie* (1934) et *Seuls* (1937) de Lucie Clément, *Yolande la fiancée* (1935) de Laetitia Filion et *Un de Jasper* (1933) de Marie-Rose Turcot.

[8] Voir Françoise Morin, *L'Orgueil vaincu* (1930).

[9] Voir *Mon Sauvage* (1938) de Laure Berthiaume-Denault.

[10] Voir *Lill. Étude d'âme enfantine* (1929) de Gaëtane Beaulieu.

nous concentrer sur les textes de deux auteures qui remettent en question le cadre du roman du terroir: Marie Le Franc dans *La rivière solitaire* (1936) et Germaine Guèvremont dans *Le Survenant* (1945) et sa suite *Marie-Didace* (1947). Si la première écrivaine démystifie la colonisation du Nord du Québec, la seconde peint un mode de vie désuet dans lequel la tradition, symbolisée par la loi des pères, est devenue impuissante; elles offrent, chacune à sa manière, une vision proprement féminine des grandeurs et des misères de la communauté québécoise rurale. Toutefois, il importe, d'abord, de rappeler le rôle réservé aux femmes dans le discours nationaliste conservateur et d'évoquer brièvement quelques tentatives des romancières des années vingt et trente de produire des romans nationalistes autre que terroiristes.

Le patriotisme des jeunes filles

En dépit du fait que de petits changements dans le domaine de l'éducation (accès au cours classique) et dans celui de la culture (le développement des pages féminines des journaux) favorisent la venue à l'écriture de nombreuses femmes, la présence simultanée des discours nationalistes conservateurs (celui de Henri Bourassa et de l'abbé Lionel Groulx), ou ce que Lucie Robert appelle « la formation d'un projet de société[11] », qui dominent la période entre les deux guerres, concourt à ancrer les femmes dans la sphère privée en leur rappelant leur fonctions essentielles de mères, de compagnes, d'éducatrices et de gardiennes des valeurs linguistiques et religieuses. Contraintes de minimiser leur participation à la sphère publique, exclues des véritables centres de pouvoir, les femmes qui écrivent dans ces conditions sont porteuses de préoccupations d'ordre parfois

[11] Lucie Robert, *loc. cit.*, p. 42.

contradictoire. Soit elles puisent dans les pratiques littéraires existantes -- la poésie champêtre, la biographie et la littérature de jeunesse d'inspiration patriotique -- afin d'entériner l'idée de deux sphères sexuées, féminine et masculine, opposées mais complémentaires, soit elles remettent en question la condition féminine dans un genre comme le roman sentimental d'où est largement absent le référent extra-textuel, c'est-à-dire des références explicites au moment socio-politique. Cette tendance du roman sentimental des femmes à créer, à sonder une « réalité » à part, a permis de conclure que l'essor de cette écriture proprement féminine s'opère en marge de l'idéologie dominante.

De telles conclusions donnent l'impression que la quête d'une voix spécifiquement féminine en littérature exige le rejet de la sphère publique masculine et le refus de s'attarder sur les grandes transformations socio-économiques qui marquent cette période de l'histoire québécoise. Émergent donc deux chemins ou parcours différents, parallèles et sans entrecroisement: 1) un féminisme encore à ses débuts et 2) un nationalisme culturel qui, lui, constitue une des idéologies les plus importantes qu'adoptent et élaborent les élites clérico-politiques afin de narrer le passé d'une société aux prises avec une industrialisation et une urbanisation croissantes. Les femmes des années vingt et trente ne participeront-elles pas à la rédaction du roman national?

En fait, la vie politique, les allégeances patriotiques ne sont pas entièrement absentes de l'univers romanesque des femmes. Dans *La peur d'aimer* (1927) unique roman d'Yvonne A. Labelle, sera mise en scène l'assimilation des francophones vivant aux États-Unis. La protagoniste, Yvette Duval, tentera de ranimer la foi catholique et les valeurs canadiennes-françaises chez son mari, homme d'affaires impitoyable qui lui a interdit d'effleurer des sujets politiques au foyer. Le mari renégat ne se reconvertira que

quand sa femme sera sur son lit de mort; acte qui la sauvera et permettra à la famille de se reconstruire. Ainsi, ce petit roman consacre à la fois la supériorité morale du Canadien français catholique sur le protestantisme et le rôle de la femme comme seule gardienne des traditions linguistiques et religieuses.

Le *Nom dans le bronze* (1933) de Michelle Le Normand traite aussi du «mariage mixte» mais sous un mode plus nuancé. L'amour entre Marguerite Couillard et Steven Bayle, deux jeunes sorelois, est voué à l'échec à cause des obstacles au bonheur que représentent les différences de « race », synonyme ici de différences religieuses. Au cours d'un voyage à Québec, Marguerite, émue par le souvenir des vaillants Canadiens français qu'évoque la citadelle et par l'inscription du nom de son ancêtre Marguerite Couillard gravé «dans le bronze» du monument Hébert, décide de ne pas trahir ses origines en épousant Steven. Elle part en Europe à la fin du roman. Le fait de justifier une fidélité à sa « race » en évoquant une ascendance, une appartenance à une lignée de femmes fortes des premiers temps de la colonie rappelle le « cours d'histoire » des héroïnes de Laure Conan. Or, cette filiation avec les femmes héroïques de la Nouvelle-France n'est ici que très brièvement discutée; elle est loin d'être la scène la plus convaincante du roman. En fait, en dépit du dénouement amoureux et de la forte présence des théories de Maurice Barrès que prône le personnage de Philippe, qui, lui, a largement contribué à la décision de Marguerite, le roman laisse planer un doute sur le degré de certitude qui entoure cette même décision. Le Normand semble interroger la nature irrésolue des différences entre les deux amoureux au lieu de les souligner aveuglement. Steven maugrée contre « cet attachement ridicule aux traditions du clocher natal[12] », tandis que Marguerite de son côté

---

[12] Michelle Le Normand, *Le Nom dans le bronze*, Montréal, Édition du Jour, p. 40.

se demande pourquoi il faut se sacrifier; elle rêve d'une révolte mais repousse « en même temps, avec violence, l'idée d'être une héroïne, d'éloigner son ami, pour ne pas trahir le passé, le présent, l'avenir[13] ». Ce récit de la naissance du patriotisme d'une jeune fille est également celui d'une ouverture intellectuelle où on encourage la lecture chez les jeunes femmes, ce qui se voit dans les nombreuses discussions entre Marguerite et sa meilleure amie Jacqueline Savoie, qui rejette le mariage et l'existence exiguë de la ville provinciale pour la liberté qui lui confère la ville de Montréal.

L'examen du sentiment patriotique dans le roman des femmes des années vingt et trente ne serait pas complet si l'on ne mentionnait pas le curieux texte de Jeannine Lavallée qui s'intitule *Koshawika* (1936). Si la première partie consiste en une série de lettres qui met en scène un drame familial mondain -- basé, l'auteure nous le dit, sur des faits réels --, la seconde constitue un plaidoyer patriotique où Lavallée nous transmet des idées de toutes sortes sur l'importance de la figure du « mouton » dans la symbolique du défilé Saint-Jean-Baptiste et sur la langue française comme moyen d'assurer la survivance du peuple canadien. Pour Christl Verduyn, l'histoire assez mince de la première partie n'est que simple prétexte pour élaborer, dans la deuxième partie du livre, « la profession de principes qui font écho de l'idéologie dominante de l'époque, réunissant nationalisme et agriculturisme conservateurs[14] ». Le fait de vouloir reproduire l'idéologie dominante affaiblit ce roman, noyant l'émergence d'une voix proprement féminine.

Que faut-il conclure de ce bref résumé des rapports qu'entretiennent la voix féminine et le projet de société nationaliste dans le roman produit entre les deux guerres?

---

[13] *Ibid.*, p. 124-125.

Il semble que la remise en question de la condition féminine, dans le roman sentimental, ne soit pas liée à une volonté d'explorer davantage la situation socio-économique des Québécois au sens large, tandis que les rares romans qui se donnent le droit de raconter et de commenter le destin du peuple québécois le font aux dépens de la femme qui se voit ramener à son rôle traditionnel, ce qui réduit considérablement leur portée spécifiquement féminine[15].

Repli stratégique et roman du terroir

Comment décrire alors ce projet de société de type nationaliste qui structure les courants idéologiques du début du siècle? Fernand Dumont insiste sur l'urgence d'une lecture nuancée et intelligente de cette période de l'histoire québécoise, où les chercheurs ont tendance, du moins pour des années 1900 à 1929, à limiter leur analyse des idéologies à une continuation du même; à une prolongation de la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Il importe de souligner que ces idéologies se formulaient au siècle précédent comme un compromis: « [i]l est vrai que cet arbitrage était devenu un système: avec sa faiblesse numérique, son isolement, sa pauvreté en capitaux, sa sujétion politique et

---

[14] Verduyn, *loc. cit.*, p. 67.

[15] Pour Christl Verduyn, le fait que Jeannine Lavallée tente de transmettre *sa version* du nationalisme de survivance constitue un abandon de la perspective féminine. Cette prise de position ne va pas de soi. Lavallée se contente-t-elle de reproduire cette idéologie ou y ajoute-t-elle, comme le suggère Benoît Beaulieu, « des accents nouveaux, telle la recherche d'une nouvelle conscience, le rejet du sacrifice, du dévouement, de l'humilité ? » Voir Benoît Beaulieu, « *Koshawika* », *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec,* Montréal, Fides, 1980, vol. II (1900-1939), p. 620. En effet, le passage de la fiction aux idées politiques interrompt abruptement la narration, ce qui montre la difficulté pour les femmes de l'époque d'insérer, dans un cadre romanesque, leurs contributions aux débats de l'heure. Autre détail qui pose problème: *Koshawika* constitue-t-il un véritable roman? Pour rendre justice à un texte si insolite, il faudrait

économique, [le Québec] s'était replié sur la tradition et, dans ce repli, il avait même trouvé une mission originale sur le continent[16] ». Il ne s'agit nullement d'un repli aveugle mais d'une stratégie, une façon de négocier, d'affronter les nouveaux défis de l'urbanisation, de l'industrialisation et de la guerre: « [c]ette épreuve pour les idéologies déjà mises en place ne les incitera pas simplement à répéter indéfiniment leur propos: elle les forcera à manifester leur virtualité, à dire leur puissance comme leur pauvreté d'assimilation, et ainsi à révéler les contradictions profondes de notre collectivité[17] ». Éloignées des centres du pouvoir politique et économique, étrangères à une histoire qui se fait sans eux, les élites de l'époque n'analysent pas ces phénomènes de modernisation[18] mais se réfugient dans une doctrine tripartite trop connue: « [r]epli sur soi-même, repli sur la terre, repli sur le passé: trois dominantes complémentaires qui ne se retrouvent pas seulement dans la pensée des évêques mais aussi [...] dans les attitudes d'une population étrangère à son devenir[19] ».

Cette recherche d'une doctrine n'est pas uniquement une quête morale mais une quête de *continuité* dans une société ébranlée par les développements urbain et industriel. Cet « ébranlement suggère une sorte de descente aux fondements de la *tradition*: ce qui a été vécu doit être volontairement maintenu; ce qui était comportement concret doit être

---

l'étudier dans le contexte de l'essor de l'écriture journalistique au féminin, un travail qui nous amènerait en dehors du sujet de la présente thèse.

[16] Fernand Dumont, « Du début du siècle à la crise de 1929: un espace idéologique » dans Fernand Dumont et al, *op. cit.*, p. 1

[17] *Ibid.*, p. 1-2.

[18] Le besoin de simplifier et de donner les contours généraux du paysage intellectuel de l'époque ne devrait pas nous conduire à escamoter des voix de dissension telles que celles d'Errol Bouchette, d'Olivar Asselin et d'Edouard Montpetit. Ces « esprits réalistes », pour n'en nommer que les trois plus importants, prônaient d'autres solutions aux problèmes économiques du Québec dont le contrôle des ressources naturelles et la formation scientifique et technique. Voir Dumont, *loc. cit.*, p. 7.

conçu comme le sens général d'un destin[20] ». Il s'agit donc de transformer cette tradition en doctrine, comme le fait Lionel Groulx dans un article programme de *l'Action française* paraphrasé par Dumont: « ce qui était inconscience (coutume) doit devenir vocation (doctrine)[21] » Rien d'étonnant, dit-il, à ce que la collectivité québécoise, à laquelle échappent les décisions historiques, tente de trouver un sens à l'histoire en promouvant ce qui a été inconscient au plan d'une doctrine. « [O]n a l'impression, poursuit Dumont, que, impuissante à se reconnaître vraiment dans ses conditions matérielles d'existence, une collectivité s'est exilée dans un univers social parallèle, celui du souvenir, du rêve, de la spéculation[22] ».

Le roman de la terre constitue, à n'en pas douter, une des manifestations littéraires les plus importantes de cette évasion, de cette fuite dans un univers social parallèle. Sa place dans la galerie des romans nationaux québécois est assurée par la manière dont de nombreux romanciers du terroir réfléchissent à travers l'intrigue à l'avenir culturel des Canadiens français; ils traduisent dans l'univers fictif cette quête de direction qui règne chez les idéologues afin de suggérer des projets collectifs pour la société québécoise. Si le message ultime de nombreux de ces textes demeurent univoque, il n'en est pas de même quant à la définition ni à la périodisation du genre. Dans un ouvrage qui, en dépit de son jargon parfois hermétique, a marqué l'étude du roman de la terre, Janine Boynard-Frot offre une définition pour le moins floue du sujet de son étude: « [l]e roman du terroir raconte, sur le mode de la pastorale qui correspond à un parti pris d'idéalisation de la vie

---

[19] *Ibid.*, p. 8
[20] *Ibid.*, p. 8. Nous soulignons.
[21] *Ibid.*, p. 10.
[22] *Ibid.*, p. 10-11.

rurale, l'histoire d'une alliance entre l'homme et la terre[23]». Sa floraison ne se limite pas à la première moitié du vingtième siècle mais s'étend sur une période de cent ans à l'intérieur de laquelle le roman du terroir ne constitue pas un corpus homogène ou unitaire[24]. Bernard Proulx fait également remonter le genre jusqu'au dix-neuvième siècle, « bien qu'il ait porté d'autres noms parfois[25] ». Une de ses appellations possibles est celle du roman paysan, texte moralisateur qui structure sa problématique sur un «ailleurs », en affirmant, comme le fait ici André Vanasse au sujet de *La Terre paternelle* de Patrice Lacombe (1846), « que le bonheur ne doit exister que là où l'on trouvera une charrue ou un boeuf [...] [et] que celui qui cherchera ailleurs n'y pourra trouver que sa déchéance[26] ».

Mais si le genre terroiriste existe depuis les débuts de la littérature québécoise, il importe, comme le fait Bernard Proulx, de souligner la différence fondamentale entre, d'une part, la vision pragmatique des premiers romanciers tels P.-J.-O. Chauveau dans *Charles Guérin* (1853) et A. Gérin-Lajoie dans *Jean Rivard, le déchiffreur* (1862), pour qui l'agriculture et l'industrie ne sont pas contradictoires, et pour qui le cadre rural répondait à toute une gamme de nécessités (occupation du territoire, exploitation des

---

[23] Janine Boynard-Frot, *Un matriarcat en procès. Analyse systématique de romans canadiens-français, 1860-1960*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1982, p. 33. Les nombreuses imprécisions de cet ouvrage ont été surtout soulignées par Annette Hayward dans son compte rendu énergique « A propos d'*Un matriarcat en procès* », *Voix et images*, vol. IX, n° 1, automne 1983, p. 155-157.

[24] *Ibid.*, p. 26.

[25] Bernard Proulx, *Le roman du territoire*, Montréal, Les cahiers du Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal, 1987, n° 8, p. 7.

[26] André Vanasse, « Introduction » à Patrice Lacombe, *La Terre paternelle*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1993 [1846].

richesses naturelles, fondation des villes sous contrôle francophone[27]) et, de l'autre, l'endurcissement idéologique de la production du vingtième siècle où les romanciers ont été victimes de leur idéologie et ont perdu contact avec le développement affectif de leur société; où la vieille méfiance à l'égard de l'étranger se voit remplacer par la xénophobie[28]. Notre analyse du roman de la terre au féminin ne retiendra que la forme la plus récente du genre en raison du fait que les femmes n'ont pas écrit de romans de type « mauve », pour reprendre le terme de Bernard Proulx; elles ont peu pratiqué le roman au dix-neuvième siècle, tandis que la période de canonisation du roman de la terre (1914-1945) coïncide avec leur entrée en force sur le terrain romanesque.

Avant de passer à l'examen de la contribution féminine au roman de la terre, il importe de rappeler un autre terrain de dispute du domaine terrien, à savoir l'importance pour ce cadre romanesque de l'idéologie agriculturiste. En effet, comment peut-on parler du roman de la terre sans évoquer le travail de l'historien Michel Brunet sur les idées dominantes du début du siècle et surtout sur l'agriculturisme qu'il définit ainsi:

> [l]'agriculturisme est avant tout une façon générale de penser, une philosophie de la vie qui idéalise le passé, condamne le présent et se méfie de l'ordre social moderne. C'est un refus de l'âge industriel contemporain qui s'inspire d'une conception statique de la société. Les agriculturistes soutiennent que le monde occidental s'est égaré en s'engageant dans la voie de la technique et de la machine. Ils dénoncent le matérialisme de notre époque et prétendent que les générations vivaient dans un climat spiritualiste. Selon eux, l'âge d'or de l'humanité aurait été celui où l'immense majorité de la population s'occupait à la culture du sol[29].

---

[27] Pour Bernard Proulx, *op. cit.*, p. 41, ces deux textes qui fondent le roman de la terre sont en fait des « romans mauves » À égale distance du rouge libéral et du bleu des conservateurs, ils sont porteurs d'un « pragmatisme désireux de concilier le nationalisme québécois et la loi du plus fort, l'essor industriel et l'appel à la majorité paysanne, le pouvoir laïque et la puissance cléricale [...] »

[28] *Ibid.*, p. 287.

[29] Michel Brunet, « Trois dominantes de la pensée canadienne-française: l'agriculturisme, l'anti-étatisme et le messianisme » dans *La présence anglaise et les Canadiens*,

Rien de surprenant, à la lecture de ce paragraphe, à ce que la critique littéraire ait vu, dans le roman de la terre, une création, une mise en scène de la pensée agriculturiste, même si elle emploie, comme le rappelle Proulx, toute une gamme de mots (terroirisme, régionalisme, idéologie de conservation ou idéologie de survivance) pour le désigner. Or, ce rapprochement entre la littérature et l'idéologie a fait en sorte que le roman de la terre soit méprisé en tant que dépositaire de tout ce qui est arriéré, rétrograde et condamnable. Ce qui est plus grave encore, cette condamnation a contribué à réduire ces textes à une expression monologique, sans intérêt esthétique, de la pensée de l'époque. Le travail de Proulx, pris dans son ensemble, ne parvient pas à annuler le rapprochement, devenu lieu commun, entre roman du terroir et agriculturisme; il le nuance toutefois en proposant une autre piste qui se laisse deviner d'après le titre de son ouvrage: l'élément agricole de ces romans n'est qu'une composante du projet plus vaste (placé sous le signe d'une idéologie de conquête -- on ne sort pas de l'idéologie pourtant) qui vise à occuper l'espace, à conquérir et à exploiter la terre vierge, à mettre une présence canadienne-française dans les régions lointaines de la province du Québec afin de renforcer l'identité d'un peuple toujours menacée par son statut minoritaire à l'intérieur de la fédération canadienne. Or, c'est justement cette idéologie de conquête qui sera démystifiée et mise à nu dans *La rivière solitaire* de Marie Le Franc.

En somme, le roman de la terre s'impose ici comme cadre d'analyse dans la mesure où il réfléchit à l'avenir du peuple québécois et forge dans l'imaginaire une direction pour la collectivité québécoise. C'est dans ce genre terroiriste que l'idéologie

---

Montréal, Beauchemin, 1964, p. 119. L'agriculturisme devient un credo après la première moitié du dix-neuvième siècle. Son influence s'étendra au-delà des années vingt.

agriculturiste -- qui est en fait la composante essentielle du nationalisme conservateur[30] -- se fait sentir. Le roman de la terre constitue à plusieurs égards le roman national de la période de l'entre-deux-guerres[31]. Or, c'est un genre qui ne laisse pas une très large place aux femmes, comme Janine Boynard-Frot et Patricia Smart nous l'ont si bien montré[32]. Nous sommes ici, selon Smart, en plein « roman traditionnel »: « [c]omme leurs protagonistes, les romanciers de la terre masculins ont une lignée à transmettre entre eux, de père en fils: celle de l'idéologie dominante, celle de la forme romanesque traditionnelle [...] une forme romanesque qui est à sa ressemblance: solide, unie,

---

[30] La vie politique de la période 1900-1929 fut animée, comme l'on sait, par divers courants nationalistes avec chacun son leader et ses composantes propres. Or, il ne sera pas question ici du nationalisme de Henri Bourassa, doctrine mouvante, sinueuse, parfois contradictoire, caractérisée par un anti-féminisme galopant et un messianisme qui voit le peuple canadien-français comme le porteur du flambeau de la civilisation et de la chrétienté mais qui, à cause de son conservatisme social, prône le respect de l'ordre établi et le maintien des deux cultures française et anglaise au sein du fédéralisme. De plus, sa doctrine a eu considérablement moins d'échos dans le domaine littéraire, à l'exception peut-être d'*Un océan à l'autre* (1924) de Robert de Roquebrune. Voir Denis Monière, *Le développement des idéologies au Québec*, Montréal, Québec/Amérique, 1977, p. 234-245 et Jean Drolet, « Henri Bourassa: une analyse de sa pensée » dans Fernand Dumont et al, *op cit.*, p. 223-250. Par nationalisme conservateur, nous évoquons plutôt la pensée de l'abbé Lionel Groulx, « le premier intellectuel qui tente une structuration de l'idéologie nationaliste et cherche consciemment à en faire une doctrine. La nation, pour Groulx, c'est une communauté de culture, d'histoire, de religion, de territoire et de race, animée par un vouloir-vivre collectif », Denis Monière, *op. cit.*, p. 246. Quoiqu'il ne fut pas un agriculturiste aveugle, Groulx prônait non seulement la culture du sol mais la reconquête des ressources naturelles; son influence s'est fait sentir dans *Menaud, maître-draveur* (1937) de Félix-Antoine Savard. Voir Proulx, *op cit.*, p. 257-278.

[31] Il y a eu, pendant cette période, d'autres romans d'inspiration nationaliste tels *Pour la patrie* (1896) de Jules-Paul Tardivel, *l'Appel de la race* (1922) de Lionel Groulx et *La Chesnaie* (1942) de Rex Desmarchais, trois romans dont l'action se déroule en contexte urbain. Revendiquant l'indépendance du Québec et l'instauration d'un régime autoritaire, ils forment une branche particulière du roman de la ville qu'ils jugent trop libéral, socialiste ou même communiste. Textes curieux, ils sont trop peu nombreux et il y a trop de divergences entre eux pour les retenir dans notre analyse. De plus, aucune romancière ne s'est aventurée sur ce terrain politico-religieux.

[32] Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, p. 87-133 et Janine Boynard Fort, *op. cit.*

consacrée à la perpétuation de la Loi du Père[33] ». C'est justement cette loi des pères, cette vénération de la tradition et cette opposition à tout changement qu'elle nomme « le rêve de la pérennité [34] ». Conflit père-fils qui se solde par le départ du fils qui meurt, qui sombre dans la pauvreté ou qui revient et avoue qu'il avait tort de partir; condamnation de la ville qui devient signe du luxe et des moeurs dégénérées; condamnation de l'errance (la culture du sol est une activité sédentaire; il faut donc rester sur place pour goûter aux fruits de la terre) et condamnation de tout ce qui est étranger au village; analogie de situation entre la femme et la terre (elles seront toutes les deux conquises par l'homme); voilà *grosso modo* le schéma auquel obéira le roman de la terre de *Restons chez nous* de Damase Potvin (1908) à *Trente Arpents* (1938). Quelques écrivaines également reproduiront ce modèle conservateur. La poète Blanche Lamontagne-Beauregard met en scène, dans *Un coeur fidèle* (1924), récit peu sophistiqué, le célèbre choix de prétendants, l'horreur des villes américaines, le respect de la parole paternelle et la victoire de la terre. *La terre se venge* (1932) d'Eugénie Chenel sera encore moins nuancé et plus moralisateur: mariage mixte, voué à l'échec, entre un simple cultivateur et une Canadienne anglaise corrompue par les luxes de la ville[35]. Étant donné la faiblesse esthétique et narrative de ces deux romans, nous avons jugé prudent de nous pencher plutôt, dans les pages qui suivent, sur les textes de Marie Le Franc et de Germaine

---

[33] Smart, *op. cit.*, p. 90-91.
[34] *Ibid.*, p. 98.
[35] Pour ce qui est des romans de la terre au féminin, il y a eu aussi trois romans d'Elphège Croff, *L'Enjôleuse* (1928), *La Petite Maîtresse d'école* (1929) et *Celle qui revient* (1930) qui relèvent du domaine populaire et ne conviendraient pas à une analyse détaillée. *Canuck* (1936) de Camille Lessard, texte plus littéraire, raconte la vie des Canadiens français aux États-Unis, ce qui nous éloignerait du cadre terroiriste.

Guèvremont, textes plus complexes, plus riches et donc plus aptes à rendre au roman national des femmes sa juste valeur.

La démystification de la vie des pionniers

Romancière d'origine bretonne, Marie Le Franc vient au Canada pour la première fois en 1906. Elle s'établit à Montréal où elle vit modestement de ses gages d'enseignante, donnant des cours à la fois aux écoles privées anglaises et à l'Université McGill. Après avoir passé vingt ans au Québec, elle rentre en France en 1929, mais continue de faire de très fréquents voyages au Canada. Son oeuvre reflète sa double allégeance franco-canadienne[36]. Si *Grand-Louis l'innocent* (1925), pour lequel elle a reçu le prix Fémina, *Le poste sur la Dune* (1928), *Dans l'île* (1932) et *Pêcheurs du Morbihan* (1946) chantent le paysage breton, d'autres textes tels que *Visages de Montréal* (1934), qui font un portrait inattendu de la métropole qu'elle a connue[37] et *Pêcheurs de Gaspésie,* (1938) où elle tente d'attirer l'attention sur la rude vie des marins gaspésiens, font de Marie Le Franc une écrivaine québécoise.

Dans *La rivière solitaire*, publié à Paris en 1934 et réédité dans la collection « Nénuphar » de Fides en 1957 avec une préface de Léo-Paul Desrosiers, Le Franc se penche sur la remontée de la colonisation, en l'occurrence du Témiscamingue, provoquée

---

[36] Voir à ce sujet Paulette Collet, *Marie Le Franc. Deux patries, deux exils*, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1976.

[37] Ce portrait d'un Montréal cosmopolite et plurilingue n'a pas plu aux critiques. Voir Berthelet Brunet, « L'autre Montréal », dans *l'Ordre*, 9 février 1935, p. 4 cité dans Daniel Chartier, « La nationalisation littéraire de l'oeuvre de Marie Le Franc », *Neohelicon*, vol. 13, n° 1 , 1995, p. 225.

par la crise[38]. Il s'agit bel et bien de prendre comme point de départ une situation réelle et observée -- l'auteure a accompagné un groupe de femmes en provenance de Hull parties en train retrouver leurs maris qui les ont précédés pour défricher la terre -- pour le transposer ensuite dans un cadre fictif[39]. C'est peut-être justement l'aspect réaliste ou « reportage» de ce roman peu étudié qui a fait en sorte qu'il ne figure jamais sur la liste des romans de la terre, genre peu disposé au mode réaliste, du moins avant le monumental *Trente Arpents* (1938) de Ringuet. Comme le souligne Paulette Collet,

> à une époque où presque tous les auteurs écrivaient des romans à thèse, l'oeuvre de Marie Le France n'a rien de messianique. Ses défricheurs sont des hommes peinant sur une terre avare et non des être surhumains invariablement récompensés par une bonne déesse qui comble toujours ceux qui la servent avec ferveur[40].

En effet, *La rivière solitaire* n'évoque que de loin les romans de ses contemporains canadiens-français mais impressionne plutôt par une nouvelle esthétique campagnarde, une nouvelle façon de décrire le paysage canadien -- le seul aspect de son oeuvre qui a retenu l'attention de la critique. Or, ce n'est qu'en insérant ce texte de Marie Le Franc dans le paradigme du roman de la terre[41], dans lequel il s'inscrit du point de vue de son intrigue et de son discours sur la vocation agricole des Canadiens français, qu'on réussira à nuancer le roman national de l'époque et à faire émerger une vision proprement féminine de l'épreuve de la colonisation.

---

[38] Sur les divers projets de colonisation des années trente, voir Paul-André Linteau et al., *Histoire du Québec contemporain*, Québec, Boréal, 1989, tome II, p. 40-41.
[39] Madeleine Ducrocq-Poirier, *Marie Le Franc. Au-delà de son personnage*, Montréal, La Presse, 1981, p. 62.
[40] Paulette Collet, *op. cit.*, p. 107.

Le récit de Marie Le Franc est composé de plusieurs brefs chapitres qui présentent une série de tranches de vies de toute une communauté de nouveaux colons canadiens-français. De ce fait, il offre un aperçu d'un moment important et souvent oublié de l'histoire québécoise, à savoir l'immense projet socio-politique à visées expansionnistes de la période de l'entre-deux-guerres: le retour massif des citadins à la campagne afin d'enrayer le chômage urbain engendré par la crise. Il raconte alors l'énorme investissement de l'État -- une prime de 600 dollars fut accordée à chaque famille qui s'installait sur la terre[42] -- à une époque où sévissait encore un courant non négligeable d'anti-étatisme. C'est l'histoire non pas du passage de la terre à la ville -- comme c'est le cas dans *Trente Arpents* de Ringuet -- mais le trajet inverse, de la ville à la campagne. À la perspective du patriarche, issu d'une seule famille, qui domine les romans de la terre plus connus (que l'on songe à Eucharist Moisan du roman de Ringuet ou même au père Didace du *Survenant*) se substituent le portrait de plusieurs familles et le point de vue de plusieurs personnages qui sont des figures importantes de la colonie: celui de l'abbé Marois, à la fois homme d'action et homme d'études, missionnaire, coureur de bois et celui de l'administrateur Rolland. S'ajoute aussi -- chose rare dans le roman du terroir -- le point de vue de deux personnages féminins, Rose-Aimée Trépanier et Anne Bruchési, auxquels nous reviendrons plus loin.

---

[41] Prenons comme preuve de l'intérêt de Marie Le Franc pour le genre terroiriste le fait qu'elle éprouve le besoin de faire connaissance avec le cadre et les êtres qui ont inspiré Louis Hémon dans son roman, *Maria Chapdelaine* (1908), comme l'on sait, est devenu le modèle de toute un série de romans canadiens-français qui prônent la fidélité aux traditions. Voir Ducrocq-Poirier, *op. cit.*, p. 37.

[42] Paul-André Linteau et al., *op. cit.*, p. 41.

La fidélité au passé et à la vie rurale, bref, l'idéologie de la survivance, si présente dans de nombreux romans de la terre, n'est pas absente toutefois de ce texte: surviennent ici et là dans le discours de la narratrice des commentaires sur « le sang des défricheurs »[43] où se dessine un portrait quasi-romantique des ancêtres qui avaient « fait le Canada avec une hache et une poche de farine » (128). Or la description sobre du quotidien exigeant et minable de la colonie, basée sur l'expérience concrète des pionniers, suggère que Marie Le Franc n'endosse pas de tout coeur cette idéalisation de la vie rurale. En quittant la ville, les chômeurs de Hull sont devenus des « *retours à la terre* » (15), expression mise en italiques dans le texte, ce qui produit un effet de distanciation par rapport à cette appellation, qu'on pourra qualifier de noyau idéologique très chargé -- comme si le temps passé en ville n'était qu'une parenthèse et qu'on ne pouvait naître citadin, ce qui est pourtant le cas pour les enfants Trépanier. Comme le précise le texte,

> [i]l se trouvait ainsi, parmi les colons, des gens qui avaient connu de grosses situations, principalement dans l'industrie du bois, des propriétaires de chantiers ou de scieries, aussi bien que des prospecteurs et des mineurs, victimes des temps, qui s'étaient mis héroïquement sur les rangs des retours à la terre et s'efforçaient de cacher qu'ils n'entendaient pas grand'chose[sic] à leur nouveau métier (93).

En employant l'expression « retours à la terre », la narratrice se montre consciente du discours « dominant » ou « officiel » qui circulait à l'époque de la crise sur la vocation agricole des Canadien français et sur l'importance politique de la conquête du Nord: « [o]n voulait des Canadiens-français [sic] aux familles nombreuses, pour former dans cette région un barrage contre l'élément anglais de l'Ontario» (13). Tout comme dans les romans historiques de Laure Conan, le fait d'employer ici une voix narrative publique

---

[43] Marie Le Franc, *La rivière solitaire*, Montréal, Fides, 1957, p. 59. Désormais, les références à cet ouvrage seront placées entre parenthèses dans le texte.

(existe-t-il des romans de la terre écrits à la première personne?) permet à l'auteure de participer aux débats de l'heure à travers des commentaires ou des jugements sur le monde à l'extérieur de la diégèse. Même si la voix narratrice de *La rivière solitaire* ne relève pas de la catégorie de ce que Susan Sniader Lanser appelle « ouvert authority » dans la mesure où elle n'est pas explicitement autoréflexive[44], l'instance narrative s'engage ici et là dans des « moments extrareprésentationnels » qui permettent de commenter, voire de critiquer, la colonisation du Témiscamingue.

Au camp des Trépanier, Alec, le plus jeune des deux garçons, grave au couteau au-dessus de la porte de leur simple maison le message suivant: *Je me souviens*. De quoi précisément, le lecteur est en droit de le demander. Comment un citadin comme Alec peut-il *se souvenir* de la vie campagnarde des ses ancêtres? Comment peut-on faire un rapprochement entre la vie de la culture des seigneuries fertiles des bords du Saint-Laurent et la forêt, la terre aride, les roches du Nord de Québec, sauf par une relecture, une reconstruction de l'histoire québécoise? Autant le roman donne l'impression de souscrire au mythe de la « race », à ce qu'on appelle, dans *Menaud, maître draveur* de Félix-Antoine Savard, la lignée, la fidélité aux héros du pays, en décrivant le père Trépanier comme celui qui « avait l'air d'arriver tout droit de la Normandie de ses ancêtres»(40), autant Marie Le Franc démystifie et dénaturalise cette vocation agricole par le biais d'une comparaison entre les deux frères aînés: Alec, intelligent, instruit, cultivé, ferait un moins bon colon que Jerry, longtemps considéré comme « propre à rien ».

---

[44] Susan Sniader Lanser, *Fictions of Authority*, p. 16-17.

En effet, dans *La rivière solitaire*, nous sommes loin du registre épique. Il n'y a rien de plus sobre que la description du départ des filles de la famille Trépanier, vu à travers les yeux de Rose-Aimée, la fille aînée à qui ont échoué, après la mort de sa mère, les tâches de la maison. Entourée des couvertes fourrées dans la vieille poche de patates, les sandwiches à la mélasse et les autres préparatifs du voyage, elle surveille le misérable logement hullois que quitte cette famille. Le premier chapitre se clôt sur une description de la rude vie d'un groupe de défricheurs -- dont les Trépanier -- partis avant leurs femmes pour bâtir le camp: dans la boue jusqu'au ventre, les pieds gelés dans les bottes qui se déchiraient, grelottant dans leur mauvais abri: «On dut rapatrier plusieurs d'entre eux, atteints de dysenterie ou de rhumatismes aigus »(16). Même les « boeufs que quelques-uns avaient réussi à acheter en commun [...] s'enlisaient et finissaient par crever de misère»(16). Ce portrait d'une misérable existence qui ne sied même pas aux bêtes forme le premier d'une longue suite de tableaux sombres sur lesquelles la narratrice termine ses chapitres. Au cours du long voyage de nuit dans le wagon des « Colonistes » à travers un bois d'une densité effroyable, les femmes songeant à « la maisonnette toute neuve où elle seraient chez elles »(20), voient leurs rêves se dissiper par la plainte de la vieille Mme Raymond: « --C'est don d'valeur de s'en aller si loin! dit-elle. On ne sortira d'ici que pour aller au cimetière »(24). En arrivant à Angliers, les voyageuses ne voient pas « un village, composé d'une longue rue rectiligne éclairée à l'électricité » (26), mais « une plaine demi-déboisée où brillaient quelques lumières éparses »(27), dont celle de l'hôtel du pays, « un bâtiment minable à façade grise »(27). Tout au long du roman les colons voient anéantis leurs espoirs d'une transformation facile de la forêt en terre habitable. Les joyeuses retrouvailles entre les colons et leurs familles à l'auberge de la

colonie sont ponctuées par les pensées de M. Rolland, l'administrateur de la colonie, qui, lui, reconnaît l'aspect peu naturel de son travail -- transformer des citadins en cultivateurs et empêcher que « la femme ne regrettât le secours direct, et les jeunes le cinéma, la danse, les spectacles de boxe, la crème à la glace, le magasin de quinze cents » (35). La jeune Rose-Aimée, fière d'avoir fait ce long voyage seule, chargée des petits et des malles, est vite ramenée sur terre par les propos de son père: « -- Ça n'a pas de bon sens, des souliers de même, pour le bois! - dit-il en regardant les chaussures de la jeune fille. Avec mes bottes, tu auras plus de chances d'arriver chez nous » (36).

S'il y a des colons braves et forts qui ont le sang des défricheurs dans les veines, il y en a d'autres comme Donat Millette, chétif du corps, qui sont trop malades pour travailler la terre. Sa femme refuse de s'adapter à la vie dans le bois; elle « n'allait pas s'enterrer, à 24 ans, dans le bois! On verrait vite le bout de son argent, pensait-elle, et on mangerait de la misère alors. En attendant, il fallait se visiter, aller aux veillées »(46). Selon Boynard-Frot, c'est justement lors des danses et des réveillons que se trouve cristallisée, dans le roman de la terre, l'emprise « harmonieuse » de la société sur l'individu: « [c]e qui exacerbe les sens et l'affectivité, c'est la participation commune à un événement, en des modalités très strictes qui distinguent cette communauté et cet espace de toutes les autres communautés et espaces. Par cet événement le passé se trouve reliée au présent qui le confirme et le valide en répétant le geste des ancêtres [...][45] ». Ainsi, « chacun se retrouve dans son voisin, les vivants dans les morts, le présent dans le passé[46] ». Rien de tel chez Marie Le Franc, où lors des danses on célèbre à la fois le départ et l'exil (!) dans le bois; on chante la fin d'une vie urbaine devenue insoutenable et

[45] Boynard-Frot, *op. cit.*, p. 76.

le début de la nouvelle vie qu'on entame, celle à laquelle, le texte le souligne à plusieurs reprises, la plupart d'entre eux ne connaissent rien du tout. Faute de traditions, dans une nouvelle paroisse, il faut tout créer, il faut recommencer à zéro.

Mais l'aspect le plus inattendu du roman de Marie Le Franc est l'accent mis sur les femmes de la colonie. Le texte prend soin de décrire très largement le sort de celles qui se retrouvent isolées dans la forêt à essayer de « nourrir leur monde avec les maigres ressources de la cache et à faire tenir les vêtements »(123). Un esprit de solidarité, né du voyage dans le train à travers la forêt, les encourage à se voir et à s'entraider autant que possible. Par le fait même de transmettre les peurs, les espoirs et les expériences des femmes de la communauté, le roman offre une perspective de la colonisation qui laisse la place au féminin. Les hommes, rêveurs, sont presque hypnotisés par la possibilité de faire émerger du bois un nouveau village taillé à leurs besoins, tandis que les femmes demeurent plus lucides, plus réalistes dans leurs attentes. Voici la réaction de Rose-Aimée à la vue de la petite rivière qui traversait le lot de son voisin:

> Et quand elle fut arrivée à la limite, elle ne vit qu'un filet d'eau, couvert d'une glace transparente. C'était cela, la rivière de Donat Millette! Lui se penchait dessus, la face pleine de rêve, entre les broussailles qu'il tenait écartées. Elle se garda bien de lui laisser voir sa déception. Décidément, tous ces hommes poursuivaient leurs illusions. Les femmes, prises par les soins du ménage, demeuraient davantage dans la réalité (50).

De telles phrases mettent en relief la différence sexuée dans l'attitude que réservent les personnages féminins et masculins à la fondation d'une nouvelle communauté.

Marie Le Franc arrive également à déplacer le cadre du roman du terroir traditionnel en introduisant dans le schéma des personnages habituels une femme

---

[46] *Ibid.*, p. 78.

célibataire, dotée d'un savoir: la garde-malade, Anne Bruchési, infirmière de Québec. L'arrivée de la garde-malade vers le milieu du récit constitue un véritable événement pour la colonie. Il s'agit d'une jeune femme instruite, physiquement délicate mais loin d'être fragile. Quoique citadine, elle s'adapte bien aux rigueurs de la forêt, marchant plusieurs milles dans le bois pour voir ses patients et distribuer des remèdes (elle assure un service médical à une population répartie sur trente milles carrés). Il faut souligner ici que des protagonistes féminins, dotés d'un savoir, sont très rarement mis en scène dans le roman du terroir. Bien que les femmes soient plus enclines à s'instruire que les hommes, elles ne parviennent pas à transformer ce savoir en pouvoir car elles ne s'orientent que vers l'enseignement ou vers le service domestique, deux états qu'elles quittent aussitôt mariées[47]. Bref, ce savoir acquis par les personnages féminins ne contribue pas à leur valorisation. D'où la nouveauté pour le cadre terroiriste d'Anne Bruchési, femme intelligente, infatigable, autonome. Elle est aussi importante pour la colonie que d'autres administrateurs comme M. Rolland et même le clergé: « [l]a mission que le prêtre lui avait déléguée de baptiser en cas d'urgence, les nouveau-nés, la rendait presque sacrée »(83) aux yeux des colonistes! Le fait de posséder à la fois un savoir-faire médical et un pouvoir sacré la place donc dans la sphère des hommes; mais il n'est pas question, elle le dit clairement, de travailler selon d'autres principes que les siens. Il ne sera pas question qu'elle conduise elle-même un attelage de chiens, elle « qui n'avait jamais élevé la voix de sa vie, ou fait un geste brutal » (82). Elle pose un regard neuf et objectif sur la colonie, constatant ainsi que ses patients « souffraient de misère plus que de maladie, voués à la tuberculose ou au rachitisme »(78).

---

[47] Boynard-Frot, *op. cit.*, p. 128-129.

L'accès à l'expérience féminine de l'aventure de la colonisation se fait également par le biais du personnage de Rose-Aimée Trépanier, jeune fille de vingt ans qui joue le rôle de mère substitut auprès de sa famille. Marie Le Franc la fait sortir toutefois de son rôle traditionnel pour en faire l'assistante de la garde-malade avec qui elle habite jusqu'à la fin du récit. Le poste de secours au coeur de la petite colonie devient donc un îlot de présence féminine où deux jeunes femmes tâchent d'améliorer la vie des habitants de la Solitaire; elles ne sont pas réduites à leur capacité de fournir des enfants pour travailler les champs comme le sont les personnages féminins de nombreux romans de la terre masculins. Rose-Aimée rêve d'une participation égale à la vie des pionniers:

> [Elle] voulait bien l'existence des pionniers, mais pour son propre compte. Elle brûlait même de prouver qu'elle était capable d'une belle réussite. Ses efforts avaient été jusqu'alors éparpillés au service des autres. Le pays désolé ne lui faisait pas peur, avec sa rivière grise. Jadis, l'Ottawa lui avait tenu lieu de tout, et de jouets et de robes et d'images sur le mur. Au lieu des distractions des filles de son âge, elle avait dans son sang un goût pour les sites les plus farouches (133).

Le fait qu'Anne Bruchési et Rose-Aimée Trépanier travaillent ardemment pour le bien-être de la communauté ne veut pas dire pour autant qu'elles sont prêtes à y sacrifier leur liberté et leur bonheur individuel comme le font leurs consoeurs du cadre terroiriste traditionnel. *La rivière solitaire* se clôt sur le départ de la garde-malade qui, nous dit la narratrice, « oublierait l'écrasante aventure qu'elle venait de vivre, et la Solitaire, recousue par ses lianes, s'effacerait de plus en plus dans son souvenir »(194). Participante temporaire à ce Klondike, Anne Bruchési décide de retourner à Québec au lieu de se dévouer à un projet de société dont l'avenir reste incertain. Rose-Aimée, comme le montre la citation plus haut, rêve de tracer son propre chemin sans se dévouer interminablement, elle non plus, aux besoins des autres.

Marie Le Franc arrive à féminiser non seulement la communauté fictive du roman mais également le rapport des habitants à la terre. La nécessité de garder la terre et de la passer de père en fils dans un échange répété à l'infini demeure un élément essentiel du rêve de pérennité qui structure le roman de la terre. Cautionné sur le plan collectif par les besoins de la survivance nationale, ce rêve prend d'étranges tournures sur le plan de la psychologie individuelle[48]. Chez Marie Le Franc s'élabore un tout autre rapport, une tout autre interaction entre l'homme (et la femme) et la terre fondée sur la coopération et l'échange; un rapport très subjectif, quasi-mystique même, qui constitue un des traits fondamentaux de l'écriture lefrancienne. Quand il est question dans ce texte d'évoquer le lourd travail de défrichement auxquels se livrent les colons afin de bâtir la colonie, la terre est décrite comme résistante, comme morte à l'aide d'un champ lexical où figurent les termes « squelette », « ossature » « carcasse » « cicatrise »; la forêt carbonisée évoque des images d'une teneur également sombre: « géantes araignées, bois d'animaux préhistoriques, ancres marines qui demeuraient de vaisseaux engloutis » (139). Mais, dans d'autres passages du texte, cette forêt « morte » deviendra une forêt vivante, décrite à l'aide de métaphores qui la comparent au corps humain. La nature devient aussi un miroir de l'état émotif de certains personnages, les élus, qui sont prêts à relever le défi qu'elle leur propose. Qui a accès à ce royaume secret? L'homme de bois Bruno Shenick, le guide, beau et bronzé, du garde-feu, mais surtout Rose-Aimée Trépanier. Si dans le roman du terroir traditionnel, la terre fonctionne comme une rivale de la femme, essence passive qui attend l'ensemencement masculin, dans *La rivière solitaire,* la femme et la nature ne sont pas deux éléments de la même configuration symbolique de procréation et

---

[48] Smart, *op. cit.*, p. 98.

de fécondité. Ici, pour la première fois dans le roman de la terre -- à l'exception peut-être du personnage d'Angélina du *Survenant* -- une femme entretient un véritable rapport avec son environnement. Dès qu'elle met les pieds sur le sol de la nouvelle colonie, Rose-Aimée se sent interpellée; « c'était tout le pays inconnu, le bois, le ciel, les eaux qui avaient hâte de faire connaissance avec elle »(43). Elle semble seule à rendre à la rivière, aux divers éléments naturels, leur juste mesure:

> [e]lle laissa son esprit flotter à la dérive avec la rivière. Celle-ci exerçait un attrait d'autant plus grand qu'elle se défendait par les marécages sans fond que formait la neige accumulée sur ses bords. Il était impossible de s'en approcher. [La rivière] défiait le spectateur de la suivre avant de disparaître à un tournant. Elle seule avait la faculté de s'en aller au loin, vers des espaces d'argent pur sur lesquels jouait le vent léger, ou des forêts de cristal que la voix humaine eût suffi à détruire. Elle n'était pas faite pour servir les desseins de l'homme, mais pour jouer le rôle de visiteuse des grands pays figés (58).

Se trouve cristallisé dans ce passage le message principal du roman sur les rapports entre l'homme et la nature. À la différence de la nature chez Félix-Antoine Savard, de ses « voix » qui parlent du devoir envers Dieu et envers la patrie, la nature, chez Le Franc, ne porte pas en elle la marque des ancêtres. Si dans le roman de la terre des hommes, il s'agit de posséder, d'agrandir le domaine extérieur, ici, c'est la femme qui incorpore en elle la nature pour faire agrandir son univers intime: « À mesure que [Rose-Aimée] poussait ses découvertes au large du bois, elle sentait que s'agrandissait son domaine intérieur » (164).

Ainsi, par le biais d'une multiplicité de point de vue narratifs et par une description franche de la réalité des pionniers, dénudée de connotations épiques, *La rivière solitaire* de Marie Le Franc esquisse un autre type de rapport entre l'être humain et la terre qu'il faudrait insérer dans le paradigme du roman du terroir. Son choix de peindre une nouvelle colonie permet de dépasser la question de l'altérité -- le dedans et le dehors,

le local et l'étranger -- qui régit de nombreux romans de ce genre: les défricheurs de la Solitaire viennent tous d'ailleurs et sont, en grande partie, des chômeurs partis bâtir une nouvelle communauté dans le Nord du Québec. L'importance accordée aux personnages féminins tels Rose-Aimée et Anne Bruchési indique un refus de la part de l'auteure de réserver aux hommes le monopole de la réflexion sociale. Le contenu féministe de ce texte ne réside pas autant dans une dénonciation de la condition féminine, des rapports de pouvoir entre hommes et femmes, que dans une mise en scène de la réalité des femmes, participantes égales à l'aventure de la colonisation.

Vers une nouvelle communauté de femmes

La critique québécoise s'accorde pour voir dans les deux romans de Germaine Guèvremont, *Le Survenant* (1945) et sa suite *Marie-Didace* (1947), l'apothéose du roman de la terre. En effet, cousine de Claude-Henri Grignon -- auteur du monumental *Un homme et son péché* (1933) -- journaliste de Saint-Jérôme et collaboratrice aux revues *Paysana*, Germaine Guèvremont n'était certainement pas étrangère au « monde » rural traditionnel dont elle se donne la tâche de dresser le portrait. Comme l'ont fait remarquer chacun à sa manière Jean-Pierre Duquette, Yvan Lepage et Gilles Marcotte, Guèvremont va à l'encontre du ton moralisateur du modèle terrien traditionnel; « elle ne prêche pas que "l'ancien temps" et la vie terrienne étaient préférables au progrès, à l'urbanisation, au modernisation, à l'industrialisation » mais « regarde avec une certaine nostalgie sans doute les traditions de la glèbe qui s'éteignent[49] ».

---

[49] Jean Pierre-Duquette, « Marie-Didace », *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, vol. III (1940-1959), Montréal, Fides, 1982, p. 612.

Pour Gilles Marcotte, *Le Survenant* est à la fois « le plus beau roman de la terre que le Québec ait produit -- beau comme, disons, une vieille église de la vallée du Richelieu parfaitement restaurée -- un hommage à cette beauté et, en même temps, un jugement porté sur la *tradition* telle qu'elle fut peut-être, certainement telle qu'elle est devenue[50] ». Le personnage du Survenant, qui fait irruption dans la vie routinière des habitants de la petite paroisse rurale du Chenal du Moine au début du siècle, sert à mettre en relief les habitudes, les mentalités et les sentiments d'un univers duquel il restera toujours étranger. C'est lui qui, en entrant le premier soir chez les Beauchemin, riant et naturel, fascine la famille par le moindre de ses mouvements et qui parvient à « apport[er] une vertu nouvelle à un geste pourtant familier à tous[51] », à savoir celui de se nettoyer le visage et les mains avec l'eau de la pompe. Il repart à la fin du roman aussi subitement qu'il est arrivé, laissant derrière lui deux coeurs brisés, celui d'Angélina Desmarais, l'amoureuse à qui il a ouvert les yeux et éveillé le coeur endormi, et celui du père Didace, qui rêvait de faire du « Grand-dieu-des-routes » un fils substitut qui pourrait « compenser » le manque de force de son propre fils Aimable. Or, il devient clair que le Survenant a donné à chacun des habitants du Chenal plus qu'il n'a enlevé. C'est justement son immense vitalité et sa sensualité omniprésente qui convainquent Didace, à la fin du premier roman, de mettre fin à sa vie de célibataire et d'épouser en secondes noces Blanche Varieur, surnommée l'Acayenne.

---

[50] Gilles Marcotte, « "Restons traditionnels et progressifs" disait Onésime Gagnon », *Études françaises*, vol. 3, n° 3, 1997, p. 11.

[51] Germaine Guèvremont, *Le Survenant*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, « Bibliothèque du Nouveau monde », édition critique d'Yvon Lepage, 1989, p. 84. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *S*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

Marie-Didace forme avec *Le Survenant* un diptyque, dont il constitue, selon Yvan Lepage, « le volet sombre, semblable en cela au versant ténébreux de la montagne[52] ». En effet, autant le personnage du Survenant couvrait de soleil cette petite communauté tournée vers elle-même, autant son absence la plonge dans l'ombre. Dans ce deuxième roman, l'action tourne autour de la belle-fille, Alphonsine, qui n'est pas sitôt débarrassée de l'intrusion que représentait le Survenant qu'une autre menace vient perturber son petit univers en la personne de sa seconde belle-mère, l'Acayenne. Alphonsine gagne toutefois l'approbation tant convoitée du père Didace quand elle accouche de l'héritier nécessaire pour continuer la lignée des Beauchemin. Mais l'enfant, le personnage éponyme du texte, est une fille et par ce fait suscite, chez le père Didace, moins de joie. Les personnages de *Marie-Didace* semblent poursuivis par une espèce de malédiction: Amable, poussé par Alphonsine, quitte le Chenal pour se faire engager comme débardeur dans le port de Montréal, où il meurt victime d'un accident; le père Didace, lui, meurt à son tour, brisé par son impuissance à posséder entièrement le coeur de sa deuxième femme, qui appartiendra toujours à son premier mari. Le décès du père Didace oblige Alphonsine à vivre seule avec sa belle-mère qui, en plus, lui vole l'affection de Marie-Didace. La mort subite de l'Acayenne, dont la crise cardiaque, aidée en quelque sorte par sa belle-fille -- qui ne lui interdit pas de manger comme l'avait ordonné le docteur du village -- fait basculer Alphonsine dans la folie.

Le schéma narratif des deux romans de Germaine Guèvremont, ainsi présenté, donne l'impression qu'il s'agit chez elle du roman de la terre traditionnel: le patriarche de

---

[52] Yvan Lepage, « Introduction » à *Marie-Didace*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, « Bibliothèque du Nouveau monde », édition critique d'Yvon Lepage, 1996, p. 38.

la famille Beauchemin -- la mère de la famille est morte avant le début du récit -- cherche à perpétuer sa lignée en transformant le Survenant en héritier mâle digne de ce nom. Ce rêve abandonné, il épouse l'Acayenne dans l'espoir qu'elle lui donnera un enfant. La bru, Alphonsine, ne prendra la place qui lui revient dans cette maison qu'en donnant naissance à une petite Beauchemin. Or, une lecture attentive du texte révèle sa profonde complexité, sa richesse qui invite à plusieurs interprétations. Si les romans eux-mêmes sont à la fois traditionnels et modernes[53], les personnages sont également caractérisés par des éléments antinomiques. Le père Didace est une figure paternelle traditionnelle, dure, rigide, impitoyable et, en même temps, un homme tendre, débordant d'amour et d'admiration pour l'étranger qui devient son ami. Alphonsine, la bru soumise à la loi des pères qui cherche à se valoriser dans la maternité, est en même temps une révoltée, qui tente, ne fût-ce que dans ses rêves, d'échapper à la maison patriarcale. Angélina Desmarais, vieille fille amoureuse qui court après le Survenant, se transforme en personnage autonome qui tire le meilleur de son expérience douloureuse pour le transformer, enfin, en une nouvelle joie de vivre. L'Acayenne, nomade, étrangère, femme corpulente et sensuelle qui constitue le pendant féminin au personnage du Survenant, ne sait pas partager son esprit indépendant avec les autres femmes du milieu et décide de « jeter l'ancre » en épousant le père Didace. Or, au lieu de reprendre le paradigme masculin du roman de la terre, les deux romans parviennent à le transformer. La multiplicité des points de vues narratifs, l'accent mis sur les personnages féminins, le rapport plus respectueux que les

---

[53] Les collaborateurs à un numéro récent d'*Études françaises* sur *Le Survenant* et *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy ont étudié *de concert* les deux romans publiés en 1945, soulignant le côté moderne du roman de Guèvremont et insistant sur le fait que les deux textes, l'un rural, l'autre urbain, ne sont pas aussi loin l'un de l'autre qu'aurait cru la

personnages cultivent à l'égard de la terre ne sont que quelques aspects des deux textes qui autorisent une lecture au féminin. Nous proposons de pousser plus loin cette lecture en y intégrant une réflexion sur l'imaginaire national de Germaine Guèvremont. La volonté de faire le portrait d'une paroisse qui devient la métonymie de l'espace québécois n'est pas étrangère à sa fiction comme en témoigne le contenu d'une conférence que l'auteure a faite à la Bibliothèque municipale de Montréal: « Louis Hémon et Claude-Henri Grignon avaient écrit le roman du colon, Léo-Paul Desrosiers, le roman de la traite, Ringuet, le roman des déracinés; il restait encore celui de la vieille paroisse canadienne. [...] C'est la vieille paroisse qui garde à une province sa figure française[54] ». Si, chez Marie Le Franc, le départ d'Anne Bruchési et la soif de liberté de Rose-Aimée Trépanier laissent planer des doutes sur l'avenir de la Solitaire, chez Germaine Guèvremont, la communauté du Chenal est solidement établi. Celle-ci sera profondément transformée toutefois dans l'espace des deux romans; elle se féminisera et se laïcisera, devenant, non sans douleur, un endroit où les liens de sang se trouvent assouplis pour permettre une redéfinition des rapports familiaux et un renouvellement des valeurs humaines.

---

critique. Voir entre autres Patricia Smart, « "Changer la vie" ou "changer le monde?"», *Études françaises*, vol. 33, n° 3 , 1997, p. 15-21.

[54]Germaine Guèvremont, « Les petites joies d'un grand métier », citée dans Yvan Lepage, « L'illusion réaliste dans *Le Survenant* de Germaine Guèvremont » dans Yolande Grisé et Robert Major (dir .), *Mélanges de littérature canadienne-française et québécoise offerts à Réjean Robidoux*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1992, p. 152. Lire *Le Survenant* comme le portrait de l'ensemble du Québec rural fait partie d'une tradition critique: « Les deux hommes [le père Didace et Pierre-Côme] ont profit à se tolérer l'un l'autre. La recherche du consensus, de l'unité, de l'unanimité est le sceau d'une civilisation menacée qui assure ainsi sa défense et sa justification. Le Chenal du Moine est un pays en soi, un Québec en miniature, un microcosme. Toute culture marquée par l'insécurité pratique ce conservatisme. Germaine Guèvremont l'a compris, elle qui a été élevée en étroite proximité avec la branche paysanne maternelle des Labelle. Le pays fermé des îles de Sorel ressemble à tous les pays fermés du Québec rural. Voilà ce que

Selon la célèbre analyse de Patricia Smart dans *Écrire dans la maison du père*, Germaine Guèvremont arrive à renouveler « la maison du roman de la terre de l'intérieur, écrivant "proche" des romanciers mâles par l'univers symbolique et culturel qu'elle met en scène, et par les techniques de narration qu'elle emploie[55] ». C'est par le biais du Survenant que l'altérité refoulée entre dans « la maison » du roman de la terre. Ce personnage à moitié masculin et à moitié féminin est au centre d'une déconstruction, de la part de Guèvremont, de toute une série d'oppositions figées qui traversent le genre; entre le coureur de bois et le sédentaire, entre le rêve de pérennité -- symbolisé par le père Didace qui rêve de faire un fils du Survenant -- et la fuite du temps, le changement inévitable qu'apporte chaque nouvelle saison. Est également caractéristique d'une vision féminine le nouveau rapport aux choses et au monde qu'incarne le personnage du Survenant auquel nous reviendrons plus loin; un rapport immédiat, sensuel qui fait appel à tous les sens[56] et qui s'oppose à la possession, à la permanence et au devoir hérité des pères. Smart cite aussi comme féminine l'écriture de Guèvremont qui cherche à rendre une densité de vie qui échappe à la linéarité de la trame narrative, une densité visible surtout dans les scène de bavardages des femmes du Chenal du Moine qui « décentrent le récit vers le plaisir[57] ».

---

contesteront certains esprits à l'aube d'une révolution. *Le Survenant* les devance. » Robert Baillie, *Le Survenant. Lecture d'une passion*, Montréal, XYZ, 1999, p. 183.

[55] Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, p. 138.

[56] Voir Robert Major, « Le Survenant et la figure d'Éros dans l'oeuvre de Germaine Guèvremont », *Voix et images*, vol. 11, n° 2, 1976, p. 195-208.

[57] Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, p. 142.

Même si, selon nous, certains aspects de la lecture contenue dans *Écrire dans la maison du père*, demeurent un peu vagues[58] ou traditionnels[59], Patricia Smart a le grand mérite d'avoir su dégager des deux romans de Guèvremont une profonde remise en question de la tradition qui les fait pencher vers le féminin. Or, la lecture de Smart, à force de respecter les pôles contradictoires des romans eux-mêmes, soit l'oscillation constante entre le renouvellement et le respect de l'ancien, arrive à ce qu'on pourrait voir comme une impasse. La fin de *Marie-Didace* dépeint, selon elle, un «[m]onde féminin qui persiste après la destruction de l'ancien ordre, tout en gardant une continuité avec la vitalité de ses valeurs originelles[60] ». Et encore: « [à] la différence du "rêve de pérennité" des romans masculins, Guèvremont propose ici une acception de la mort du moi individuel et de la douleur de la perte, grâce à la continuité entre générations et à une pleine jouissance dans le moment présent[61] ». Comment justement détruire l'ancien ordre tout en respectant les valeurs originelles? Comment aller à l'encontre de la pérennité si on prône également la continuité entre les générations? La distinction entre le moment présent (vu comme féminin) et la pérennité (identifiée au masculin) n'est pas tout à fait claire ici. Pour nous, le rapport à la tradition en est un de degré: si le fils doit être exactement comme le père, la fille, chez Guèvremont, garde des traits physiques caractériels des générations précédentes tout en traçant son propre chemin. Ce n'est qu'en regardant de plus près l'assouplissement des liens de famille, la déconstruction des liens

---

[58] Voir le passage suivant sur *Le Survenant*: « [e]ncore un mère morte: mais ici, à la différence des romans de la terre précédents, toute la visée de l'écriture sera de suppléer à son absence en rendant à la maison, aux choses et aux êtres une valeur neuve faite de leur existence dans le langage.» *Ibid.*, p. 147.

[59] Smart voit l'eau qui inonde le village en 1865 comme une force régénératrice du féminin. Voir *Ibid.*, p. 146.

[60] *Ibid.*, p. 163.

de sang, qu'on arrivera à sortir de cette impasse et à cerner la vitalité de ce monde féminin qui persiste à la fin du deuxième roman.

À la différence de nombreux romans du terroir masculins, il n'y pas, chez Germaine Guèvremont, un seul personnage qui domine le récit. Au point de vue du père Didace s'ajoutent, entre autres, ceux d'Alphonsine et d'Angélina Desmarais. Tout comme dans *La rivière solitaire*, où les personnages féminins d'Anne Bruchési et de Rose-Aimée Trépanier déplacent le récit du terroir traditionnel, le fait de privilégier le point de vue de la femme rompt ici avec le paradigme masculin. Que l'on songe à Alphonsine Moisan de *Trente arpents*, à Marie de *Menaud maître-draveur* ou à Donalda d'*Un homme et son péché*, les personnages féminins de ces oeuvres ne sont que des figures mineures, le plus souvent réduites au silence. Voilà pourquoi l'accès qu'a le lecteur, chez Germaine Guèvremont, à la conscience d'Alphonsine paraît presque révolutionnaire. La belle-fille s'accroche désespérément à tout ce qui pourrait la faire entrer dans la Maison du Père, même si, au fur et à mesure qu'elle accède à chacun des rôles féminins traditionnels (ménagère parfaite, épouse loyale, fille obéissante), elle voit s'accroître son aliénation. Or, les passages du roman qui racontent son enfance douloureuse aident à expliquer sa soif d'appartenance, sa fragilité[62].

Une lecture au féminin de Germaine Guèvremont fait également ressortir un discours critique à l'égard de la communauté que représentent les habitants du Chenal. Le noyau familial y est en crise. La question de la lignée, du passage de la terre de père en

---

[61] *Ibid.*, p. 164.

[62] Voir surtout Germaine Guèvremont, *Marie-Didace*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, « Bibliothèque du Nouveau monde », édition critique d'Yvon Lepage, 1996, p. 122-124. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *MD*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

fils, pèse sur l'univers fictif du Chenal du Moine et ce, dès le début du roman, comme en témoignent les quelques phrases elliptiques et hostiles qu'échangent les patriarches Beauchemin et Provençal comme deux loups qui gardent farouchement leur territoire. « Après lui, pense Pierre-Côme Provençal, la terre des Beauchemin ne vivrait guère: Amable-Didace, le fils unique, maladif et sans endurance à l'ouvrage, ne serait jamais un vrai cultivateur »(*S* 91-92). De plus, la mort de Mathilde Beauchemin a laissé un vide que comble difficilement Alphonsine, incapable de faire régner dans la maison « l'ancienne odeur de cèdre et de propreté » (*S* 93). Didace s'exaspère devant l'incapacité de la fille de suivre les traditions familiales, de respecter les règles de la maison:

> Furieux, Didace se retint de crainte d'en dire trop: les femmes de la famille Beauchemin, depuis l'ancêtre Julie, puis ses tantes, puis sa mère, puis sa soeur, sa femme ensuite jusqu'à sa fille Marie-Amanda mariée à Ludger Aubuchon, à l'Île de Grâce, de vraies belles pièces de femmes, fortes, les épaules carrées, toujours promptes à porter le fardeau d'une franche épaulée, ne s'essoufflent jamais au défaut de la travée. Elles ont toujours tenu à honneur de donner un coup de main aux hommes quand l'ouvrage commande dans les champs. Et un enfant à faire baptiser presquement à tous les ans. À présent la bru, Alphonsine, une petite Ladouceur, de la Pinière, une orpheline élevée pour ainsi dire à la broche, se mêle de grimacer sur les corvées avec des manières de seigneuresse? Didace s'indignait : « Une femme qui pèse pas le poids. Et sans même un petit dans les bras, après trois années de ménage » (*S* 94)

Nous avons jugé nécessaire de citer ce long passage afin d'illustrer à quel point le poids de la tradition est devenu, dans cet univers, une véritable tyrannie, une « doctrine » comme celle prônée par l'abbé Groulx au début du présent chapitre. Les capacités physiques -- le « don » -- des anciens sont exagérées par la transmission orale de génération de génération jusqu'au point où plus personne de la génération présente, Beauchemin ou non, ne peut se comparer à cette race mythique.

Autant la tradition condamne les nouveaux membres de la famille à des sentiments d'insuffisance, autant la communauté du Chenal rejette tous ceux qui viennent de l'extérieur. Rien n'illustre mieux une telle fermeture que la scène, vers la fin du premier roman, où les paroissiens, réunis un soir chez les Beauchemin, écoutent le récit des amours entre le père Didace et Blanche Varieur, que raconte le Survenant. À la suggestion d'un des hommes que cette femme « de par en bas de Québec » aurait dû « rest[er] dans son pays! »(*S* 188), le Survenant revient à la réalité: « [s]oudainement il sentit le besoin de détacher sa chaise du rond familier. Pendant un an il avait pu partager leur vie, mais il n'était pas des leurs; il ne le serait jamais » (*S* 188). Ce moment de vérité, presque tragique, souligne, à notre avis, la difficulté de faire évoluer la paroisse traditionnelle. *Le Survenant* se termine sur un constat d'échec: ce qui est étranger au Chenal du Moine reste étranger, et ce pour toujours.

Loin de véhiculer un message simpliste, l'oeuvre romanesque de Germaine Guèvremont invite à de nombreuses interprétations[63]. C'est sa richesse qui permet de chercher, dans d'autres rapports entre les membres de cette communauté, le début d'une transformation de la tyrannie des ancêtres vers une conception plus positive et moins héréditaire, plus souple et moins sanguine de la famille et de la communauté. D'autres éléments du schéma narratif, surtout dans *Marie-Didace,* suggèrent aussi un assouplissement des liens de famille -- si important, comme nous avons, dit pour comprendre la féminisation du noyau communautaire chez Germaine Guèvremont -- pour

---

[63] Voir Patricia Smart, *op. cit.,* p. 143: « Là où les autres romans de la terre suivaient une ligne droite jusqu'à leur conclusion, ici la multiplicité des personnages et les reflets de miroirs défocalisés entre *Le Survenant* et *Marie-Didace* créent des effets d'ambiguïté, éveillant chez le lecteur le sentiment que la signification du drame se trouve toujours

y inclure les individus qui ne partagent pas les mêmes liens de sang. Nous avons déjà mentionné la volonté chez le père Didace de faire du Survenant son fils. Pour d'autres critiques, le Survenant constitue le père symbolique de Marie-Didace:

> Sans se l'avouer, Phonsine est amoureuse du Survenant. Son contact a éveillé ses sens et l'a pour ainsi dire rendue féconde. On n'a pas assez remarqué, à ce propos, que la grossesse de Phonsine coïncide avec le départ de l'étranger. Marie-Didace naît en effet vers la mi-avril 1991, prématurée et orpheline de père, puisque ce même jour Amable est victime d'un accident mortel. [...] Il y a là comme une paternité symbolique, qui nous aide à mieux comprendre pourquoi Amable détestait tellement celui qui menaçait d'usurper son double titre de fils et de mari[64].

Marie-Didace a aussi trois mères: Alphonsine, l'Acayenne et Angélina. En fait, sa mère biologique est heureuse de voir que la petite ne lui ressemble pas: « Chaque fois que Phonsine voyait la petite ordonner les jeux ou tenir tête à tout le monde, elle se réjouissait de trouver dans sa fille les attributs qui lui avaient tellement fait défaut. "Elle s'amuse, se dit-elle, émue. À son âge, j'étais déjà inquiète" » (*MD* 289). Marie-Didace, en jouant avec Ti-Côme, imagine la déportation des Acadiens que Blanche lui a racontée, fait qui atteste de la place qu'occupe l'Acayenne dans l'esprit de l'enfant. C'est finalement Angélina qui prendra l'enfant chez elle quand, suite à la mort de l'Acayenne, Alphonsine n'est plus en mesure de s'en occuper.

La communauté fictive du Chenal se transforme petit à petit en une communauté de femmes qui tentent de s'entraider pour le meilleur et pour le pire. Les derniers mots du père Didace, mourant, qu'il échange avec sa fille Marie-Amanda, prennent, dans ce

---

ailleurs que là où il la cherche. L'effet du Survenant sur la communauté a-t-il été positif ou négatif? Et celui de l'Acayenne, qui lui ressemble par tant d'aspects? »

[64] Yvan Lepage, « Introduction » à Germaine Guèvremont, *Marie-Didace,* p. 43-44. Voir aussi Robert Major, *loc. cit.*, p. 201: « Le Survenant, source de vie, force vitale, est le véritable père spirituel de l'enfant qu'Alphonsine porte et le grand responsable de sa grossesse ».

contexte, le sens d'un hommage aux femmes qui, n'ayant pas la même liberté de partir comme le Survenant, ont finalement bâti la communauté:

> -- Les commencements ont été durs. Ben durs. Le premier Beauchemin est arrivé au Chenal en petit capot. Aujourd'hui, regarde! La maison pièce sur pièce, les champs... Mon père me l'a toujours dit: sans les créatures qui les encourageaient à rester, les hommes seraient repartis, tous, les uns après les autres. Ma mère, ma mère à moi, ça c'était vaillant. Levée avec le jour à travailler jusqu'aux étoiles. Ça mangeait, mais ça travaillait. Dans l'eau glacée jusqu'à la ceinture, au printemps, pour arracher un morceau de butin à la rivière! (*MD* 311-312).

Quoique centré sur la force surhumaine de ces premières Beauchemin, le discours du père Didace souligne, presque malgré lui, l'influence qu'ont eue les femmes sur la fondation du village.

De plus, ce monde féminin qui persiste à la fin de *Marie-Didace* a été nourri tout au long du texte par une nouvelle morale, un nouveau code de valeurs véhiculées par le personnage du Survenant et repris après son départ par Marie-Amanda. Le Survenant, figure religieuse et mythique, comble un besoin dans cet univers en crise, même si certains habitants sont loin de pouvoir le reconnaître et encore moins de l'avouer telle Alphonsine (*S* 287). Les habitants du Chenal sont bel et bien en quête de nouvelles valeurs spirituelles. La force de la parole du Survenant, comparée à l'importance réduite accordée à l'Église, contribue même à faire évoluer, à transformer, le sacré à l'intérieur du roman de la terre.

Le Survenant séduit par la parole, une parole simple, naturelle, franche. Mais cette parole contient également un message. Le Survenant prône un respect de la nature, un refus de la possession; il incarne l'ouverture. Il reproche aussi à Angélina de juger un couple de bohémiens qui se caressait: « Faut jamais mépriser ce qu'on ne comprend pas »(*S* 241). Il s'indigne face aux médisances des voisins, rassemblés chez les

Beauchemin lors d'une veillée d'automne, qui calomnient l'Acayenne parce qu'elle est, comme lui, étrangère:

> Vous autres, vous savez pas ce que c'est d'aimer à voir du pays, de se lever avec le jour, un beau matin, pour filer fin seul, le pas léger, le coeur allègre, tout son avoir sur le dos. Non! vous aimez mieux piétonner toujours la même place, pliés en deux sur vos terres de petite grandeur, plates et cordées comme des mouchoirs de poche. Saint bénite, vous aurez donc jamais rien vu, de votre vivant!(*S* 263)

Ceci constitue un jugement sévère porté sur tout le village. Plus important encore est le poids accordé à cette parole par la communauté, un poids qui dépasse celui accordé aux autorités religieuses comme le montre la scène dans la taverne, après le cirque et la bataille contre Louis l'Étrangleur, le champion de la France. Le Survenant, grisé par l'alcool et par sa victoire et provoqué encore une fois par Amable -- qui, lui, ne voulant pas que l'étranger livre ses secrets de cultivateur à Joinville Provençal, laisse entendre que le Survenant « appartient » à la famille Beauchemin, -- livre un véritable sermon:

> Ce qu'on donne, Amable, est jamais perdu. Ce qu'on donne à un, un autre nous le remet. Avec une autre sorte de paye. Et souvent au moment où on s'attend à rien. J'ai connu un matelot nègre qui jetait toujours à l'eau la première tranche de pain qu'il recevait sur le bateau. Il disait que, dans un naufrage, c'était grâce à un goéland s'il n'était pas mort de faim... *Cast your bread...* Ah! neveurmagne! (*S* 256)[65]

Une morale de conduite humaine qui chante la gloire du partage et du don; doté d'un exemplum (le marin) et de quelques mots de la Bible cités à la fin, ce passage montre à quel point le Survenant fait concurrence à la parole religieuse dans l'esprit des habitants du Chenal.

---

[65] La réaction des ses interlocuteurs, eux aussi grisés par l'alcool, n'en est pas moins significative: « Joinville Provençal pleurait à chaudes larmes, accoudé à une table: -- Maudit, que c'est beau ce que tu racontes là, Survenant! Parle encore. Recommence ce que tu viens de dire. J'ai pas tout compris. Recommence. Le nègre... le goéland... la tranche de pain...là... »(*S* 256).

Loin de jouer le rôle du fils retrouvé ou du Rédempteur[66] qui verse son sang afin de racheter la communauté, le Survenant quitte le Chenal du Moine aussi subitement qu'il est venu mais non sans avoir défié le pouvoir religieux: aux commentaires sarcastiques qu'il imagine remplir la têtes des gens du village -- « --Tu crèveras, comme un chien, fend-le-vent », «--Sans avoir le prêtre, sans un bout de prière », il riposte: « Mais quand je serai arrivé sur la fin de mon règne, vous me trouverez pas au fond des fossets, dans la vase. Cherchez plutôt en travers de la route, au grand soleil: je serai là, les yeux au ciel, fier comme un roi de repartir voir un dernier pays » (*S* 265). La morale humaniste (les valeurs temporelles) qu'essaie de propager le Survenant s'insère, encore une fois, dans un contexte où l'Église commence à perdre son emprise sur la communauté fictive des deux romans[67].

Les jurons et les prédictions du Survenant résonnent, dans *Marie-Didace,* jouant en quelque sorte le rôle des « voix » de Maria Chapdelaine, reprises dans *Menaud, maître-draveur* de Savard, qui, elles, incitent les habitants à rester fidèles aux traditions des Canadiens français. Comme nous l'avons vu, le message du Survenant est tout autre. C'est un appel à la vie, aux plaisirs, à la joie spontanée. Même Alphonsine, contente du départ de l'étranger, avoue que sa présence lui manque et pense à ce qu'il lui a appris: « Rien ne se perd dans le monde. Le Survenant le disait toujours » (*MD* 94). Quand elle regarde son mari Amable, faible et lâche, elle entend « ricaner le Survenant: "Pas un vice,

---

[66] Voir Françoise Maccabée Iqbal « Survenant le rédempteur » dans Cécile Cloutier-Wojciechowska et Réjean Robidoux, *op. cit.*, p. 248-256.

[67] La « grand-messe » de dimanche n'est-elle pas devenue un rituel social, dépourvu de contenu réel qui ne pourrait plus avoir une influence sur la vie des habitants? Le père Didace, après avoir parlé avec tout un chacun à la porte de l 'église éprouve de la difficulté à comprendre « les vérités haut placées que prêchait l'abbé Lebrun »(*S* 149) qui « prêchait sans éclat, sans recherche, d'une voix monotone » (*S* 150).

mais tous les défauts" »(*MD* 110). Or il y un personnage qui semble avoir compris l'essentiel du message de l'étranger, de l'importance de son séjour au Chenal: la fille de Didace, Marie-Amanda. C'est elle qui deviendra l'interprète de ses dires et de ses actions tout en continuant elle-même de conseiller les autres personnages féminins. Elle est « semblable à un phare, haute, lumineuse et fidèle, toute blanche de clarté, elle se dresse au milieu de la nuit et de la tempête des êtres pour indiquer à chacun la bonne route » (*S* 278). La première visite de Marie-Amanda après l'arrivée de l'Acayenne montre bien l'influence qu'elle exerce: la fille du père Didace ne peut pas s'empêcher de remarquer qu'Alphonsine devrait être contente de l'aide que lui apporte la présence de sa nouvelle belle-mère. Voici la réaction d'Alphonsine: «[c]hacune des paroles de Marie-Amanda prenait la valeur d'un arrêt. Lentes à tomber, mais pesantes de sens, de sagesse, de substance, elles collaient à l'esprit. De la terre forte! À côté d'Amable toujours à court d'arguments, qui bégayait, bredouillait, n'achevait pas ses phrases, surtout lorqu'il avait raison »(*MD* 121). Marie-Amanda vient également apaiser la tempête d'Angélina Desmarais, peinée par le départ subit de son bien-aimé. Figure ici et là dans ses conseils la même éthique personnelle qu'épouse le Survenant. « Il t'a pas appauvrie?(*S* 280) », demande Marie-Amanda à son amie, insistant ainsi sur ce que le Survenant lui a donné de non-matériel, de doux et de beau: « -- ... c'est ni un tel, ni une telle qui nous prend ce qu'on aime... C'est le temps. Le temps qui vient à bout de tout » (*MD* 167). Elle oblige Angélina à reconnaître que ce serait inutile de demander à un individu d'aller à l'encontre de sa nature; la volonté d'aller sur les routes fait partie de l'essence même du Survenant. Les paroles de Marie-Amanda sont, comme celles du Survenant, teintées de doctrine chrétienne; elle rappelle à Amable et à Alphonsine, qui accusent l'étranger de leur avoir

pris quelque chose d'irremplaçable, à quel point le Survenant était généreux même s'il n'avait rien à donner:

> Ce qu'il avait appris, sur les routes ou ailleurs, c'était son bien. Il était maître de le garder et il s'en montrait jamais avaricieux. Ni de sa personne. Ni de son temps. [...] tu trouves qu'un pauvre, toujours paré à partager avec son semblable le petit brin qu'il a, est moins donnant que le richard qui échappe ses grosses piastres seulement quand il en a de trop? (*S* 286)

Encore plus importante est la manière dont Marie-Amanda reprend l'ambiguïté sémantique du discours du Survenant, surtout dans le contexte du roman du terroir, genre réputé pour son intransigeance idéologique où la campagne, la vie paysanne, bref, tout ce qui touche à la tradition est bon, tandis que tout ce qui est urbain, nouveau ou étranger est mauvais. Quand Alphonsine lui demande pourquoi le Survenant avait besoin de s'arrêter chez les Beauchemin, la réponse de Marie-Amanda -- « Ah! Phonsine, s'il fallait commencer à chercher la raison de chaque chose, on finirait jamais » (*MD* 125) -- préfigure des mots du Survenant relatés plus loin par Angélina:

> Écoute la Noire, d'abord tu vas me dire ce que t'appelles la vérité. C'est-il ce que j'ai fait au meilleur de ma connaissance? Ou ben ce que j'ai pu faire en dehors de ma connaissance? Ou ben ce que tu voudrais que j'aie fait? (*MD* 173).

Patricia Smart a raison de dire que ce passage illustre l'effritement du dogmatisme discursif qui caractérise le roman de la terre masculin: « [...] l'Un est devenu ici multiple, et il n'y a plus de Vérité à laquelle s'accrocher, sauf celle de l'interrelation des êtres et des choses, l'ouverture au changement et la richesse de l'échange[68] ». Or, comme nous l'avons montré, ce n'est pas seulement le Survenant mais également Marie-Didace qui prône cette remise en question de la vérité ou de la Loi qui gouverne les rapports entre les êtres.

Pris ensemble, les trois textes étudiés ici proposent une autre façon de concevoir le récit terrien que celui qui est uniquement centré sur les rapports de conflit, soit entre le père et le fils, soit entre l'homme et la terre. Des moments de solidarité entre Rose-Aimée Trépanier et Anne Bruchési et même entre les femmes du Chenal du Moine indiquent la possibilité de fonder une communauté sur la base des valeurs du partage et du don. Vu l'importance idéologique du roman du terroir pour le nationalisme conservateur de la première moitié du vingtième siècle, le fait de choisir ce genre et d'y critiquer la colonisation et la stérilité des pères constitue une contribution de taille à l'imaginaire national de la littérature québécoise.

---

[68] Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, p. 166.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE V

LES LIEUX DE MÉMOIRE AU FÉMININ: HISTOIRE, ORIGINES ET CHAMPS DE BATAILLES

Les années soixante marquent le début d'une période de grands bouleversements qui toucheront tous les secteurs de la société québécoise, tant dans les domaines de la politique et de la religion que de ceux de l'éducation et de la culture. D'une société à caractère monolithique, dominée jusqu'à la défaite de Duplessis par un conservatisme économique et religieux, le Québec se transforme lentement, tranquillement, en une société pluraliste, traversée par des courants politiques tant locaux qu'internationaux. Mais la Révolution tranquille, selon la plupart des historiens, fut surtout un phénomène culturel. Ce sont les valeurs, les représentations, les perceptions qu'une société se fait d'elle-même qui se transformeront au cours des deux décennies suivantes. Dans le domaine de la littérature, les chiffres de production montrent une véritable explosion de la parole. Par exemple, d'un total de 119 romans publiés durant la période 1950-1960, on passe, pour la période 1960-1970, à 332[1]. En fait, paraissent en 1965 et en 1966 un nombre important de romans qui contribueront à la fois à augmenter considérablement la visibilité de la littérature québécoise sur la scène internationale et à redéfinir les enjeux de la narration romanesque. Que l'on songe à *Prochain épisode* de Hubert Aquin, au

[1] Linteau et al, *op. cit.*, p. 777.

Couteau sur la table de Jacques Godbout, à *la Nuit* de Jacques Ferron ou à *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais, le roman québécois conteste, problématise, décrie de plusieurs façons les valeurs désuètes d'une société sclérosée.

La redéfinition de l'identité québécoise, ce que Jacques Pelletier appelle la « question nationale[2] », sera un des thèmes privilégiés de cette production romanesque, du moins pour ce qui est des romans d'hommes. Le roman des femmes des années soixante explore, en grande partie, un autre terrain de contestation de nature plus personnelle, plus sociale, à savoir la critique de la société villageoise comme dans *La fin des loups-garous* (1966) de Madeleine Ferron, *Le coeur sauvage* (1967) d'Hélène Ouvrard et *Une saison dans la vie d'Emmanuel* (1965) de Marie-Claire Blais ou la critique de la vie religieuse telle que l'on la trouve dans les *Manuscrits de Pauline Archange* (1968) de Marie-Claire Blais, *Dans un gant de fer* (1965) de Claire Martin et dans *Le portique* (1967) de Michèle Mailhot. Les écrivaines de cette période ne sont pas plus indulgentes à l'égard des rapports conjugaux comme en témoignent *La saison de l'inconfort* (1968) de Paule Saint-Onge et *Dis-moi que je vis* (1964) de Michèle Mailhot. Or, nous avons constaté, à travers une lecture détaillée de plusieurs romans de femmes des années soixante et soixante-dix, que la problématique nationaliste n'est pas absente de leurs écrits; elle est présente de manière autre, moins concrète, plus sporadique que dans les textes révolutionnaires plus connus. Dans ce chapitre, sera dessiné à travers la lecture de deux oeuvres représentatives, *Les remparts de Québec* (1965) d'Andrée Maillet et *La maison Trestler ou le huitième jour d'Amérique* de Madeleine Ouellette-Michalska (1984), un autre trajet, un nouveau paradigme nationaliste marqué par une fascination

historique et par une volonté de revoir, de revisiter certains lieux de mémoires fondateurs de l'imaginaire québécois afin d'y inscrire une réflexion proprement féminine. Les deux romans tentent, chacun à sa manière, de se dissocier du récit virilisant de la guerre et de démanteler l'assimilation de la figure féminine au « pays » qui, elle, est omniprésente dans de nombreux textes masculins tant romanesques et poétiques que critiques de la période.

Allégories féminines et discours décolonisateur

Avant d'entreprendre l'analyse de nos deux romans, il importe de regarder rapidement la place (congrue) faite aux femmes dans le discours nationaliste modernisateur de la Révolution tranquille. Comment comprendre la récurrence des allégories féminines dans l'écriture masculine des années soixante et soixante-dix? Quelles sont les conséquences de cette symbolisation féminine pour la femme réelle? Depuis la fin des années quatre-vingts, les critiques féministes ont commencé à passer au crible la rhétorique révolutionnaire d'Hubert Aquin, de Jacques Godbout et des collaborateurs de la revue *Parti pris* (1963-1968) pour ne nommer que les plus connus; elles commencent à mettre au centre de leurs analyses ce qui a été pris pour *accessoire*, secondaire, à savoir la misogynie des auteurs québécois canoniques[3]. Patricia Smart cherche à interroger « quelques-uns des mythes et des pulsions psychiques qui sous-tendent la violence romanesque dans cette période dite "révolutionnaire" et qui se

---

[2] Jacques Pelletier, *La roman national. Néo-nationalisme et roman québécois contemporain*, Montréal, VLB éditeur, 1991, p. 11 et passim.
[3] Voir Lori Saint-Martin, *Contre-voix*, p. 96; Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, p. 237-254.

prolongent dans le roman bien au-delà de la fin de l'époque de violence sociale[4] ». Elle fait appel à une approche psychanalytique pour essayer de rendre compte de cette violence sacrificielle dans laquelle baigne le « projet nationaliste en littérature » qui, lui, « fut lié à ce rêve de puissance absolue et excluait les femmes par les termes mêmes dans lesquels il a été énoncé. Faire la révolution en littérature, c'était un projet de fils élevé contre la mère, c'était une "virilité" à assumer contre et aux dépens de la femme. C'était une naissance conçue comme rejet, refus et rempart contre la mère trop enveloppante[5]». Nous voici à nouveau devant l'image de la « mauvaise mère », soulevée par Heinz Weinmann, dans le contexte de la Conquête; une mère rendue responsable pour l'abandon du Canada français et pour l'état de sujétion dans lequel il a été maintenu par la suite.

Dans un récent mémoire de maîtrise, Stéphanie Lanthier a divisé en trois catégories la représentation de la femme dans le discours révolutionnaire: la « femme-Mère-aliénation », la « femme-ennemie-Canada » et la « femme-pays-Québec [6] ». En effet, le rejet de la Mère, symbole d'un passé canadien-français honteux, parcourt les premiers textes de la revue *Parti pris*. Écoutons Pierre Maheu:

> elles [les mères] nous « avaient » par le larmoiement, et faisaient durer en vase clos, sous le signe du malheur, un ordre qui était le seul qu'elles connussent et hors duquel elles ne concevaient pas de vie possible. [...] Notre éveil à la sociabilité se fit sous le signe de la culpabilité[7].

Et encore:

> L'omniprésence de la Mère castratrice, c'est la conséquence normale de la conquête, l'état normal d'un peuple dépossédé de son avenir. Et au fond,

---

[4] Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père,* p. 238.
[5] *Ibid.*, p. 240.
[6] Stéphanie Lanthier, « L'impossible réciprocité des rapports politiques », p. 78-98.
[7] Pierre Maheu, « De la révolte à la révolution », *Parti pris*, n° 1, octobre, 1963, p. 6-7 reproduit dans Pierre Maheu, *Un parti pris révolutionnaire*, Montréal, Éditions Parti pris, 1983, p. 15.

> l'image fondamentale qui nous hante, plus profondément encore que celle de la Mère, c'est celle de la Veuve; notre idéologie se réduisait à un mot: survivance. De l'archétype de l'araignée dévoratrice aux « mères », femmes vêtues de deuil, « épouse du christ » en passant par nos mères martyres, notre imagination était hantée[8].

Le discours anti-colonial, qu'adoptent les partiprisistes, identifie la Mère au passé, à la tradition, à une société dominée par l'Église (hommes en jupe), à l'idéologie de survivance, bref, à tout ce qui doit être « liquidé » avant de passer du stade de l'aliénation et de la dépossession à celui de la libération.

Dans d'autres textes, romanesques cette fois-ci, tels *Un couteau sur la table* de Jacques Godbout et *Prochain épisode* et *Trou de mémoire* d'Hubert Aquin, un personnage féminin anglo-saxon vient à symboliser « l'ennemi » ou « le colonisateur ». Comme l'a montré Lori Saint-Martin, le narrateur du roman de Godbout essaie de rejeter, afin de se décoloniser, tout lien avec le monde anglophone. Dans cette optique, c'est le personnage de Patricia, sa compagne, qui vient à incarner cette société de luxe et de richesse. C'est à travers la punition de la femme anglo-canadienne, et non pas, par ailleurs, par des actes politiques concrets, que le narrateur pourra s'affirmer[9]. Le même paradigme de la violence sexuelle reviendra dans *Trou de mémoire* où Joan, une riche canadienne-anglaise, est tenue responsable de l'oppression du Québec. Violer et tuer cette femme constitue, pour le narrateur, un acte révolutionnaire: « En tuant Joan, j'ai engendré l'histoire d'un peuple sevré de combats et presque mort de peur à force d'éviter la violence[10] ». Et encore dans *La corde au cou* de Claude Jasmin, le meurtre de Suzanne

---

[8] Pierre Maheu, « L'oedipe colonial », *Parti pris*, n° 6, mars 1964, p. 27 reproduit dans Pierre Maheu, *op. cit.*, p. 36.
[9] Lori Saint-Martin, *Contre-voix*, p. 99.
[10] Hubert Aquin, *Trou de mémoire*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1993 [1968], p. 97.

par le narrateur du texte sera justifié par le fait qu'elle incarne le capitalisme anglo-saxon: « Elle a payé pour tout le temps qu'elle m'a arraché, pour toutes ces atteintes à mon isolement adoré, à ma chère liberté[11] ».

Très alarmante, cette haine misogyne déchaînée contre les femmes au nom de la révolution. Il devient évident, à la relecture de ces textes connus, qu'autant les années soixante et soixante-dix ont été l'époque de bouleversements certes importants dans les attitudes et les comportements sociaux, autant les rapports entre les sexes sont restés inégaux; la révolution sexuelle, pour ainsi dire, fut avant tout une libération masculine. Reste à savoir pourquoi c'est la femme, être dominé, absente des lieux de pouvoir, qui serait « responsable » de la colonisation de l'homme québécois. Pour Lori Saint-Martin, il s'agit d'une solution facile à une situation très complexe:

> L'enchevêtrement des discours amoureux et politique permet et justifie que soit déplacée la responsabilité de l'oppression. Sera occultée l'influence de l'establishment politique et économique du Canada anglais; la femme aimée portera tout le poids de l'oppression. Ainsi le coupable a visage humain, taille humaine, et on pourra l'anéantir facilement et à peu de frais, en se donnant l'illusion de la lucidité et de la toute-puissance[12].

La rhétorique de la décolonisation qui anime la pensée de nombreux écrivains québécois permet de pousser plus loin cette explication. Pour se « désaliéner », le colonisé doit assumer totalement son aliénation, se reconnaître colonisé et s'auto-détruire, tuer en lui le colonisé[13]. Le processus de la décolonisation, ici décrit, trouve son inspiration dans les textes très connus de Frantz Fanon et d'Albert Memmi[14]. Romancier tunisien, Memmi,

---

[11] Claude Jasmin, *La corde au cou*, Paris, Laffont, 1961, p. 9.
[12] Lori Saint Martin, *Contre-voix*, p. 107.
[13] Voir Pierre Maheu, « Le poète et le permanent », *Parti pris*, vol. 2 n° 5, janvier 1965 et autres textes reproduit dans Pierre Maheu, *op. cit.*, p. 51-54.
[14] Voir Frantz Fanon, *Les damnés de la terre*, Paris, Gallimard, 1961 et Albert Memmi, *Portrait du colonisé*, Paris, Gallimard, 1985.

dans son *Portrait du colonisé*, explique la déshumanisation et la mystification auxquelles est sujet le colonisé et qu'il doit combattre afin d'accéder à une affirmation de soi. Mais pour la critique féministe, habituée à déconstruire le reflet déformant que la société lui envoie en tant que femme, le portrait du colonisé comporte des aspects très familiers: la présence d'un mythe du colonisé (paresseux, arriéré pervers, voleur, débile, rusé, mineur, méchant) qui existe et se perpétue indépendamment de toutes conditions sociologiques et historiques; le fait de décrire le colonisé par ce qu'il n'est pas, et de le dépersonnaliser, de le noyer dans un collectif anonyme que Memmi nomme « la marque du pluriel » (*Ils* sont ceci, *Ils* sont tous les mêmes). À cela s'ajoute l'impuissance du colonisé, qui ne parvient pas à contribuer au développement économique et politique de son pays. Le statut du colonisé se caractérise également par une absence de droits et de pouvoirs réels[15]. Voilà comment on définit le colonisé; voilà aussi comment on définit la femme, celle qui depuis longtemps n'avait -- et cela commence tout juste à changer -- aucune incidence sur l'image que la société patriarcale véhiculait à son égard, sur le mythe qui la définit comme faible, imprévisible, irrationnelle, etc. Dans cette optique, il faudrait voir la colonisation comme un processus de *féminisation*, une façon de déviriliser, démasculiniser l'homme et de le réduire à l'état de la femme. Il n'est pas surprenant, donc, que la révolte du colonisé, ce besoin, pour revenir à Pierre Maheu, de tuer la partie colonisée de lui-même, se traduise par un désir d'exterminer sa féminitude, son côté dominé, soumis et donc *féminin*. L'anéantissement de la femme (épouse, compagne) devient un moyen sûr, chez les narrateurs masculins cités plus haut, de reconquérir sa masculinité et ainsi de se décoloniser.

---

[15] Albert Memmi, *Portrait du colonisé*, p. 101-110.

Dans d'autres textes, poétiques cette fois-ci, la femme symbolise le pays à libérer, la nation dominée pour laquelle il faut se battre. Chez des poètes comme Gaston Miron, Paul Chamberland et Jacques Brault, s'élabore un courant lyrique qui chante l'amour de la femme/pays, tantôt sur un ton très tendre, affectif, tantôt sur un ton plus agressif et conquérant:

> Chaque jour je m'enfonce dans ton corps
> et le soleil vient battre tes veines
> mes bras enlacent ta nudité sans rivages
> où je déferle comme un espace sans bords
> [...] je parviens à hisser mon courage faillible
> je parviens au pays lumineux de mon être
> que je t'offre avec le goût d'un ordre nouveau
> amour, sauvage amour de mon sang obscur
> comme le visage du vent dans les broussailles
> femme, il me faut t'aimer, femme de mon âge[16]

ou encore:

> L'homme de ce temps porte le visage de la Flagellation
> et toi, Terre Québec, Mère Courage
> dans ta Longue Marche, tu es grosse
> de bons rêves charbonneux douloureux
> de l'innombrable épuisement des corps et des âmes[17]

Sous l'aspect « célébratoire » de cette poésie couve le même rêve de puissance et de domination qui caractérise les romans d'Aquin. En témoigne cet extrait du célèbre poème de Paul Chamberland, *L'afficheur hurle*:

> étrange terre perdue je fais claquer mes pas dans le
> grand matin désert dans le grand matin des labours
> d'octobre et des brouillards ancestraux
> je marche vers toi j'écarte tous les bruissements du
> monde pour un jour saisir ton visage d'étrangère et
> qui pourtant m'est sensible et colle à mon visage
> comme la brûlure d'être

---

[16] Gaston Miron, « L'amour et le militant », *L'homme rapaillé*, Montréal, Typo, 1993, p. 108.
[17] *Ibid.*, « L'Octobre », p. 103.

> dans un passé plus lointain que l'enfance tu m'es donnée
> comme le pain comme le sang comme le nom et
> je te ravirai aux icebergs du néant aux donjons des
> glaciers je te prendrai comme une qui se
> donne en donnant vie[18]

Comment ne pas voir, mêlé à ce vocabulaire de la passion amoureuse, un désir violent de posséder la femme/terre qui elle, passive, s'offre au ravissement du révolutionnaire?

L'assimilation femme-pays dans la poésie québécoise des hommes des années soixante prend la forme d'une allégorie sexuée, l'objet d'étude de l'historienne de l'art britannique, Marina Warner. Comme nous l'avons vu, ce qu'elle nomme l'allégorie sexuée est l'usage du corps féminin en tant que symbole de toute une série de vertus et de désirs masculins, comme incarnation des vertus et des valeurs essentielles d'un peuple ou d'un pays. Or, quelles sont les conséquences d'une telle personnification de la femme pour la femme réelle, être charnel et rationnel? Voici les conclusions que Warner tire du mythe de la boîte de Pandore:

> [...] female forms are associated from the very start with beauty and artistic adornment and its contradictory and often dangerous consequences. Their creation becomes a paradigmatic metaphor for the act of artistic creation, so that the artists "give birth" to their works. These mythological principles, confusing woman and art, together underpin the idea that man is a maker and woman made, in mythic reversal of biology (both sexes issuing from woman). They have assisted the projection of immaterial concepts on to the female form, in both rhetoric and iconography. Men act as individuals, and women bear the burden of their dreams[19].

Ainsi se trouve dévoilée la hiérarchie traditionnelle des sexes -- homme, actif, créateur et femme, passive, créée -- qui sous-tend des louanges, éloges soi-disant respectueux de la

---

[18] Paul Chamberland, *L'afficheur hurle*, Montréal, Parti pris, 1965, p. 16
[19] Marina Warner, *Monuments and Maidens*, p. 239.

femme-pays[20]. En effet, il devient clair, en lisant la littérature nationaliste des hommes de cette période, que la femme, mythifiée, mystifiée -- nous voici à nouveau chez Memmi -- ne participe pas, aux côtés des hommes, au processus révolutionnaire, c'est-à-dire en tant que participante égale ou compagne. Comme le résume Stéphanie Lanthier, l'homme est celui qui porte la révolution et la femme est celle qui la reçoit[21]. C'est sur elle qu'échoue le fardeau des rêves masculins, qui, dans le contexte québécois, sont de l'ordre de l'affirmation et de la maîtrise de soi et dont la réalisation se traduit parfois, comme nous l'avons vu, par une guerre ouverte contre la femme et le féminin.

Les remparts de Québec: la promeneuse des plaines d'Abraham

Les remparts de Québec d'Andrée Maillet, romancière peu étudiée, dont le style moderne et abstrait tranche par rapport à l'ensemble de la production féminine des années soixante, s'inscrit de plain pied dans l'imaginaire national dans la mesure où le texte remet en question l'événement fondateur de l'identité québécoise -- la bataille des plaines d'Abraham -- et tourne en ironie la représentation féminine du pays que nous avons tant remarquée dans les écrits des hommes. Les seize chapitres du roman sont racontés par une jeune fille de bonne famille de Québec, adolescente névrosée qui, à l'âge de seize ans, a déjà parcouru l'Europe. Rapatriée de force à Québec à cause de sa conduite

---

[20] Les propos de Sarah Kofman sont à cet égard très éclairants : « Cette idéalisation des femmes, leur métamorphose en êtres sublimes, ne peut pas ne pas être suspecte car elle a toujours été au cours de l'histoire l'envers de leur rabaissement: les hommes respectent les femmes certes, mais ils cherchent toujours aussi à les tenir en respect. Le respect des femmes, sentiment apparemment très moral, n'est-il pas un masque qui recouvre -- et tente peut-être aussi de réparer -- toute une opération de maîtrise? »Voir *Le respect des femmes,* Paris, Éditions Galilée, 1982, p. 13-14.

scandaleuse -- elle s'est entichée d'un jeune étudiant juif --, elle passe ses journées à rôder dans la vieille ville à la recherche de touristes américains, à provoquer son père et son psychiatre par des déclarations sexuelles et à se disputer avec sa mère, juive polonaise, rescapée des camps de concentration. La révolte de Rikou -- comme l'a baptisée Suzanne Paradis[22] -- elle ne se nomme jamais dans le texte -- est une révolte totale, contre la « prison » de sa vie bourgeoise, contre l'hypocrisie de son milieu fait d'apparences et de convenances. Sa mère cherche à lui apprendre « comment dresser une table, comment recevoir cinquante personnes, comment placer [s]es invités quand il se trouve parmi eux des ministres, des diplomates, des prélats, des académiciens [...] [23]»: « Tu ne sais pas peler un fruit, lui dit-elle, sans le soulever de l'assiette et tu ne sais pas faire un bouquet, voyons! Tu prendras goût au bridge et au tennis, et je t'assure que tu sauras vaincre ta peur des chevaux! » (67). Face à cet avenir de mariage et de mondanités, la narratrice se rebelle, refusant ses parents, refusant son propre arbre généalogique, dans lequel on ne trouve aucune explication pour sa conduite.

En fait, l'héroïne du texte de Maillet a quelque chose de profondément ducharmien; elle représente une sorte de Bérénice avant la lettre (parce que conçue avant l'héroïne célèbre de *L'avalée des avalés*[24]) ou plutôt ce que Bérénice serait devenue dans

---

[21] Stéphanier Lanthier, *op. cit.*, p. 91. La question de la participation des femmes québécoises au processus politique de libération sera explorée davantage dans le prochain chapitre.

[22] Voir Suzanne Paradis, *Femme fictive, femme réelle*, Québec, Garneau, 1966, p. 264-269.

[23] Andrée Maillet, *Les remparts de Québec*, Montréal, Éditions du Jour, 1970, p. 67. Désormais, les références à cet ouvrage seront placées entre parenthèses dans le texte.

[24] François Ricard a également vu l'affinité entre le roman de Maillet et celui de Ducharme: «Il y a à cet égard, entre *Les remparts de Québec* et certaines oeuvres qui lui sont à peu près contemporaines comme *Le cassé, L'avalée des avalés, Prochain épisode* ou *Une saison dans la vie d'Emmanuel* des affinités frappantes. Partout l'on retrouve,

le milieu bourgeois du Québec. Elle est marquée par une sexualité précoce -- elle supplie un homme d'affaire allemand de la dépuceler lors d'une soirée rocambolesque dans la Forêt-Noire à Baden-Baden -- et animée par une force destructrice: « Je crache le feu, j'aime, je déteste, je voudrais tout détruire, je me jette à terre et je cache mon visage » (174). Rikou est également prise entre deux parents opposés, l'un catholique, l'autre juif et rêve d'aller s'installer en Israël avec son amant parisien. Mis à part quelques passages sur les camps à Treblinka et à Ravensbruck où a été internée la mère de Rikou, le roman n'explore pas la problématique juive à proprement parler. Le texte parvient plus à créer une situation familiale impossible, dotée d'une figure maternelle fragile, minée psychologiquement par son expérience de persécution qui, elle, fonctionne comme une sorte de non-dit traumatique planant sur tout le récit, qu'à explorer les conséquences de la judéité pour l'identité émergente de la narratrice. En dépit des passages du roman qui se situent en Europe, *Les remparts de Québec* est surtout un roman profondément ancré dans un univers québécois à la fois concret (bombes du FLQ, destruction du monument Wolfe sur les plaines d'Abraham) et imaginaire (mise en scène de la défaite de 1760).

Ayant le sentiment d'être enfermée à l'intérieur des remparts de la vieille ville qui symbolisent les bornes d'une société bourgeoise étouffante et superficielle, n'éprouvant de sentiments patriotiques ni pour la Pologne (pays de la mère), ni pour le Canada (pays du père), Rikou semble être une apatride qui étouffe dans son milieu d'origine et qui refuserait toute appartenance nationale. Or, l'attraction qu'exercent sur elle les lieux du combat, jumelés avec les passages du texte qui parlent de l'actualité politique, permet

---

avec la même volonté éperdue d'échapper à l'encerclement, la même et terrible impossibilité d'accéder au réel, d'enfreindre le domaine du pur exorcisme et de l'action

d'insister sur une volonté d'appartenance, une volonté chez la narratrice de participer à la définition de son pays. Se promener sur les plaines constitue une manifestation de « notre désarroi collectif »(122), un refus de « la défaite de feu nos défenseurs » (145). Elle déplore la colonisation économique et culturelle des Québécois, une colonisation dans laquelle ceux-ci voient fondre leur différence dans ce fameux creuset américain où « tout se mélange sauf les races[25] »(128). Or, la narratrice reste critique à l'égard des efforts pour cataloguer la spécificité québécoise, refusant de jouer la porte-parole d'une culture minoritaire auprès des étudiants de McGill qu'elle rencontre lors d'une visite à Montréal et dont les interminables discussions politiques l'ennuient au plus haut point.

En fait, ramenée de force à Québec après son séjour en Europe, la narratrice confronte le passé, le présent et l'avenir de son pays à travers une scène capitale, répétée au début de chaque chapitre du roman, où la narratrice se ballade nue à minuit dans la nuit du vingt-six au vingt-sept juillet sur les plaines d'Abraham. Afin de comprendre la répétition de cette scène dans le texte -- le seul véritable événement de tout le récit selon François Ricard[26] -- et ses implications pour la temporalité du roman, il importe de le situer dans un ensemble de romans de la Révolution tranquille qui établissent un dialogue avec l'histoire. Dans son ouvrage critique *L'écologie du réel*, Pierre Nepveu examine le rapport complexe, voire douloureux, que la littérature québécoise de cette période

---

symbolique, le même confinement. » Voir sa préface aux *Remparts de Québec*, Ottawa, l'Hexagone, 1977, p. 9.

[25] La critique de l'impérialisme américain tant culturel qu'économique est une constante de l'écriture d'Andrée Maillet. Voir surtout ses *Lettres au Surhomme* (1976) et *Miroir de Salomé* (1977).

[26] François Ricard, *loc. cit.*, p. 7.

entretient avec « la réactivation d'un certain passé[27] », définit par lui comme une pratique paradoxale: « création et destruction, habitation et expériences des limites, affirmation et négation, simultanément, du sens de l'histoire[28] ». Cette incapacité du sujet québécois d'accéder à l'histoire, observée surtout dans la poésie des années soixante, se solde par un rapport double à la temporalité:

> À une conscience positive du temps (temps de la naissance, de la fondation, du progrès irrésistible), plusieurs textes opposent une angoisse temporelle qui se définit de deux manières: temporalité quotidienne, répétitive, aliénante et, d'autre part, une temporalité cataclysmique, qui marque en fait la mort du temps, son écrasement dans une simultanéité abyssale[29].

Cette vision du temps littéraire éclaire la structure temporelle des *Remparts de Québec,* où se superposent le présent-passé du « je » de l'écriture (la révolte de la narratrice, son enfance, ses escapades en Europe) et un temps mythique, répétitif, un temps de la simultanéité (la promenade sur les plaines d'Abraham).

L'aliénation historique ou la carence historique qui traverse la littérature et la conscience québécoise de cette période a été théorisée par plusieurs critiques littéraires dont Hubert Aquin dans deux essais célèbres de *Blocs erratiques*[30]. Pour Gilles Marcotte, le roman vit l'histoire

> comme faute, double faute: faute de l'histoire elle-même, qui ne se présente plus, qu'en pièces détachées, qui ne fournit plus à l'esprit une forme d'intégration possible des événements; faute contre l'histoire, car ce que le récit romanesque détruit en lui-même (la cohérence de l'action, des

---

[27] Pierre Nepveu, *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, 1988, p. 16.
[28] *Ibid.*, p. 53.
[29] *Ibid.*, p. 80.
[30] Voir à ce sujet « La fatigue culturelle du Canada français » et « L'art de la défaite » dans *Blocs erratiques*, Montréal, Typo, 1998, p. 73-118 et p. 129-142.

> causes et des effets) interdit à ses personnages d'évoluer et de mûrir, écarte le Réel au profit de l'Imagination[31].

Or, cette impuissance à raconter, à accéder au réel qui se manifeste dans la trame narrative du texte est liée à une difficulté voisine, à savoir la fausse entrée ou la demi-entrée du Québec dans l'historicité, ce que Jozef Kwaterko nomme « l'inachèvement historique du Québec »: « [l]es romanciers en arrivent généralement à la perception de l'impossibilité d'une pratique littéraire basée sur un rapport rationnel avec la société face à l'"anormalité" historique du Québec (entre l'univers rêvé par les écrivains et l'univers socio-historique qu'ils vivent, il y a tout un monde)[32] ». Dans ce contexte, l'histoire fait défaut; l'indépendance ou la libération collective tant souhaitées sont encore à venir et constituent le « prochain épisode » d'une histoire impossible à raconter mais dont l'idée d'accomplissement demeure le moteur principal du récit.

La promenade répétée des *Remparts de Québec* fait entorse à la linéarité du récit dans la mesure où elle ramène toujours la narration à son point de départ. L'histoire du roman est circonscrite, compromise, tout comme dans de nombreux romans de cette même période, par une impossibilité de passer à l'acte, d'obtenir le résultat voulu, en l'occurrence le scandale que provoquerait la présence d'une jeune femme nue sur les plaines d'Abraham. L'usage que fait ici Andrée Maillet de l'histoire éloigne toutefois le texte du roman historique. En fait, le rapport complexe que le texte entretient avec le lieu du combat fondateur place ses interrogations sous l'enseigne d'une réflexion de l'ordre mythique plutôt qu'historique. Lieu de la confrontation ultime entre deux puissances coloniales qui se solde par la défaite de la Nouvelle-France, les plaines jouent un rôle

---

[31] Gilles Marcotte, *Le roman à l'imparfait*, Montréal, Typo, 1989, p. 233-234.

important dans la consolidation de l'identité canadienne-française/québécoise. Elles symbolisent la naissance douloureuse, le début du statut colonial. Elles constituent le lieu à partir duquel s'est formé un lien communautaire, le début d'un récit d'oppression. Comme le souligne Jean-Luc Nancy, il n'y a qu'un mythe essentiel pour une communauté, celui des origines[33]. La promenade de Rikou doit être vue comme une tentative pour se confronter au mythe, pour le déplacer et le subvertir: « une manière de le traverser pour crée une *historicité*, c'est-à-dire une subjectivisation de l'histoire, opération par laquelle un individu devient sujet en se libérant du poids de la répétition[34]». Prise en quelque sorte entre le mythe et l'histoire, entre un temps cyclique indifférencié des héros, des origines et un temps historique, concret, Rikou est condamnée à la répétition perpétuelle; son inertie est aussi celle du roman, qui retourne sur lui-même et dont le récit est sans cesse à recommencer.

Voici la manière dont la narratrice du roman décrit le site historique qui la fascine tant: « situées à la périphérie des vieux remparts de Québec, ci-devant capitale de la Nouvelle-France, puis du Canada, présente capitale d'une colonie d'Amérique, ces Plaines pelucheuses nous conservent la mémoire»(123). En effet, les plaines sont bel et bien un « lieu de mémoire » selon la définition de l'équipe d'historiens français sous la direction de Pierre Nora et qui se sont donné la tâche de repérer de tels lieux dans l'imaginaire hexagonal. Selon Nora, les lieux de mémoire, à la fois matériels,

---

[32] Jozef Kwaterko, *Le roman québécois de 1960 à 1975: idéologie et représentation littéraire*, Montréal, Préambule, 1989, p. 57.

[33] Jean-Luc Nancy, *La communauté désoeuvrée*, cité dans Dominique Garand, « L'aller-retour du foyer », dans Franca Marcato-Falzoni (dir.), *La deriva delle francofonie. Mythes et mythologies des origines dans la littérature québécoise*, Bologna, Cooperativa Libraria Universitaria, 1994, p. 35.

[34] Dominique Garand, « L'aller-retour du foyer », p. 42.

symboliques et fonctionnels, « appartiennent aux deux règnes, c'est ce qui fait leur intérêt, mais aussi leur complexité: simples et ambigus, naturels et artificiels, immédiatement offerts à l'expérience la plus sensible et, en même temps, relevant de l'élaboration la plus abstraite[35] ». À la différence des approches historiques de la mémoire qui s'intéressent « aux *realia*, aux choses mêmes, dont elles s'efforçaient de saisir la réalité », les lieux de mémoire « n'ont pas de référents dans la réalité » ou plutôt « ils sont à eux-mêmes leur propre référent, signes qui ne renvoient qu'à soi, signes à l'état pur[36] ». Le lieu de mémoire est un lieu double, « un lieu d'excès clos sur lui-même, fermé sur son identité et ramassé sur son nom, mais constamment ouvert sur l'étendue de ses significations[37] ». Bref, les lieux où s'ancre, se condense et s'exprime le capital de la mémoire collective. Le concept du lieu de mémoire permet de bien saisir la signification du lieu fondateur des plaines dans le contexte du roman de Maillet. D'une part, s'il est vrai que la raison fondamentale d'un lieu de mémoire est d'arrêter le temps, de bloquer le travail de l'oubli, de fixer un état des choses, de l'autre, ce qui le rend passionnant, c'est son aptitude à la métamorphose dans l'incessant rebondissement de ses significations et le buissonnement imprévisible de ses ramifications[38]. C'est justement cette polysémie du lieu, sa nature malléable, qui permet à l'auteure de reprendre ce moment historique depuis une autre perspective dans l'espoir d'y ajouter une présence féminine.

Comment Maillet parvient-elle à subvertir le mythe des plaines, à déplacer la paradigme masculin de la nation? Dès la première version de la balade, la narratrice parle

---

[35] Pierre Nora, « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux » dans Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1994, t. I, p. XXXIV.
[36] *Ibid.*, p. XLI.
[37] *Ibid.*, p. XLI.
[38] *Ibid.*, p. XXXV.

de son corps, ce corps qu'elle impose au champ de bataille mythique: « Je ne possède rien. Je suis pauvre. J'ai mon corps, je suis riche. Et je donne profusément»(8). Elle se jette « sur un canon [s]a gandoura » (7) et « s'appuie à plat ventre sur un court canon »(103). Que signifie cette présence du corps féminin réel pour l'allégorie sexuée de la littérature québécoise, pour cette assimilation perpétuelle femme/pays? Consciente de la prédominance d'une telle métaphorisation -- « Nue et les mains vides, effrayées par l'inconnu, déclare-t-elle lors d'une version de la promenade, je ressemble à ma nation » (92) --, la narratrice ne se contente pas de l'endosser mais de l'interroger du point de vue d'une participante active au processus national. Car il s'agit d'une femme *réelle*, vivante, sujet de l'écriture et non pas d'une essence féminine mystifiée, sublimée. Mais une fois cette femme arrivée sur les lieux, sur ce « Champ d 'Honneur », une fois le corps féminin inscrit dans le mythe de la défaite, quel rôle cet imaginaire national lui réserve-t-il?

Le début du quatrième chapitre est à cet égard très intéressant. Rikou se met à la place d'un combattant -- « mon scalp ouvert, ma dure-mère réclinée » (41) -- dont l'oeil secret du cervelet projette des images de la mêlée comme un film au ralenti et muet. De la perspective du combattant, elle *se voit*, femme, nue contemplant la scène de destruction:

> Les mourants me voyant nue de dos et de profil croyaient en la germination de leur sacrifice, au peuple nouveau que je pourrais mettre au monde en leur nom et honneur, pourvu que vierge folle égarée au sommet des falaises, je retrouve assez de sagesse et de force dans la contemplation du Saint-Laurent portant sa masse immense vers l'avenir... (41)

Si le début du passage semble imprégné d'un héroïsme, d'un ton épique (germination, sacrifice), la fin -- folle vierge égarée sans sagesse et sans force -- dégonfle l'image de la mère canadienne-française toute puissante, porteuse de l'enfant québécois -- « grosse de

bons rêves charbonneux » -- encore à venir. La narratrice se met à la place d'un des combattants morts pour enfin se voir devenir l'allégorie féminine[39] de la mère mystico-sublime sur qui échoue la tâche de donner naissance au pays. Ainsi se trouve mise à nue l'allégorie nationale qui réduit la participation des femmes au processus du développement national à celles de procréatrices.

L'aliénation que ressent la narratrice à l'égard de son exclusion du temps historique se manifeste souvent par le truchement d'une ironie qui prend pour cible les héros des «Champs de Bataille». Le roman prend à la légère ce qui est par définition très sérieux car meurtrier, soit la guerre. Lors de la promenade, Rikou souhaite de se faire enlever « par mon ennemi héréditaire: viol et rapine; moi, comme victime et comme butin»(51). Elle voulait « quelque chose, tout ce qu'on espère à [s]on âge devant advenir »; « je faisais sentinelle, j'étais une antenne, un poste de radar, le rayon laser, un vilebrequin [...] » (51). Étant donné que, la plupart du temps, les femmes qui se trouvent à proximité des lieux de conflits armés sont victimes soit d'attaques violentes soit de viols, qui les réduisent au statut d'objet, Rikou, afin de s'imaginer participante dans les conflits, doit oublier son sexe et s'arroger un rôle masculin (sentinelle) ou se transformer en instrument phallique (vilebrequin).

La métaphore cinématographique revient dans le dernier chapitre du roman où les péripéties de la Bataille sont projetées sur le paysage:

> Ceci est mieux que le Cyclorama de Sainte-Anne-de-Beaupré « peintures en relief décrivant la Terre Sainte ». Ceci est un film à quatre dimensions dont il existe une version dans l'esprit de chacun de nous. Ceci est le film

---

[39] La narratrice du roman est pleinement consciente du fait que les femmes se trouvent souvent représentantes symboliques du pays comme en témoigne le passage suivant: « Je ne suis pas un symbole, je suis un signe. Le Cygne, très haut, très loin, plus loin que le Centaure, Alpha du Centaure ... » (123)

> de la Passion de Montcalm personnifiant un peuple. Ceci est l'origine d'un peuple proliférant dans la léthargie, qui hésite à s'éveiller pour de bon. Ceci est aussi l'image de la fin d'un régime. Ceci illustre peut-être la naissance douloureuse d'une nation nordique d'expression franco-latine (169).

Si, comme le dit Kwaterko, se créer un mythe collectif québécois, donner au récit une dimension épique demeure le grand projet de l'écriture des années soixante et soixante-dix[40], comment ne pas voir dans le ton ironique de la narratrice une banalisation, du récit de la défaite? « Blasée, détachée, aliénée même »(159), c'est comme si la jeune Rikou, à force de chercher, sur les plaines, des réponses, une résolution possible à son complexe identitaire, à son manque d'appartenance à la nation, revenait les mains vides, incapable d'aller au-delà du décor, au delà de la théâtralité de l'événement qui constitue la dernière scène de la tragédie québécoise: « [l]e Marquis de Montcalm avec un grand salut recevait sabre au clair le jeune Loup d'Angleterre; tous deux se regardant se disaient l'un à l'autre des paroles que l'histoire oubliera. Ils s'épuisent au combat, s'acharnent et se retirent reviennent aussitôt reprendre la bataille ni gagnée ni perdue » (91). Une telle banalisation des faits participe, selon nous, d'un processus de fragmentation du mythe fondateur qui retranche plus qu'un détail au capital symbolique de la nation. L'imaginaire national d'Andrée Maillet est rêveur, moqueur, ironique même dans sa mise en scène de la défaite; pour elle, la bataille ne se concrétise pas, et reste un événement imprégné d'artifice et de théâtralité. C'est justement ce refus d'adopter un ton tragique qui distingue ce texte de plusieurs autres de la même période.

---

[40] Jozef, Kwaterko, *op. cit.*, p. 63.

La maison Trestler: à la recherche d'une mémoire corporelle

Les discours féministe et nationaliste ne sont pas étrangers à l'écriture de Madeleine Ouellette-Michalska. Dans *Le plat de lentilles*, publié en 1978, l'auteure met en scène une femme aux prises avec une identité qui lui est imposée par un mariage traditionnel avec un homme autoritaire. Lors d'un été passé dans une vieille maison à la campagne, elle tente de se retrouver par le biais de sa peinture et d'une liaison passionnée avec Martin, un jeune campagnard. La prise de conscience féministe de la narratrice se double d'une prise de conscience nationaliste; le fait de « retourner à la terre », même durant l'espace d'un été, lui permet de reconstruire une solidarité avec les hommes et les femmes de ce Québec d'autrefois. La narratrice nourrit une méfiance extrême envers les Américains qui veulent acheter des terres du Québec. S'il est vrai que la composante nationaliste du texte a été jugée peu convaincante, cadrant mal avec l'intrigue principale du roman[41], l'accent mis sur le passé des Québécois ruraux et, surtout, sur le passé des femmes[42] deviendra pour Ouellette-Michalska le lieu de réflexion à partir duquel elle parviendra, dans *La maison Trestler*, à mieux juxtaposer les deux discours et à réécrire l'histoire du Québec.

La maison Trestler ou le 8e jour d'Amérique constitue le lieu d'entrecroisement de deux tendances marquées de l'écriture contemporaine au Québec et en Amérique du Nord, à savoir le récit historiographique postmoderne et celui qui tente, par le biais de la

---

[41] Voir Hélène Marcotte, « *Le plat de lentilles* », *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, vol. IV (1976-1980), Montréal, Fides, 1982 p. 642.

[42] Comme l'a souligné Mary Jean Green, quand Nadine, la narratrice du *Plat de lentilles* cherche à inventer un langage pour « éroder le silex râpeux des silences obligés », elle découvre que son silence est partagé par « toutes les femmes perdues dans la nuit des temps ». Voir « L'itinéraire d'une écriture au féminin: une lecture féministe de Madeleine Ouellette-Michalska », *Voix et images*, vol 23, n° 1, 1996, p. 91.

fiction, d'inscrire le passé des femmes dans l'histoire officielle. Auto-référentielles, non linéaires du point de vue de la narration, mais enracinées dans une réalité historique et politique, ces oeuvres romanesques explorent la tension continuelle entre l'incertitude épistémologique de l'époque postmoderne qui remet en question l'histoire en tant que métarécit et la volonté d'insister sur une version «autre» du passé historique[43]. Quant à la mise en fiction de l'histoire des femmes, plusieurs écrivaines contemporaines du Canada anglais et des États-Unis, confrontées à l'absence quasi totale de documents rendant compte des femmes « ordinaires » dans l'histoire écrite, se voient obligées, tout comme la narratrice de *La maison Trestler,* de créer une nouvelle façon d'écrire l'histoire basée sur la « mémoire corporelle et sur l'empathie plutôt que sur de longues et fastidieuses recherches dans des archives poussiéreuses[44] ».

Sur le plan anecdotique, le roman de Madeleine Ouellette-Michalska comprend plusieurs niveaux narratifs, plusieurs histoires racontées de manière simultanée. Il y a le

---

[43]Marie Vautier, « Le mythe postmoderne dans quelques romans historiographiques québécois », *Québec Studies*, vol. 12, 1991, p. 52. Outre *La maison Trestler*, Vautier donne les exemples suivants du roman historiographique postmoderne au Québec: *La tribu* de François Barcelo, *Les têtes à Papineau* de Jacques Godbout, *Papineau ou l'épée à double tranchant* de Claire de Lamirande, *Comme une enfant de la terre* de Jovette Marchessault, tous publiés pendant la décennie 1975-1985.

[44] Laure Neuville, « Écrire pour "vivre le temps à l'envers": Madeleine Ouellette-Michalska et Francine Noël » dans Gabrielle Pascal (dir.), *Le roman québécois au féminin (1980-1995)*, Montréal, Triptyque, 1995, p. 34. L'auteure met en parallèle, dans cet article, les stratégies fictives à l'oeuvre dans *La maison Trestler* et dans le deuxième roman de Francine Noël, *Myriam première* (1987). Étant donné que nous avons déjà traité en détail ce texte de Noël dans une perspective à la fois féministe et nationaliste (voir notre «*Myriam première* de Francine Noël: le patrimoine au féminin et la réécriture de l'histoire nationale », *loc. cit.* et «Une cohabitation fragile: nationalisme et féminisme dans l'oeuvre romanesque de Francine Noël» dans Diane Lamoureux, Chantal Maillé et Micheline de Sève [dir.], *Malaises identitaires. Échanges féministes autour d'un Québec incertain,* Montréal, Éditions du remue-ménage, 1999, p. 53-77) et vu l'optique du présent chapitre -- la contestation et la réécriture au féminin des mythes fondateurs québécois --, nous avons décidé de limiter la présente analyse à *La maison Trestler.*

récit de la narratrice anonyme, journaliste, qui visite la Maison Trestler, ancienne demeure d'un missionnaire-marchand allemand du dix-huitième siècle, et qui traite du processus créateur, de son enfance difficile en Gaspésie et de sa séparation d'avec son mari, Stéphane, un juif polonais. Elle y transcrit aussi des événements de l'actualité québécoise (visites officielles du premier ministre français et de la Reine Élisabeth II). À ce récit encadrant s'ajoute le récit encadré, le « roman Trestler », un roman historique qui porte sur la vie de Catherine, deuxième fille de la lignée Trestler, qui défie l'ordre patriarcal en épousant Éléazar Hayst, simple commis, et en intentant un procès contre son père pour récupérer sa part de l'héritage maternel que lui aurait transmis sa mère, Marguerite Noël, morte en couches quand Catherine n'avait qu'un an. Ce deuxième niveau de narration a comme toile de fond les événements du début du siècle, soit l'invasion des troupes américaines lors de la guerre 1812.

Pour Janet Paterson, le traitement que reçoit ici le discours historique fait de ce roman un texte postmoderne dans la mesure où il participe à une remise en question de la légitimation de l'histoire comme récit véridique, totalisant, scientifique et objectif[45]. En effet, le discours de la narratrice tâche de déconstruire le statut privilégié qu'on accorde à l'histoire comme en témoignent les citations suivantes:

> Comme romancière, ces détails de la chronique m'apparaissent secondaires. Il faut avant tout rendre la fiction cohérente, faire en sorte que l'histoire inventée se superpose à l'histoire vécue. Chroniqueurs et historiens ne procèdent pas autrement, et on les croit sur parole.
>
> J'avais eu raison de lire comme des romans ces récits d'exploits et de batailles auxquels les historiens, qui m'en avaient livré les épisodes, n'avaient jamais assisté. Et auraient-ils été présents sur les lieux du désastre que mes doutes eussent encore été fondés, le parti pris du sens

[45] Janet Paterson, *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, p. 54-55 et passim.

> commun, de la politique, l'aveuglement des sens suffisant à orienter le jugement. L'histoire avec un grand H, c'était d'abord un genre littéraire doté d'un style, de règles, de procédés d'écriture. C'était, de toutes les histoires possibles, celle que l'on choisissait à des fins qui ne se révélaient que plus tard. Et dans ce dévoilement, le temps aussi faisait son oeuvre[46].

La déconstruction du récit historique traditionnel s'accompagne d'une mise en place d'une autre version de l'histoire, celle des femmes ordinaires, qui s'inspire de l'imaginaire -- la narratrice avoue ne plus savoir qui « de Catherine ou [d'elle], tire la fiction du réel, ou extrait le réel de l'imaginaire »(93) – et qui se produit à l'aide des sensations corporelles, de l'aspect sensoriel de la mémoire des femmes, où il « suffit d'un bruit, d'un mot, d'une odeur, pour faire basculer la mémoire d'un quart de siècle »(71). À la mémoire des archives qui privilégie des événements, ce qui est visible, représentable, maîtrisable, la narratrice oppose la mémoire du corps, génératrice d'un savoir autre[47]:

> Des milliers de femmes me traversent et me racontent leurs naissances, leurs deuils, leurs enfants, leurs courses sous le soleil, leurs montées de lait et de sang. Leurs soirs tristes aussi, dans le noir des chambres, à côté d'hommes repus, qui ont déjà été de bons partis. (102)

La narratrice propose donc d'interroger « cette géographie intime des femmes », cet « envers de l'histoire officielle » afin d'inscrire dans l'histoire le sujet féminin.

Dans une entrevue avec Caroline Barrett, Madeleine Ouellette-Michalska a défini la mémoire corporelle comme celle qui porte l'inscription du corps des autres et du vécu de l'humanité globale, mais aussi de la famille et ses maladies, ses blocages, sa grandeur,

---

[46] Madeleine Ouellette-Michalska, *La maison Trestler ou le 8e jour d'Amérique*, Montréal, Québec/Amérique, 1984, p. 155 et p. 239. Désormais, les références à cet ouvrage seront placées entre parenthèses dans le texte.

[47] Voir à ce sujet Lucie Guillemette, « L'inscription du savoir historique dans l'énoncé au féminin: la genèse de l'Amérique dans *La maison Trestler* », *Voix et images*, vol. 23, n° 1, 1997, p. 53-67.

sa générosité; une mémoire qui se réveille avec un toucher, une odeur, une sensation[48]. Une telle conception de la mémoire s'apparente à celle mise en oeuvre par Pierre Nora. Pour lui, mémoire et histoire sont loin d'être synonymes:

> La mémoire est la vie, toujours portée par des groupes vivants et à ce titre, elle est en évolution permanente, ouverte à la dialectique du souvenir et de l'amnésie, inconsciente de ses déformations successives, vulnérable à toutes les utilisations et manipulations, susceptible de longues latences et de soudaines revitalisations. L'histoire est la reconstruction toujours problématique et incomplète de ce qui n'est plus. La mémoire est un phénomène toujours actuel, un lien vécu au présent éternel; l'histoire, une représentation du passé. [...] La mémoire s'enracine dans le concret, dans l'espace, le geste, l'image, l'objet. L'histoire ne s'attache qu'aux continuités temporelles, aux évolutions et aux rapports des choses[49].

Même si la distinction entre la mémoire et l'histoire n'est pas nette à tous les égards, elle est particulièrement utile pour le concept de la mémoire corporelle que nous explorons ici. S'il est vrai que la mémoire est toujours suspecte pour l'histoire, dont la mission est de la détruire et de la refouler, la tâche de Madeleine Ouellette-Michlaska consiste non seulement à déconstruire le discours historique mais à reconquérir et à sauver la mémoire des femmes.

La maison Trestler, comme *Les remparts de Québec*, est un roman qui explore la mémoire collective de concert avec la mémoire corporelle. Or, autant l'histoire officielle, traditionnelle est ici critiquée et repoussée, autant elle refait surface là où l'on ne l'attendait pas. Si la critique s'accorde pour voir dans ce texte une remise en question du récit fondateur, du récit-maître qu'est l'histoire[50], rares sont les études qui analysent en

---

[48] Caroline Barrett, « Entrevue avec Madeleine Ouellette-Michalska », *Québec français*, n° 56, 1984, p. 23.
[49] Pierre Nora, *loc. cit.*, p. XIX.
[50] Les études suivantes ne font qu'une brève mention des événements historiques mis en scène dans *La maison Trestler*: Jane Moss, « A House Divided: Power Relations in Madeleine Ouellette-Michalska's *La maison Trestler*, *Québec Studies*, vol. 12, printemps-

détail le contenu historique du roman. Lesquels des moments ou événements de l'histoire québécoise y sont évoqués et contestés? Quelle tangente le texte donne-t-il au récit national? Il est beaucoup question, dans *La maison Trestler,* de confrontations armées, de la stratégie de la guerre vue surtout du point de vue des vaincus, c'est-à-dire de la perspective de l'armée américaine lors des deux invasions de 1775 et de 1812. En fait, le choix de la Maison Trestler comme lieu qui déclenche le récit et la volonté de raconter la révolte de la jeune Catherine contre son père impose à l'auteure, soucieuse des détails historiques, une période moins « utilisée », moins fictionnalisée de l'histoire québécoise, soit celle qui va de 1775 à 1816. Aux moments charnière, aux batailles soi-disant « décisives » pour la construction de l'identité québécoise -- les batailles des plaines d'Abraham et celles de la rébellion des Patriotes (1837) -- se substituent, dans l'univers d'Ouellette-Michalska, deux affrontements contre l'envahisseur américain qui ont l'effet de réunir, ne fût-ce que momentanément, deux peuples rivaux (127).

Là où Andrée Maillet prenait à la légère les exploits de soldats sur les plaines, ici Madeleine Ouellette-Michalska se livre à une critique acerbe de la guerre comme processus de consolidation de l'identité masculine. Dans son travail sur le thème du sacrifice dans des contextes de guerres, l'historienne Jean Bethke Elshtain souligne l'importance, pour un état, du conflit armé dans la lutte pour la reconnaissance internationale:

> The state's proclamation of its own sovereignty is not enough: that sovereignty must be recognized. War is a means to attain recognition, to pass, in a sense, the definitive test of political *manhood*. [...] The freedom

---

été 1991, p. 59-65; Laure Neuville, *loc. cit.*; Janet Paterson, *op cit.;* Lori Saint-Martin, « Le corps et la fiction à réinventer: métamorphoses de la maternité dans l'écriture des femmes au Québec », *Recherches féministes*, vol. 7, n° 2, 1994, p. 121-126. Le récent article de Lucie Guillemette, *loc. cit.*, constitue la seule exception à cette règle générale.

> of individuals and states is not given, as such, but must be achieved through conflict. [...] The man becomes in some sense what he is meant to be by being absorbed in the larger stream of life: war and the state[51].

Si la guerre représente une étape importante à la fois dans la consolidation de l'identité masculine et nationale, la mise en scène des batailles dans *La maison Trestler* parvient à démystifier ce processus de glorification. L'invasion américaine de 1775 est d'abord un récit[52], une sorte de rituel masculin par lequel le père tente d'initier ses fils à la gloire du sacrifice, en racontant une « épopée militaire allongée, chaque fois, de nouveaux épisodes »(125). Or, Trestler, grisé en Allemagne par l'idée de devenir un héros, par l'idée des « batailles glorieuses » qu'il livrera, en fin de compte, ne s'est jamais battu; le fusil neuf qu'il portait à l'épaule lors de son débarquement à Québec ne sera d'aucune utilité (136). Le récit de l'invasion de 1775, l'histoire d'un échec non seulement des troupes américaines mais de l'identité masculine de Trestler, se termine par la lecture de son acte de démobilisation comme confirmation honteuse d'une défaite personnelle.

L'épopée de la guerre se voit siphonnée, dans ce texte, de son contenu glorieux et, comme nous allons voir, national. Le général Montgomery est anxieux de prendre vite la ville de Québec uniquement pour des raisons de vanité personnelle. Les mercenaires américains, quant à eux, sont mal nourris et mal vêtus; sur la route glaciale, ils se trouvent prisonniers d'un enfer blanc et craignent de périr avant de s'être battus. Il y en a même dont le contrat se termine le lendemain et qui cherchent à précipiter l'issue de ce combat lointain afin de retourner dans leur famille. Le roman nous livre un portrait de la guerre

---

[51] Jean Bethke Elshtain, « Sovereignty, Identity, Sacrifice », dans Marjorie Ringrose et Adam J. Lerner, *op. cit.*, p. 162. Nous soulignons.

[52] Aucun des personnages du roman n'a assisté à cette première invasion. Bien que le père Trestler se soit enrôlé comme mercenaire et ait quitté son Allemagne natale avec l'intention d'y participer, son bateau est arrivé après la fin du conflit.

qui a très peu à voir avec le sentiment national. Les plaines d'Abraham, ce lieu de mémoire incontournable dans la fondation d'une différence entre Anglais et Français, vainqueurs et vaincus, et dont on a vu l'importance dans *Les remparts de Québec*, deviennent, chez Ouellette-Michalska, une zone blanche, imprécise, perdue dans la tempête, où on a du mal à distinguer les compatriotes des adversaires: « [a]u loin, éclate le cri d'un officier. Postés sur les plaines d'Abraham, les canonniers canadiens et britanniques ouvrent le feu sans trop savoir où sont les Américains. Montgomery a tenté de regrouper ses hommes, fantômes blanchis par la tempête, que rien ne distingue de l'ennemi » (131). En racontant cette échauffourée de 1775, le texte effectue un retour vers les plaines d'Abraham non pas pour mettre en scène ou répéter le topos de la « défaite », mais pour le contextualiser, l'inscrire dans une série de confrontations armées aussi meurtrières, aussi destructrices les unes que les autres.

Un point de vue féminin sur la guerre est incorporé à ces récits de batailles et à partir duquel la narratrice met en place une critique de la « fascination de mort qui contamine nos archives »(133). C'est dans des passages comme celui-ci, comme le souligne Lori Saint-Martin, que la narratrice oppose la capacité féminine de donner la vie et celle, masculine, de donner la mort[53]: «[Catherine] refuse de comprendre la loi absurde qui pousse les hommes à s'entre-tuer pendant que les femmes accouchent dans des draps blancs »(142). Mais au lieu de rester à l'écart, loin des conflits meurtriers, le corps de Catherine se transforme, suite au récit de son père, en champ de bataille, poussant plus loin l'analogie femme/pays/champs de bataille esquissée dans *Les remparts de Québec*: « Comment pourrait-elle expliquer le saccage dont elle est le théâtre chaque fois qu'il

[53] Lori Saint-Martin, « Le corps et la fiction à réinventer », p. 126.

raconte le passé. Elle voit son corps, et d'autres corps semblables criblés de balles sous les mouches, dans la canicule, dans la puanteur du sang séché. Elle voudrait lui dire qu'elle vomit l'odeur de chair à canon » (142). La femme n'est plus cette essence abstraite, symbole du pays, pour qui luttent les militaires masculins, mais un lieu de mort et de destruction ou plutôt le lieu de conscience de cette mort.

En fait, l'absence d'une conscience historique est inextricablement liée à la conception traditionnelle et masculine de la nation. Comme l'explique Claude-Gilbert Dubois, cette conscience historique s'appelle la mémoire collective: «il n'y a pas de nation sans conscience d'en être une [54]». Selon la célèbre définition d'Ernest Renan, formulée en 1892 mais toujours pertinente pour l'étude de la nation, les citoyens d'une nation doivent avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent; ils doivent avoir fait de grandes choses ensemble et vouloir en faire encore[55]. Or, comme l'a montré Benedict Anderson, le texte de Renan tourne autour d'un paradoxe complexe, à savoir la nécessité de se souvenir des événements historiques qu'il faut avoir oubliés:

> [l]'oubli et je dirai même l'erreur historique, sont un facteur essentiel de la création d'une nation. [...][T]out citoyen français doit avoir oublié la Saint-Barthélemy, les massacres du Midi au XIII[e] siècle. Le mot «français» ainsi employé comprend les massacreurs et les massacrés, obscurcissant de la sorte les divisions d'un peuple qui n'a pas toujours été unifié. Par ailleurs, l'obligation d'avoir «déjà oublié» des tragédies est caractéristique de la construction des généalogies de plusieurs nations à part la France[56].

Si, de manière générale, une sorte d'amnésie globale est importante pour la construction d'une mémoire collective, tel n'est pas le cas pour *La maison Trestler*. Le personnage de

---

[54] Claude-Gilbert Dubois, « L'imaginaire des nations: réflexions liminaires sur l'expérience française » dans Claude-Gilbert Dubois, *op cit.*, p. 31.
[55] Ernest Renan, *op. cit.*, p. 54.

Catherine symbolise un refus de l'oubli, un refus de passer sous silence l'horreur de la guerre afin de glorifier le passé militaire de la collectivité.

Au récit de la première invasion américaine (1775), s'ajoute l'expérience de la deuxième lors de la guerre de 1812, vécue cette fois-ci par les personnages du roman Trestler. La maison de Catherine et de son mari Éléazar Hayst est fouillée par des soldats de l'armée britannique à la recherche des Canadien français célibataires qui auraient pris la fuite afin de se soustraire à l'acte de Milice. Ce deuxième conflit donne lieu à des sentiments partagés au sein de la population canadienne-française, menacée d'un côté par l'envahisseur et de l'autre par les lois du colonisateur. Face aux menaces du juge McCord, envoyé par le gouvernement pour empêcher une rébellion des habitants, ceux-ci « comprenaient qu'ils détesteraient peut-être toujours davantage les Canadiens anglais, méprisants et monarchistes, que les Américains, libéraux et républicains » (256-257). Or, les nouvelles de la défaite des Américains à Châteauguay, grâce à la maîtrise militaire du commandant Charles Michel de Salaberry -- « qui nous a sauvés » -- , sème la joie dans la maison Hayst: « L'espoir est de nouveau possible. Pendant cette prochaine saison, la vie continuera. Ils nourriront et caresseront les bêtes. Ils enlèveront la neige, couperont le bois, se rassembleront autour du poêle. Ils retrouveront les gestes d'avant. Ils oublieront les images de destruction et de mort » (262). Encore une fois, le texte met l'accent sur la vie, sur l'avenir, sur la famille -- Catherine est enceinte au moment du conflit de Châteauguay -- et non pas sur la guerre comme événement consolidateur/formateur pour l'identité québécoise. D'un soldat francophone qui se distingue au service de l'armée britannique aux « Loyalistes » ou anciens américains qui se rangent non pas du côté de

---

[56] Benedict Anderson, *op. cit.*, p. 201.

l'armée de leur ancienne patrie mais sous le drapeau de leur pays adoptif, la guerre de 1812-1814 n'apparaît pas comme un conflit mené uniquement sur la base d'une identification strictement nationale.

Les deux épisodes militaires évoqués dans *La maison Trestler* s'insèrent dans un questionnement plus global sur l'identité québécoise, sur le passé, le présent et l'avenir des francophones du Québec dans le contexte nord-américain. Délaissé par la mère patrie -- la visite du dignitaire Monsieur B. est très révélatrice à cet égard[57] --, le Québec est sujet à la fois aux lois que lui impose le Canada anglais (visite de la Reine Élisabeth lors du rapatriement de la constitution) et à une colonisation économique américaine de plus en plus marquée[58]. En fait, ce n'est rien de moins que la genèse de tout un continent qui est exposée ici à travers les nombreuses réflexions de la narratrice sur l'Amérique, cette masse géographique qui sera plus rêvée que réelle. Pour Gilles Marcotte, le roman québécois contemporain vit l'Amérique sous la forme d'un éclatement[59]; le texte d'Ouellette-Michalska ne contredit pas cette assertion. À la fois espace utopique, *finistère*, no man's land, paradis terrestre, « une toundra aride » l'Amérique de *La maison Trestler* est complexe et multiple. Des études récentes sur la position discursive de la littérature canadienne -- qu'on qualifie de littérature du « deuxième monde » -- pourrait aider à cerner cette complexité descriptive. Pour Stephen Slemon, « the ambivalence of literary resistance itself defines the condition of the second world: the inherent awareness

---

[57]Le récit de la visite officielle du premier ministre français Raymond Barre, qui séjourne une nuit à la Maison Trestler, sert à mettre en relief la distance affective entre le Québec et la France. Voir Paul Socken, « La quête d'identité: *La maison Trestler* de Madeleine Ouellette-Michalska » dans Yolande Grisé et Robert Major (dir.), *Mélanges de littérature canadienne-française et québécoise offerts à Réjean Robidoux*, p. 332.

[58] Pour une étude plus détaillée de l'américanité du roman, on lira les deux études de Lucie Guillemette.

of both there *and* here, the lack of stable self/other, here/there binary division, which has been thought to be characteristic of post-colonial experience, constitues the second world's profound ambivalence[60] ». Il est justement question de cette position médiane, limitrophe, ce sentiment d'être partagé entre l'Europe et le Nouveau Monde, ce « here *and* there » dans une discussion entre la narratrice et Eva, la propriétaire actuelle de la maison Trestler. Voici ce qui en pense la narratrice:

> Mais nous ne sommes pas les enfants comblés dont elle parle. Nous sommes des bâtards du Nouveau Monde en transit entre deux continents. « Ni Français, ni Canadiens, ni Américains, mais alors quoi » -- « Québécois, et ça suffit. » -- « Kébé quoi? » -- « Qué-bé-cois, c'est ça oui, ça vient du Québec, mot de deux syllabes qui signifie, en Indien, une ville haut perchée (67).

Il est important pour notre lecture de l'imaginaire national de nous interroger sur les modalités que prend le discours du Nouveau Monde dans ce roman dans la mesure où il démystifie et réécrit la version consacrée de la découverte de l'Amérique. Aux phrases d'un livre d'histoire, récitées de mémoire, et non sans ironie, par le premier ministre français -- « Il était une fois, aux confins de l'exil, un peuple élu qui se morfondait dans une solitude grandiose, voué corps et âme à sa vocation messianique » (21) -- le texte oppose le caractère fortuit de l'expérience de la colonisation. L'épopée fut accidentelle: « L'Amérique a été découverte *par hasard*[61] »(15) par une France qui avait fait fausse route, ce qui enlève d'un coup la gloire de cette mission civilisatrice et l'autorité à une toute une tradition d'historiographie basée sur des relations causales et sur le progrès

---

[59] Gilles Marcotte, *Littérature et circonstances*, Montréal, l'Hexagone, 1989, p. 91.
[60]Stephen Slemon cité dans Margaret E. Turner, *Imagining Culture. New World Narrative and the Writing of Canada*, Montréal, McGill-Queen's Press, 1995, p. 14.
[61] Nous soulignons.

linéaire. S'accordant avec l'éthique féminine qui parcourt ce roman, le texte sonde le récit de la découverte pour faire émerger une réalité enfouie, oubliée, celle des femmes:

> Au commencement étaient le Père et le Fils, et l'Esprit-Saint et l'Amérique. La planète végétait au bord du continent fabuleux où vinrent des aventuriers colporteurs de croyances et de poudre à canon. D'un océan à l'autre, les femmes avançaient, chargées de foetus qui devaient assurer la continuité du temps. Au septième jour du monde, elles ne furent pas nommées. Mais la preuve se fit par l'absurde. Sans Jeanne Mance, Marguerite Bourgeois, Marguerite d'Youville, les Filles du Roy, et toutes ces autres dont on ne sut jamais le nom, Montréal serait restée une île déserte. (208)

Presque un siècle après *L'oublié* de Laure Conan, roman qui met en scène les personnages de Jeanne Mance et de Marguerite Bourgeois afin de rappeler leur contribution à l'entreprise de la colonisation, Ouellette-Michlaska retourne à ces figures féminines pour les insérer dans la lignée de toutes les femmes, connues et inconnues, qui ont contribué au développement du pays. La critique de l'historiographie traditionnelle et la valorisation de la mémoire corporelle permettent alors à la narratrice de déconstruire la version connue des mythes fondateurs -- « Après tout, la défaite des plaines d'Abraham n'a été pour eux qu'une bataille parmi d'autres » (68) -- et à y incorporer une tangente féminine.

Selon une image d'Épinal que Georges Gusdorf a sélectionnée du patrimoine historique français, la nation est née sur un champ de bataille, face à un Autre qu'on cherche à tuer[62]. Or la mise en scène des champs de bataille dans les deux romans que nous venons d'étudier ne dépeignent pas ces lieux de conflits armés sous des allures

glorieuses; il n'y a pas de naissance à célébrer; rien que le vide (*Les remparts du Québec*), ou la destruction (*La maison Trestler*). Étant donné la violence faite aux femmes dans la littérature nationaliste des hommes, violence faite au nom de la libération collective, il n'est pas surprenant du tout que les écrivaines qui s'intéressent à l'imaginaire national se soient distanciées de cette forme de roman politique afin de créer une autre façon de rendre compte des bouleversements politiques qui ne nécessite pas leur propre anéantissement. Andrée Maillet et Madeleine Ouellette-Michalska ont toutes les deux choisi, chacune à sa façon, de reprendre le récit national depuis une autre perspective, de revisiter des lieux de mémoire du patrimoine québécois afin de les interroger, de les étudier et de les ouvrir à une multitude de significations possibles, anciennes et nouvelles. La juxtaposition de ces deux oeuvres, écrites à une vingtaine d'années d'intervalle, a également permis de mesurer le progrès accompli depuis deux décennies dans la recherche et dans l'historiographie féministes. La « matière » historique, qui, chez Maillet restait réfractaire à l'expérience des femmes -- la narratrice du texte tente en vain de s'inscrire dans l'histoire comme sujet --, sera mise, à l'aide de la mémoire corporelle de Madeleine Ouellette-Michalska, à l'écoute des voix des femmes québécoises.

---

[62] Georges Gusdorf, « Le cri de Valmy », *Communications*, n° 45, 1987, p. 117-146. Voir aussi le commentaire qu'en a fait Heinz Weinmann dans « Le Québec, entre la naissance de la nation, entre la nation et la métanation », dans Jean-Michel Lacroix et Fulvio Caccia (dir.), *Métamorphoses d'une utopie*, Paris/Montréal, Presses de la Sorbonne/Triptyque, 1992, p. 119-123.

CHAPITRE VI

VERS UNE POLITIQUE DE FEMMES: LE REJET DES RÉVOLUTIONNAIRES DE TAVERNE

Au cours des années soixante-dix se développent au Québec à la fois un mouvement féministe radical et une écriture féminine contestataire, qui remet en question la totalité de la société patriarcale à travers une critique acerbe de ses fondements, de sa structure, de son langage et de ses formes littéraires conventionnelles. S'il est vrai que la naissance de ce courant féministe doit beaucoup au climat d'effervescence politique et à la résurgence d'un discours de libération nationaliste/socialiste, l'autonomisation croissante du féminisme radical vers la fin des années soixante-dix témoigne d'une ambiguïté, au sein du mouvement des femmes, quant à la difficulté de former une véritable coalition entre les deux mouvements de libération. Certains textes de femmes de la même période, dont les deux qui seront étudiés ici -- *Un joualonais sa joualonie* (1973) de Marie-Claire Blais et *Maryse* (1983) de Francine Noël --, portent les traces de cette tension, de cette ambiguïté idéologique; leur imaginaire national se révélera très critique face à la politique organisée de gauche.

Le Front de Libération des femmes du Québec, fondé en 1970, s'est formé de femmes instruites qui ont lutté dans des mouvements de gauche d'inspiration marxiste ou nationaliste. Comme le témoigne leur slogan le plus connu -- « Pas de Québec libre sans

libération des femmes! Pas de femmes libres sans libération du Québec!» -- les membres du FLF travaillaient à intégrer la libération des femmes à la libération nationale et sociale. Ce qui paraît possible d'un point de vue théorique ne l'est pas toujours d'un point de vue pratique. Suite à plusieurs tentatives ratées de coalition et de repositionnement idéologique dont l'exclusion du groupe des femmes anglophones (qui, selon les membres francophones, avaient accès à la documentation féministe américaine et pouvaient donc dominer intellectuellement les Québécoises[1]) et à l'appui mitigé du groupe pour le Parti Québécois lors des élections de mars 1970 qui provoqua le départ de plusieurs membres[2], le FLF se dissout en 1971. Les difficultés inhérentes à l'idée d'intégrer les différentes luttes de libération à la cause des femmes guettent également le Centre des femmes (1972-1975) et même le Regroupement des femmes québécoises (RFQ) (1976-1983)[3]. Force est de constater que le fait de lier leur cause à la lutte nationale ou sociale ralentit considérablement l'affirmation du mouvement féministe québécois autonome.

En même temps, l'expérience des femmes au sein des groupements révolutionnaires mixtes (par exemple, le RIN, le Parti socialiste) est on ne peut plus problématique: la libération des femmes est à peine discutée; les femmes sont obligées de combattre un traditionalisme aigu à l'intérieur même des groupes où on leur confie « des tâches dites féminines (tapeuses de listes, colleuses de timbres, faiseuses de pancartes,

---

[1] Voir Véronique O'Leary et Louise Toupin, *Québécoises deboutte!* p. 76-77.
[2] *Ibid.*, p. 69-70.
[3] Pour une analyse détaillée des objectifs du groupe RFQ et ses tentatives de faire du référendum de 1980 « un référendum de femmes », voir la thèse de Danielle Couillard, « Féminisme et nationalisme: histoire d'une ambiguïté: l'expérience du regroupement des femmes Québécoises (1976-1980)» thèse de maîtrise, Université de Montréal, 1997, p. 88-91.

téléphonistes)[4] ». Et que disent les membres masculins de ces groupes de la condition des femmes? Point de théorie ne s'annonce à leur égard. Lors du « grand changement » révolutionnaire, la situation des femmes ne sera pas la même, elle sera meilleure[5]. Voilà ce qui constitue leur seule idée sur le sujet. Le refus des dirigeants masculins des groupes dits révolutionnaires de prendre au sérieux les revendications des femmes et la désillusion croissante au sein des groupes féministes qui tentent de s'allier féminisme et nationalisme, contribuent tous les deux au développement d'un féminisme radical autonome qui prendra forme vers la fin des années soixante-dix et dont un des centres névralgiques sera « les Têtes de Pioche [6] » (1975-1979), à la fois un groupe de réflexion de féministes radicales et un journal mensuel, fondé entre autres par France Théoret, Nicole Brossard et Michèle Jean. Le discours féministe que promouvait ce groupe tentait de se situer à l'égard du projet indépendantiste, incarné en cette fin de décennie par le Parti québécois. Or, les frustrations des féministes sont bien visibles dans un texte de Michèle Jean et de Nicole Brossard qui réagissent au programme officiel du P. Q. :

> Les Têtes de pioche, comme la plupart des Québécoises, se réjouissent de l'accession du P.Q. au pouvoir. Mais pour les femmes, qu'est-ce que cela signifie? Peut-être rien de mieux et peut-être pire (exemple: une politique nataliste au boutte (sic), ou le statu quo sur la question de l'avortement). [...] Si seulement, au niveau de la politique, nous pouvions nous unir, quelle force nous aurions! Nous sommes, quand même, 51% de l'électorat! Mais un 51% *dispersé, disséminé*, 51% qui hésite à

---

[4]FLFQ, « FLFQ historique » été 1970, p. 1965, cité dans Stéphanie Lanthier, « L'impossible réciprocité des rapports politiques », p. 71.

[5] Danielle Couillard, p. 50.

[6] Le groupe explique ainsi le choix de son nom: « LES pour notre solidarité, TÊTES parce que, dans cette affaire le coeur ne suffit pas, DE PIOCHE pour notre entêtement ». Voir la préface aux *Têtes de pioche. Journal de femmes* (Collection complète), Montréal, Éditions du remue-ménage, 1980, p. 5.

> revendiquer ses droits, à réclamer au nom des femmes. Ce qui fait que « leurs préoccupations » sont toujours reléguées à l'arrière-scène[7].

Finies les tentatives de coalition, finie l'idée de subordonner leur cause à la cause nationale. Voici l'extrait suivant de Nicole Brossard:

> Comme dans toute bonne société patriarcale, les femmes sont au P.Q., nombreuses, majoritaires (55%), bénévoles et elles se gratifient de la réussite du Parti, tout comme les femmes se sentent gratifiées dans leurs travaux domestiques quand leur mari obtient une augmentation de salaire ou une promotion. Car l'on présume que toute la famille en bénéficiera.
>
> Encore un fois, le conditionnement que les femmes subissent dans une société sexiste, les amène à penser d'abord aux autres dans la dépense qu'elles font de leurs énergies, de leur créativité, de leur argent et de leur travail en général. Les femmes [...] ne peuvent-elles concevoir un instant d'amorcer dans l'intérêt commun des femmes les négociations qui s'imposent pour modifier la condition aberrante dans laquelle nous sommes forcées d'exister politiquement, économiquement, socialement et sexuellement. [...]
>
> C'est par gentillesse qu'on dit d'une femme qu'elle fait de la politique quand les actes politiques de celle-ci s'exercent dans le rouage d'une société patriarcale. Si, par quelque effort d'imagination, nous pouvions assumer que la seule politique qu'une femme puisse faire, soit féministe, on pourrait supposer dès lors des transformations fondamentales dans l'organisation des rapports et de la production humaine[8].

Nous avons jugé nécessaire de citer ce long passage afin de montrer le désillusionnement profond que laisse poindre le discours de Nicole Brossard; un désillusionnement qui explique, du moins en partie, les transformations de la politique féministe relativement au mouvement nationaliste. Sympathique à la lutte pour la libération des Québécois, Brossard, comme le rappelle Louise Forsyth, « shared the immediate socio-political goals of the *Parti pris* generation and was also in agreement with many of its views and priorities: nationalism must confront the problems of the present and make an absolute

---

[7] Michèle Jean et Nicole Brossard, « Dossier: les femmes et le P.Q. Ce que le Parti Québécois promet aux femmes », *Les têtes de pioche*, n° 8, décembre 1976, p. 5, cité dans *Les têtes de pioche, op. cit.*, p. 73.

[8] *Ibid.*, p. 76.

break with the past traditions[9] ». Le ton du texte qu'elle a coécrit avec Roger Soublière pour le numéro « Document Miron » de *La barre du jour* souligne justement cet engagement politique. Or, une analyse détaillée de sa fiction, comme celle qu'a effectuée Kimberly Verwaayen, indique une évolution vers une incompatibilité entre le féminin et le national dans un contexte où l'espace physique (le Québec) se voit remplacé, supplanté par le corps féminin en tant que lieu de résistance politique[10]. Ce changement d'allégeance d'une lutte nationale à une lutte spécifiquement féministe se concrétise chez Brossard dans un texte de *La nouvelle barre du jour* où la notion de « solidarité » comprend uniquement celle entre femmes car « le patriarcat règne sur les femmes comme une dictature[11] ». Si, lors de la campagne électorale de 1970, Véronique O'Leary et Louise Toupin se retrouvent aux prises avec le sempiternel « conflit cornélien » -- est-on premièrement femme ou premièrement Québécoise? --, Nicole Brossard, en 1982, semble l'avoir réglé définitivement au profit du féminin.

---

[9] Louise H. Forsyth, « Beyond the Myths and Fictions of Traditionalism and Nationalism: The Political in the Work of Nicole Brossard », dans Paula Gilbert Lewis (dir.), *Traditionalism, Nationalism and Feminism: Women Writers of Québec*, Wesport, Greenwood Press, 1985, p. 159.

[10] Kimberly Verwaayen, « Region/Body: In? Of? And? Or? (Alter/Native) Separatism in the Politics of Nicole Brossard », *Essays on Canadian Writing*, n° 61, printemps 1997, p. 1.

[11] Nicole Brossard, « À la lumière des sens », *La nouvelle barre du jour*, n° 112, 1982, p. 12. Dans ce texte, Brossard revient à l'idée que les femmes gaspillent leurs énergies en s'affiliant à d'autres groupes politiques au lieu de se solidariser entre elles: « Il est sans doute utile ici de rappeler que les notions d'obligation morale et de responsabilités que les femmes ont intériorisées sont, pour le moment (un bien long moment) mises au service des solidarités masculines libérales, traditionnelles, révolutionnaires (nationalisme, socialisme) ou encore évolutionnistes (écologie). »

Une réflexion inachevée: Michèle Lalonde et Hélène Ouvrard

La période qui va de 1975 à 1985 a été celle, comme l'on sait, d'une véritable explosion de l'écriture des femmes. Les textes poétiques, théâtraux, romanesques et théoriques des écrivaines telles que Nicole Brossard, France Théoret, Madeleine Gagnon, Louky Bersianik, Denise Boucher et Jovette Marchessault, pour ne nommer que les plus connues, témoignent d'un désir urgent de développer, voire de retrouver, un langage apte à exprimer l'expérience féminine. Des oeuvres aussi différentes que *L'Eugélionne* (1976), *Picture theory* (1982), *Lueur* (1979), *Nous parlerons comme on écrit* (1982) et *Bloody Mary* (1977) partagent plusieurs caractéristiques de cette nouvelle écriture politique: elles mettent en scène la figure de l'artiste-narratrice, incapable de s'exprimer dans le langage des hommes; explorent la possibilité de retrouver un sujet féminin à travers une langue encore à créer qui refléterait la conscience féminine; placent l'accent sur le désir des femmes, sur leur corps, sur leur sexualité depuis longtemps marginalisée; procèdent à une réappropriation, à une réhabilitation des figures féminines telles la sorcière, la prostituée et la fée[12].

S'il est vrai que cette nouvelle production féminine s'affiche comme une écriture politique, dans la mesure où elle cherche à combattre les stéréotypes masculins à l'égard des femmes et à dénoncer les structures patriarcales et religieuses de la société québécoise, il est également vrai qu'elle n'aborde pas directement, sauf exception, la question nationale. Force est de constater que tout en restant conscientes de la conjoncture politique, tout en effleurant l'aspect colonial de leur existence, de

[12] Pour une discussion plus détaillée de cette écriture avant-gardiste, voir Karen Gould, « Setting Words Free: Feminist Writing in Québec », *Signs*, 1981, vol. 6, n° 4, p. 617-

nombreuses écrivaines québécoises de cette période ont fait la lutte des femmes leur priorité. Prenons comme preuve la notion de « territoire » telle qu'elle prend forme dans *Amantes* de Nicole Brossard et qui consiste en une région géographique à la fois fictive et réelle entièrement composée de femmes:

> *MA continent* qui possède à cette heure toutes mes salives [...]
>
> *ma continent femme* de tous les espaces cortex et flot [...]
>
> ma continent des espaces de raison et
> (d'amour) comme une histoire spatiale
> où nous pouvons dire dans le concret
> des allégeances et des caresses en silence [...]
>
> ma continent multiple de celles qui ont signé:
> Djuna Barnes, Jane Bowles, Gertrude Stein, Natalie
> Barney, Michèle Causse, Marie-Claire Blais, Jovette
> Marchessault, Adrienne Rich, Mary Daly, Colette et
> Virginia, les autres noyées, Cristina Perri Rossi,
> Louky Bersianik, Pol Pelletier, Maryvonne si atten-
> tive, Monique Wittig, Sande Zeig, Anna d'Argentine,
> Kate Millet, Jeanne d'Arc Jutras, Marie Lafleur, Jane
> Rule, Renée Vivien, Romaine Brooks [...][13]

Multiple, ouvert, international, flou, fictif, le texte de Brossard explore une sorte de territorialité féminine qui semble entièrement divorcée des préoccupations nationalistes.

Avant de passer aux représentations peu orthodoxes de la politique de gauche qu'on trouve dans *Un joualonais sa joualonie* et dans *Maryse*, regardons rapidement deux écrivaines de cette même période qui tentent de mener de concert les discours féministe et nationaliste: Michèle Lalonde et Hélène Ouvrard. Il faut s'attarder ici sur le travail de Lalonde, même si elle n'est pas romancière à proprement parler mais plutôt poète et

---

642; Karen Gould, *Writing in the Feminine. Feminism and Experimental Writing in Québec,* Carbondale, Southern Illinois, U. P., 1990; Louise Dupré, *op. cit.*

[13] Nicole Brossard, *Amantes suivi de Le sens apparent et de Sous la langue*, Montréal, Hexagone, 1998, p. 113, p. 114 et p. 116.

essayiste, car elle parvient, dans des poèmes comme « Apatrie », à ajouter une dimension spécifiquement féminine à l'allégorie femme/pays que nous avons vue dans le chapitre précédent; notre travail ne serait pas complet sans que nous ne la mentionnions. Son « apatrie » est une fille métissée, indigène, fille d'une sorcière, une sauvagesse qui « erre à pas de louve » et qu'on « redoute et chasse d'un avenir à l'autre[14] ». Or, une lecture rapide de ses écrits non-fictionnels, politiques et largement indépendantistes, indiquent un abandon de plus en plus marqué de la voix narrative féminine au profit d'un « je » masculin. Ceci est surtout visible dans « Destination 80 », texte presque xénophobe sur le parcours de l'autobus montréalais qui descend la rue Park et où elle tente de créer une complicité entre elle et un narrataire pluriel au « vous » identifié comme homme[15]. D'autres écrits montrent un engagement vif à la fois pour les cause nationale et féministe quoique Lalonde ne réussisse pas à les interroger ensemble, préférant les traiter séparément comme dans « Entre le goupillon et la tuque » et « Anatomie du féminisme[16] ».

Cette difficulté à théoriser, à penser *ensemble* le féminisme et le nationalisme refait surface dans quelques textes de l'oeuvre romanesque d'Hélène Ouvrard sur laquelle il importe de s'arrêter brièvement. Son quatrième roman, *L'Herbe et le varech,* prend la forme du journal intime d'une femme, montréalaise et mère célibataire, qui fuit la ville et une relation amoureuse malsaine et tente de reprendre contact avec elle-même en Gaspésie. Moitié journal de bord, moitié lettre ouverte à son amant, le texte d'Ouvrard a des visées métatextuelles dans le sens où il est censé être le texte explicatif, le texte

---

[14] Michèle Lalonde, « Apatrie », *Défense et illustration de la langue québécoise suivi de prose et poèmes*, Montréal/Paris, l'Hexagone/Laffont, coll. « Change », 1979.
[15] *Ibid.*, p. 154.

d'accompagnement pour le roman que la narratrice est en train d'écrire mais qui ne s'écrira pas; car « la vie est là pour nous faire renoncer à nos désirs, pour nous forcer à choisir.[...] Vivre *et* écrire n'est plus possible. Je le sais maintenant[17] ». En fait, ce texte est traversé de réflexions poussées et lucides sur la condition féminine, le rapport entre maternité et écriture et, comme en témoigne le sous-titre du passage cité plus haut -- *Une chambre à soi*, titre du célèbre essai de Virginia Woolf -- sur les conditions économiques et psychologiques nécessaires pour qu'une femme puisse écrire.

Les sujets qu'aborde l'écriture d'Ouvrard font preuve d'une évolution, d'une radicalisation de la pensée féministe des années soixante-dix:

> On n'échappe pas à la condition féminine. Un jour ou l'autre, tôt ou tard, elle nous attrape. C'est un amour qui nous subjugue. Une maternité qu'on porte seule. Un emploi pour lequel on s'aperçoit que l'on n'a pas été préparée, ou qui nous est refusé, tout simplement sans raison. Un logement qu'on refuse de nous louer, parce qu'on est seule ou qu'on a un enfant. Une remarque désobligeante qui nous fait comprendre ce que l'on prenait pour acquis était une concession et pourrait à n'importe quel moment nous être retiré... Il suffit d'un rien à un moment donné. Ce monde qui nous appartenait, on s'aperçoit qu'on y est, tout au plus, tolérée, à une place déterminée[18].

Or, la lucidité critique avec laquelle la narratrice évoque les aléas de la condition féminine ne se retrouve pas dans son discours sur le pays qui, lui, n'est pas théorisé ou problématisé de la même façon. Le mot « pays », tout d'abord, omniprésent ici, est le plus souvent employé dans le sens de « région » ou de « village » pour décrire le paysage, les gens, les coutumes régionales des Gaspésiens que la narratrice observe durant son séjour. À des évocations à saveur politique -- « Il est des pays où l'on naît défini par les

---

[16] *Ibid.*, p. 184-192 et p. 208-214.
[17] Hélène Ouvrard, *L'herbe et le varech*, Montréal, Éditions Quinze, 1979, p. 81.
[18] *Ibid.*, p. 56.

autres, délimité dans l'espace... [19]», s'ajoutent celles de nature plutôt mystique ou indéfinie -- « Dehors, la brume avance, détruit le pays de la réalité[20] ». Le fait d'assimiler la quête du pays à l'homme, -- « Fantômes d'un homme, d'un pays, que j'ai crus miens, que j'ai aimés[21] » -- ne parvient pas à éclairer le contenu idéologique du texte ou à rendre plus explicites les liens entre les niveaux amoureux et politique du roman. Le « pays » de l'amant devient une sorte de « territoire » amoureux, une « géographie primaire », un espace flou et imprécis qui s'insère dans une économie textuelle parsemée de métaphores spatiales. Si la narratrice réfléchit à la spécificité identitaire des Québécois, elle ne le fait que brièvement dans des passages consacrés à l'immigration américaine au début du siècle, dans ceux qui portent sur les rapports Québec-France et sur le bilinguisme officiel en milieu du travail où se trouvent reconduites des notions stéréotypées sur une certaine authenticité québécoise qui s'épanouit en milieu rural (Gaspé) mais se voit compromise à Montréal, haut lieu de l'envahissement anglophone et du capitalisme galopant. Alors, sous l'angle à la fois du féminisme et du nationalisme, nous sommes d'accord avec l'affirmation de Maïr Verthuy selon laquelle les romans d'Hélène Ouvrard laissent le lecteur dans un état d'insatisfaction par rapports aux attentes soulevées, surtout par les deux derniers textes: *L'herbe et le varech* et *La noyante*[22]. Voilà pourquoi nous avons

---

[19] *Ibid.*, p. 55.
[20] *Ibid.*, p. 54.
[21] *Ibid.*, p. 101.
[22] Maïr Verthuy, « Flirting With Female Be-ing: the Uneasy Search of Hélène Ouvrard » in Shirley Neuman et Smaro Kamboureli (dir.), *Amazing Space. Writing Canadian Women Writing*, Edmonton, Longspoon/Newest, 1986, p. 109. Verthuy se montre très critique à l'égard du thème nationaliste dans *La noyante*: « the theme of Québec nationalism, the setting indicates, is closely intertwined with the quest for identity, as it is with the rejection of modernity, of capitalism, as if these were necessarily foreign to some true Québec nature. [...] The industrialized world is present only in its debased form, mainly associated with American hegemony, as if Québec itself were incapable of any

décidé, dans le présent chapitre, d'aborder en détail des textes qui contiennent une réflexion plus complète, plus soutenue, sur l'interaction entre le nationalisme et le féminisme. Deux des textes romanesques qui conjuguent le mieux une telle réflexion offrent chacun une parodie de l'échiquier politique des années soixante-dix et font, surtout dans le cas de *Maryse*, le procès des acquis de la Révolution tranquille.

Faux militantisme et manifestations carnavalesques: *Un joualonais sa joualonie*

L'imaginaire cruel et tendre de Marie-Claire Blais, peuplé d'êtres troublés, nés dans un milieu rongé par la pauvreté et l'ignorance, est sans aucun doute un des plus puissants de la littérature québécoise moderne. Bien que nul ne contesterait la présence, dans son oeuvre, d'une critique acerbe d'une société québécoise profondément aliénée, son symbolisme et l'absence d'indices qui permettraient de situer les événements dans un lieu identifiable rendent difficile une lecture réaliste de plusieurs de ses romans, une lecture qui serait uniquement basée sur une approche sociologique ou politique. *Un joualonais sa joualonie*, publié en 1973, comporte toutefois une forte dimension politique dans la mesure où le texte contient une remise en question des concepts de l'identité tant individuelle que collective, nationale que sexuelle[23], une mise en procès de l'aspect soi-disant révolutionnaire de l'esthétique du joual et, surtout, une mise en dérision de la politique organisée de gauche et des rapports qu'elle entretient avec les femmes.

---

renewal. [...] Somehow, the authentic Québec can only lie in those remote areas, parts of the Gaspé peninsula, etc. that are untainted by associations with the English-speaking world »(113).

[23] Pour une analyse plus détaillée de l'aspect identitaire de ce roman, voir Irène Oore, « La quête d'identité et l'inachevé du devenir dans *Un joualonais sa joualonie* de Marie-Claire Blais », *Studies in Canadian Literature/Études en littérature canadienne*, vol. 18, n° 2, 1993, p. 81-93.

Écrit à la première personne, *Un joualonais sa joualonie* raconte les mésaventures de Ti-Pit ou Abraham Lemieux, orphelin sans éducation et souvent sans travail qui sévit dans les restaurants, tavernes et pensions insalubres de l'Est de Montréal. Sa rencontre au début du récit avec Eloi Papillon, « brasseur de papier[24] » prétentieux qui cherche à se « rapprocher du peuple », ou plutôt à promouvoir sa carrière littéraire en apprenant le joual, met Ti-Pit en contact avec une pléiade de personnages bouffons dont un avocat de Québec qui écrit un roman pornographique intitulé *L'histoire d'Y*, deux « grandes bourgeoises » de Québec, Thérèse et Églantine et le marxiste hypocrite, Papineau. En plus des événements et des conversations rocambolesques qu'a Ti-Pit avec la gang de Papillon, le roman raconte le misérable quotidien des autres résidents de la pension de la Mère Fontaine, où loge Ti-Pit, dont Mimi, un travesti adolescent et Lison, jeune fille enceinte avec un appétit sexuel débridé. D'autres amis de Ti-Pit complètent le tableau: son ami d'enfance Ti-Cul, devenu assassin; le vieux Baptiste, compagnon de travail « à la Rubber Company » que se fait licencier quand le patron identifie sur ses poumons, à l'aide d'une radiographie, les signes avant-coureurs d'une maladie respiratoire et son fils, Ti-Guy, toxicomane mourant.

Comme le suggère le titre du roman, Marie-Claire Blais s'en prend dans ce texte au mouvement « joualisant » des années soixante, à l'idée que l'aliénation collective des Québécois puisse et doive être exprimée par une langue littéraire spécifique, soit une variante du français vernaculaire parlé au Québec. Jozef Kwaterko résume ainsi la pratique d'écriture élaborée par les membre de la revue *Parti pris*:

---

[24] Marie-Claire Blais, *Un joualonais sa joualonie*, Montréal, Éditions du Jour, 1973, p. 11. Désormais, les références à cet ouvrage seront placées entre parenthèses dans le texte.

> Étant donné que l'écriture se veut maintenant une entreprise de dénudation des conditions de l'aliénation collective, le romancier va s'efforcer de saisir le réel par le côté dégradé pour autant qu'il perçoit sa propre réalité immédiate comme dégradée. Une telle vision du monde va d'emblée investir le roman d'un réalisme minutieux, voire hyperbolisé, des lieux ainsi que d'une description naturaliste brute des comportements. [...] Le romancier va donc faire reposer tout le poids de son histoire sur la vie catastrophée des personnages, chômeurs, parias et sous-prolétaires, dans la plupart des cas. C'est que l'acculturation de la société en tant que fait de domination politique ne saurait être autrement représentée que par en-bas: les quartiers ouvriers de Montréal avec ses bas-fonds, ses tavernes malpropres, ses chambres à louer délabrées, deviennent les lieux consacrés d'un décor dominé par une sentiment d'insatisfaction, d'incertitude, par la violence[25].

Blais reprend tous les lieux communs de l'anti-esthétique joualisant énumérés ici (personnages aliénés, violence, pauvreté urbaine) mais les retourne sur eux-mêmes dans une mise en scène ironique et fort amusante qui révèle l'incapacité de cette pratique d'écriture de provoquer une prise de conscience révolutionnaire qui permettrait aux Joualonais (Québécois) de se libérer. Voici un échange entre le poète Eloi Papineau et son ami «l'avocat de Québec » qui est caractéristique du traitement que le texte réserve à la dimension politique de l'écriture:

> Ah! mais écoute, j'ai écrit un petit chef-d'oeuvre en Joualonais; c'était si pur que ça commençait à puer, je pensais: « Ici, mon peuple doit se reconnaître. » Je parlais comme l'homme de la rue, comme la femme du trottoir, comme l'enfant à la trottinette, je repoussais l'ombre symbolique de Maria Chapdelaine vers sa campagne, je fus encore amèrement critiqué mon cher, on a écrit que je ne comprenais pas l'âme des Joualonais, eux, mes frères, tu te rends compte, je ne les comprends pas...C'était dans la revue Potinons et Détruisons: depuis, ma muse connaît le tourment infernal...
>
> -- Tu faisais pas assez joualoneux?
>
> -- La perfection de cette langue subtile me manquait, ai-je pu lire.
>
> -- Reprends ton arc, Papillon, sois plus Joualonais que le Joualonais lui-même, voilà le secret! (206)

---

[25] Jozef Kwaterko, *op cit.*, p. 44.

Faux-pauvre, faux-prolétaire, écrivain en manque d'inspiration, petit-bourgeois qui « ressembl[e] à un bonhomme dans les business »(9), Papillon s'accroche à Ti-Pit dans l'espoir que celui-ci lui apprendra sa langue (le joualon) afin de se rapprocher du peuple et de tirer profit de leur état de dépossession collective. Le commentaire suivant de Jacques Godbout, au sujet des écueils de l'emploi du joual, trouve ici, dans le contexte du roman de Marie-Claire Blais, sa pleine signification: « Le joual, par ailleurs, sur le plan littéraire, a le défaut de ne pouvoir être consommé que par une élite qui ne l'utilise pas[26]».

Le personnage de Papillon est d'une grande importance pour notre analyse de l'imaginaire national de ce roman. Le ridicule dont il est couvert par le narrateur s'insère dans une critique virulente de toute politique organisée, qu'elle soit de nature marxiste, nationaliste ou autre, qui traverse le texte de fond en comble. Pullulent en « Joualonie » des slogans crus, des manifestations inefficaces, des militants agressifs et dogmatiques, des adhérants désabusés qui ne pensent qu'à leur bonheur individuel. Aucun projet de société n'est possible dans un tel contexte. « Paqueté » à la Taverne du Chat, Papillon jure à son éditeur Corneille que « la Joualonie appartiendra un jour aux Joualonais » tandis que celui-ci lui reproche d'avoir assommé le public avec les indignations de son peuple: « -- Tu ne bourdonnes pas, mon cher, tu vrombis partout ta fièvre nationaliste, sous les toits on entend que toi et ton psaume sacrilège! Dans le métro, sur les ponts, dans

---

[26] Jacques Godbout, « Octobre 1965/Une raison d'écrire » dans *Le Réformiste,* Montréal, Boréal, 1994, p. 115. Il est intéressant de noter que la critique de l'époque ne semble pas avoir saisi la forte dimension satirique de ce roman à l'égard de la langue (joual). Comme l'explique Mary Jean Green, on accuse Blais « of belatedly responding to a fad. Even worse, they accused her of not writing good *joual*, saying that she put in the mouth of her central characters a language actually spoken by no one ». Voir Mary Jean Green, *Marie-Claire Blais*, New York, Twayne Publishers, 1995, p. 85 et les compte rendus de Réginald Martel « Nous sommes tous des trous-de-cul », *La Presse,* le 19 mai 1973, p. D3 et d'Ivanhoé Beaulieu, *Le Devoir*, le 2 juin 1973, p. 15.

le vent, sous la pluie, sous la neige, Papillon dresse son emblème! » (152) La fièvre nationaliste n'est rien d'autre qu'une manifestation de la langue de bois, un ensemble de slogans et de phrases crus qu'il répète à tout un chacun comme à Ti-Guy qui refuse de participer à la grande manifestation de Noël, faute de sentiment d'appartenance au projet collectif. Papillon riposte: « -- Comment ça? Allons, c'est pas normal ce que tu racontes là, tu pourras être ton propre maître, un jour, comme chaque Joualonais, maître de sa propre destinée... Ah! quel rêve sommes-nous tous sur le point de réaliser!... »(226) Comment le lecteur peut-il croire au rêve d'émancipation collective associé à ce personnage égoïste et ultraconservateur, ridiculisé de surcroît par l'instance narrative? Par le biais d'une ironie mordante, Marie-Claire Blais parvient à dénuder le discours politique de Papillon, exposant ainsi son aspect mensonger.

L'auteure réserve toutefois ses flèches les plus aiguisées pour les adhérents au mouvement marxiste/socialiste dont les membres, comme nous l'avons vu plus haut, ont donné beaucoup de fil à retordre aux féministes qui cherchaient à intégrer leur quête de libération à la lutte des classes. Rien de plus inflexible, de plus catégorique que le représentant de la « Jeunesse Militante » qui fait irruption dans la Taverne du Chat pour demander aux gens s'il sont « de droite ou de gauche » des « bourgeois dégueulasses » ou des « disciples de Mao » (74). La raillerie du discours marxiste/socialiste se cristallise, comme l'a remarqué Lucie Joubert, autour du personnage de Papineau, ancien camarade de classe de Papillon, marié et père de deux enfants qui possède « l'intime conviction d'être marxiste avant la lettre et de constituer le seul digne représentant de la

philosophie de Karl Marx[27] ». Mary Jean Green va plus loin. Pour elle, « Papineau embodies an entire Québec radical tradition, his name recalling the famous nineteenth-century parliamentary leader, while his sons Karl (Marx) and (Jacques) Maritain evoke two of the major imported currents of the twentieth century, international Marxist theory and French Catholic existentialism[28] ». Militant hypocrite qui n'a pas peur de profiter de la générosité de ceux qu'il déteste -- comme dans la scène où il « débarque » avec sa famille chez Papillon et se met à vider la table de toutes les provisions -- , il déblatère contre tous ceux qui ne sont pas sous sa tutelle. Voici le discours qu'il sert à Corneille, l'éditeur de Papillon:

> [...] nous, les militants, nous détestons les artistes, les écrivains, nous vous détestons tous, vous qui empêchez notre marche vers la liberté acquise par le sang, car vous êtes tous pareils, chacun de vous a besoin d'une table pour écrire, de toiles pour pendre, et de ci et de ça, et finalement vous êtes tous de la même engeance, de sales petits-bourgeois, du lyrique Émile Nelligan à cette lyre craquée qu'est Papillon, votre poulain, en passant par vous-même que j'eus jadis la faiblesse d'admirer, vous n'êtes tous que des produits rêveurs et rêvasseux de l'Impérialisme! Meurtriers, assassins! (105)

La logique risible, évidente dans ce passage, qui permet à Papineau de qualifier ses ennemis de « rêveux » et donc d'« assassins », montre effectivement la stupidité d'un militant qui s'avère, en plus, assoiffé de pouvoir; il blâme la Jeunesse Militante, qui avait désobéi à ses ordres, de ne pas amener des écoliers à la grande manifestation, d'avoir « gâché la révolution ».

Mais, plus important pour notre propos, les discours de libération que véhiculent ce roman sont compromis encore davantage par l'attitude discriminatoire et chauviniste

---

[27] Lucie Joubert, *Le carquois de velours. L'ironie au féminin dans la littérature québécoise 1960-1980*, p. 103.
[28] Mary Jean Green, *Marie-Claire Blais*, p. 88.

que démontrent leurs porte-parole respectifs à l'égard des femmes, par le refus de ceux-ci de prendre au sérieux les revendications de leurs soeurs révolutionnaires. Le départ temporaire de Jacqueline, la femme de Papillon, met le désordre dans sa vie du discoureur pompeux: « c'est une saloperie, je fais même le nettoyage et le battage de mes tapis, tout seul!(41) » Les aspirations de liberté de Jacqueline, qu'il qualifie d'« indépendantiste du mâle » (68), ne lui fait pas trop de soucis comme en témoigne cette conversation avec la bourgeoise de Québec, Églantine: « [...] ma femme n'est pas une infidèle-née, non, il s'agit ici d'un acte de révolte purement intellectuel, après tout, elle ne désire qu'une chose: son autonomie, donc ce n'est pas bien sérieux» (73). Il y a clairement un « gouffre psychologique »(93) qui sépare Jacqueline et son mari. Celui-ci se plaît à contempler sa femme -- « mon ancre, mon horloge, mon templier, mon harmonie et ma symétrie » (89) -- alors qu'elle se révolte contre « la Femme », cette déesse de la féminité pour qui il écrit une trentaine de poèmes en un dimanche tandis qu'elle, « la femme-balai, la femme tapis » repasse ses chemises, et s'en va manifester avec ses soeurs du Front National de Femmes.

Les excès du discours féministe militant ne sont toutefois pas à l'abri de l'ironie mordante de Marie-Claire Blais. Prenons comme exemple le passage où les femmes occupent une taverne, endroit, qui, à l'époque, était réservé aux hommes[29]. Cette « action » politique dégénère en une reprise de slogan crus -- «nous sommes femmes avant tout » -- et en un échange d'insultes grossières. Or, d'après Lucie Joubert, « si les

---

[29] Rappelons que Blais se moque ici d'un fait historique. Prendre d'assaut des tavernes pour faire des « sit-ins » politiques a fait bel et bien partie de la stratégie des féministes des années soixante-dix. Voir « Féministes vs. tavernes. Assaut, conquête et ... déconfiture », *Le Journal de Montréal*, le 11 juin, 1971, repris dans O'Leary et Toupin, *op. cit.*, p. 99.

revendications et le comportement des femmes semblent ridicules, ils sont justifiés, jusqu'à un certain point, par le machisme et la condescendance qui marquent le discours masculin[30] ». C'est surtout le très sérieux Papineau qui, tout en prêchant la venue imminente de la libération des exploités, profite du pouvoir qu'il détient sur sa femme et sur ses enfants: ils les oblige à vivre en commune en plein hiver sous une tente, avec du riz comme seule nourriture, jusqu'au moment où son plus jeune fils est atteint de pneumonie. Et maintenant celui qui parle de Marx en même temps qu'il fait l'amour annonce à sa femme « qu'avec sa maîtresse de Westmount », il a trouvé « le ravissement des parfaits liens sexuels » (162). En somme, le portrait du révolutionnaire hypocrite qui ressort de ce roman n'est pas dépourvu de stéréotypes et d'éléments exagérés: aucun aspect de son caractère n'a été épargné. Comment comprendre la virulence de l'assaut lancé contre Papineau? La réponse se trouve dans une aversion, voire un dégoût, pour tout discours politique creux prononcé au nom de la libération des faibles mais qui, en réalité, sert à opprimer, à marginaliser certains membres de la société, en l'occurrence les femmes.

Tâche peu facile de faire une lecture uniquement féministe d'un texte de Marie-Claire Blais, écrivaine moins radicale en ce qui concerne sa critique du patriarcat que certaines de ses contemporaines. Chez elle, se trouvent dénoncées la souffrance humaine, les injustices de toutes sortes perpétuées sur les membres les plus vulnérables de la société. Elle emploie, dans plusieurs de ses romans, une narration racontée de plusieurs points de vue qui nous livre autant une perspective féminine que masculine de son

---

[30] Lucie Joubert, *op. cit.*, p. 169. À titre d'exemple, voici la réponse de Papillon aux revendications des femmes: « -- Allons, Messieurs, ne ronchonnons point, ces créatures

univers fictif souvent malsain. Dans *Un joualonais sa joualonie*, c'est le point de vue de Ti-Pit qui est privilégié par l'auteure; c'est dans cette voix indirecte que s'infiltrent ses pensées: les voix des autres personnages sont présentées en discours direct. C'est Ti-Pit donc qui véhicule la voix de la sagesse, de la modération au milieu de ce concert de discours militants et opportunistes. C'est lui qui se mêle à la foule de manifestants divers, vers la fin du roman, pour rapporter leurs propos d'intolérance et de désillusion. De l'Acadien Prunier qui veut brûler les éléments étrangers de la société, en passant par les homosexuels et jusqu'à Ti-Foin -- qui marche sous la bannière des « Derniers Fermiers du Québec » mais qui étudie « des trucs avec des aînés instruits qui sont plutôt côté bombe que côté mouton »(248) et qui demande qu'on lui explique « avant de casser la gueule aux Anglais » (249) pourquoi il faut le faire -- , se met en scène ici un cortège de groupuscules[31] absurdes dont les propos prouvent que le fait d'être minoritaire et marginalisé ne rend nullement plus tolérant, ni plus ouvert à la différence[32].

Face à une telle multiplication de groupes disparates, tous centrés sur leurs propres revendications et poussés par des énergies agressives, il n'est pas surprenant que cette grande manifestation montréalaise dégénère en une échauffourée violente avec la police. Même si le roman raconte non sans ironie la fin inévitable du « grand corps qui ployait dans le bonheur » (262) que Papillon qualifie « de la nuit de la barbarie et de

---

délicieuses objets de notre adoration, ne méritent-elles pas de s'exprimer tout comme nous? »(131)

[31] Voici un aperçu des noms de ces groupes: « La Ligue des Français Désaimés et Désenchantés », « les Secrétaires Féminines », la « Femme Radicale », « La Ligue des Épouses et Mères », « les Soeurs de Religion Moderne », « Le Front des Homos » et « les Gars du Sexe Libéré ».

[32] Irène Oore, *loc. cit.*, p. 87. Les conclusions de Mary Jean Green vont dans le même sens: « Blais's portrayal of this march of national unity exposes the emptiness of any claim to an unproblematic Québec identity[...] », *op. cit.*, p. 89.

l'humiliation » (262), le bilan de l'événement demeure tragique: un étudiant tué et de nombreux blessés. Quelles sont les conséquences du dénouement de la manifestation pour l'avenir de la politique organisée ou autre? Le roman semble en effet très pessimiste face au pouvoir qu'ont les discours de libération d'effectuer des changement réels dans la vie des Joualonais et à la possibilité que les révolutionnaires de gauche arrivent à intégrer à leurs discours la perspective de leurs consoeurs féminines.

Maryse: la politique au féminin

L'action du premier roman de Francine Noël se passe dans le milieu étudiant de gauche à Montréal entre 1968 à 1975. Or, publié en 1983, le texte profite du décalage entre le moment de sa rédaction et le moment du narré pour nous offrir un regard à la fois tendre et critique, un tant soit peu nostalgique mais néanmoins lucide, sur les événements de la Révolution tranquille et les changements politiques et culturels qui s'en sont suivis. L'histoire du roman suit la prise de conscience féministe de Maryse O'Sullivan, jeune fille à moitié québécoise et à moitié irlandaise, qui après une enfance difficile, cherche à prendre sa place en études de «littérologie» et au sein du groupe d'intellectuels de gauche animé par son copain bourgeois, Michel Paradis. Au bout d'un long apprentissage, elle se libère de cette relation amoureuse malsaine et commence tout doucement à écrire.

Au début du texte, l'action se passe dans l'appartement que partagent Maryse, François Ladouceur et Tit-cul Galipo, trois jeunes étudiants. Lors d'une des nombreuses conversations entre François et Maryse, la narratrice explique le conflit intérieur que ressent François Ladouceur, amoureux de Maryse: il «déplora d'être noyé dans la culture

des autres et de devoir penser à Maryse avec des mots étrangers[33] ». Il appose, *malgré lui*, une image d'un coeur («Frank love Mary [*sic*]») sur le mur de l'appartement au-dessus de sa tête, une image qu'il regrette aussitôt d'avoir vue. «Quelle dérision! pensa-t-il. Et quelle humiliation pour un membre du RIN! Car il en était »(25). L'instance narrative prend-elle une certaine distance face à la politique organisée, devenue, ici, une autorité abstraite qui surveille le comportement des gens? Ou pourrions-nous y lire le besoin, de la part de François, d'appartenir au RIN, comme une tentative d'échapper à la culture américaine et «quétaine» de plus en plus envahissante? Ce passage constitue le premier exemple d'une ambivalence, d'une ouverture interprétative face à la question nationale. Nous verrons plus loin que cette ambiguïté s'oppose au dogmatisme du discours politique de «la gang de gauche», animée par le copain de Maryse, Michel Paradis.

La «question nationale» est soulevée directement à la toute fin du deuxième chapitre, lors d'une discussion non transcrite entre François et Maryse:

> Maryse avait lu très longtemps, puis ils avaient parlé du pouvoir, du séparatisme et de ses origines à elle; moitié irlandaise, moitié canadienne-française, elle s'était rangée du côté français à cause de son séjour au couvent mais pour elle, la position séparatiste n'était ni évidente, ni claire, ni simple. Vers trois heures du matin, sans avoir vidé aucune question -- nationale ou autre -- , ils étaient allés se coucher, innocemment. (37)

Le segment «question - nationale ou autre -» n'accorde pas de statut particulier à cette question, la mettant sur le même plan que plusieurs autres dont la discussion représente tout simplement une manière agréable de passer la nuit[34]. Bien qu'évoqué au début (l'auteure prend le soin de «situer» Maryse et François à cet égard), le conflit entre le

---

[33] Francine Noël, *Maryse*, Montréal, 2[e] éd., VLB, 1987, p. 25. Désormais, les références à cet ouvrage seront placées entre parenthèses dans le texte.

[34] D'ailleurs, dans ce milieu estudiantin, «[v]ivre, c'était parler, très tard la nuit, toutes les nuits » (21).

Québec et le Canada n'est pas expliqué et se trouve relégué à une dimension anodine de la vie quotidienne, évoqué et écarté simultanément. Ce traitement de l'enjeu national est renforcé par le système temporel du roman, qui se veut à la fois une chronique bien datée de l'époque et une vision plus subjective et personnelle des mêmes événements.

Si le roman explore ce que Lise Gauvin appelle « l'intelligence du quotidien[35] », la question nationale fait partie de cette routine quotidienne. Du moins pour Maryse qui ne manifeste contre « le Bill 63 » que dans ses rêveries sur Michel Paradis. Elle voit celui-ci «marchant vers Québec, avec sa main à elle dans sa grande main - ils manifestaient contre le Bill 63[...] »(65). Rêvant d'amour, d'une certaine harmonie entre elle et son bien-aimé sur fond seulement d'action politique, Maryse semble loin du débat qui a suscité d'ardentes réactions[36] de la part des francophones du Québec. Or, Maryse se sent exclue des réflexions sur la conjoncture politique, associées aux amis de Michel. Comme dans *Un joualonais sa joualonie*, l'instance narrative joue un rôle capital, ici, en tournant en ridicule les idéaux politiques de ce monde estudiantin de gauche, composé de fils et filles de médecins, d'ingénieurs et de notaires, qui « travaillaient fort à libérer le prolétariat de ses chaînes [...] » (76). Ce «travail» s'effectue autour d'une table de restaurant. L'on y discute longuement de la question internationale, de la récente visite de Cohn-Bendit, de «mai 68 et [d]es autres révolutions, sujets inépuisables et profonds, au sens de creux» (79). L'instance narrative précise ce portrait peu flatteur:

---

[35] Lise Gauvin, «*Maryse*, le livre de ceux qui avaient 20 ans en 1968», *Le Devoir*, 21 janvier 1984, p. 15.

[36] La loi 63, qui permet, par le biais de l'accès à l'école anglaise, l'assimilation des enfants d'immigrants et de francophones à la communauté anglophone du Québec était vivement contestée dans les milieux nationalistes, en 1969: «À l'Assemblée nationale, quatre députés mènent la lutte au projet de loi 63, alors que dans les rues de nombreuses

> Comme tous les nouveaux amis de Michel, les Crête étaient d'extrême-gauche, voués à la gauche comme si c'eût été de naissance, comme une tache de naissance. Ils auraient aimé que cela en soit une. Le couple venait d'adhérer secrètement -- mais tout le monde le savait -- à la L M N O P Q R S T U (Ligue Machiste Nationaliste officiellement Péquiste et Québécoise-Radicale Secrètement Thanatoïste et Unitaire). Comme adhérents à la Ligue, ils pactisaient avec les V W, avaient dû rompre toute relation avec les tenants du X Y Z et s'opposaient férocement à l'A B C. (76)

Dans ce passage, parmi tant d'autres, l'adhésion à la politique nationaliste organisée -- officiellement Péquiste-Québécoise Radicale -- est tournée en dérision par l'instance narrative, qui la met sur le même pied que les autres groupuscules absurdes. Les nationalistes ne se voient pas accorder un statut privilégié dans des soirées intellectuelles où «[d]es éminences gris pâle du P.Q. côtoyaient des Trots, des LMNO et même des ABC »(307). Aux Crête -- le seul couple que tolère le groupe car « leur amour, bien que fort et exemplaire, passait *après* leurs convictions politiques » (69) -- , à la très brillante et « mal fagotée » Francine Fauchée et au très pompeux français Lemire, s'ajoutent Adrien Oubedon et sa muse Elvire Légarée. « Gros et très quelconque », Oubedon, l'équivalent de Papillon dans l'imaginaire de Noël, est également un personnage ridiculisé, gros parleur qui dépend du travail de sa muse pour passer à l'écriture[37].

Malgré le fait que cet entourage englobe aussi des femmes, leurs «discussions interminables» relèvent de l'univers masculin, c'est-à-dire qu'elles n'offrent aucune

---

manifestations ont lieu. Cette agitation contribue à la défaite du gouvernement Bertrand.» Voir Linteau et al, *op. cit.*, p. 604.

[37] Voici la scène à laquelle ont droit Maryse et François lorsqu'ils ont le malheur d'interrompre une séance d'inspiration chez « Marie-Elvire Légarée, M.R. (muse reconnue) »: « Adrien, l'air extatique, actionnait le dactylo pendant qu'Elvire, immobile sur un monceau de coussins, dans la position du cobra à double menton, l'oeil fixe et les bras mous, bruissait avec dévotion. Dans son bocal posé sur l'allège de la fenêtre, un poisson rouge ondulait consciencieusement. Cela sentait bon la poésie et l'effort

méditation sur la spécificité féminine, sur la manière dont une prolétaire ressent son oppression[38]. Leurs conversations n'ont rien de terre-à-terre: [T]out cela restait généralement universitaire, théorique et ludique, [...] tournant autour de questions internationales [...] comme les problèmes du Laos, ceux du Biafra, ceux du Vietnam agonisant, la politique extérieure des États-Unis ou même la Chine grandiose de Mao, qui loin d'être un problème était *la* solution à tous les maux de l'univers[39] »(76).

Ce groupe véhicule une image stéréotypée des «sujets» de discussions féminins. La très intelligente Francine Fauchée, qui pratique des analyses fouillées des tendances de la ligue Machiste-Nationaliste, demeure polie, pas plus, quand elle se retrouve avec d'autres femmes:

> [E]lle parlait alors de choses comme le macramé, les plantes vertes, le symbolisme des dessins d'enfants, la condition féminine, les régimes amaigrissants ou encore la recette de gâteau aux carottes sans carottes mais avec fèves soya.[...] Une fois les sujets «de femme» épuisés, elle retournait à ses préoccupations politiques avec la satisfaction d'avoir trouvé le ton juste. (187)

Cependant, les sujets abordés par Maryse et ses amies ne ressemblent en rien à ceux que privilégie Francine Fauchée. La narratrice de *Maryse* remet ainsi en question la vision

---

intellectuel. Oubedon prenait des amphétamines depuis trois jours et il commençait à être passablement ding-ding » (208-209).

[38] L'accès difficile à l'avortement est un exemple frappant d'un sujet «politique» (de femme) qui n'intéresse pas les amis de Michel. La mention même, de la part d'Elvire, de son avortement, pour lequel elle a dû aller à New York, tourne court: «Il y eut un temps mort, Lemire ne se donnant pas la peine de répondre. Ces histoires n'intéressaient personne, sauf Maryse, qui n'y connaissait pas grand-chose et qui était sûre d'elle avec, au fond de son sac, sa rondelle de pilules orthonovum» (82).

[39] La critique des membres masculins des groupes politiques gauchistes revient à d'autres endroits dans l'écriture contemporaine des femmes. Voici un extrait de la nouvelle de France Théoret qui s'intitule « L'homme qui peignait Staline »: « Les idées politiques de Mathieu n'allaient pas très loin. Il se lassait rapidement des discussions concernant l'organisation du parti et les stratégies à prendre lors des grèves. Il n'avouait à personne

condescendante qu'ont de la condition féminine les gauchistes de taverne, qui l'évacuent explicitement du champ politique, comme le montre la liste des sujets «de femme».

Ainsi, tout au long du roman, une opposition se construit entre le discours politique du monde «masculin» et le discours politique du monde «féminin», lequel est composé de Maryse et de ses deux meilleurs amies: l'avocate Marité Grand'maison et la comédienne « flyée » Marie-Lyre Flouée (MLF). Comme l'a déjà remarqué Lori Saint-Martin, la conscience politique de ces personnages féminins se développe au jour le jour, a un lien avec le concret, n'est pas uniquement intellectuelle et coupée du monde réel[40]. Ainsi, Marie-Lyre téléphone et écrit aux ministres, à la radio et au bureau de poste «pour se plaindre de l'absence du français dans les services, du racisme et de bien d'autres choses encore »(62). La prise de conscience de cette identité se concrétise, pour Marie-Lyre Flouée et pour Maryse, dans les rencontres et les activités quotidiennes; leur philosophie tranche complètement avec le discours que tient Michel, qui, lui, ne voit aucun lien entre la politique et la vie de couple, se montrant plus concerné par «les femmes du tiers monde qui vivent dans un état de sujétion scandaleux »(342) que par le fait que Maryse fait toujours l'épicerie et assume toutes les tâches ménagères. À la différence de ce qu'on voit dans *Un joualonais sa joualonie*, les activités politiques du trio que forment Maryse, MLF et Marité ne sont pas ironisées par l'instance narrative,

---

ne pas avoir lu Marx et il refusait d'aller distribuer le journal à la porte des usines ». Voir *L'homme qui peignait Staline*, Montréal, Les Herbes rouges, 1989, p. 77-78.

[40] Lori Saint-Martin écrira: « Ainsi, la véritable action politique est concrète, quotidienne, terre-à-terre et gynocentrique. Francine Noël semble nous donner ici, du politique, les visions féminine et masculine, l'une fort éloignée des préoccupations quotidiennes, l'autre fondée sur l'action, l'émotion et l'engagement concret.» Voir «Histoire(s) de femme(s) chez Francine Noël», *Voix et images*, vol. 18, n° 2, hiver 1993, p. 242.

comme le sont les «non-activités» du discours masculin, ce qui indique clairement le parti pris féministe de la narration.

L'identité québécoise au féminin en devenir passe, dans ce roman, avant tout par la langue. Dans cette optique, la prise de parole célébratoire du français québécois de la part de Marie-Lyre est significative. Quand, lors d'un petit souper romantique, son ancien professeur et copain, André Breton, trouve à redire sur son emploi du mot «chum», elle explose et nous livre les premières réflexions poussées du roman sur l'identité québécoise. Comme l'explique Neil B. Bishop, le personnage français «nie à Marie-Lyre le droit à sa spécificité langagière québécoise; la lutte [entre les deux personnages se situant] au niveau du droit à l'expression langagière libre et authentique[41] ». Or, l'expérience humiliante de Marie-Lyre devient l'amorce d'une double identité: en tant que citoyenne du Québec, «du très Bas-Canada» et en tant que femme. Au rapport de pouvoir entre le code linguistique français et le code québécois s'ajoute celui entre les sexes. MLF n'est que la maîtresse de cet homme marié dans une relation qui ne lui apporte rien: «On n'est ni concubins, ni accotés, on n'est même pas dans le véritable adultère bourgeois, ça c'était quelque chose au moins! »(113) Elle rejette le modèle dominateur-colonisateur que représente Breton, qui, professeur portant le nom d'un célèbre auteur français, incarne doublement la norme: «Ton problème, André Breton, c'est que tu parles bien, toi! Ce qui t'enlève beaucoup de possibilités sur le plan du vocabulaire et de la syntaxe, ça te limite, et t'oses pas inventer » (114). Forçant «sur le québécois», MLF prend le dessus dans cette engueulade et montre la porte à André

---

[41]Neil B. Bishop, «Le personnage français dans quelques romans québécois contemporains», *Voix et images,* vol. 13, n° 1, automne 1987, p. 86.

Breton dans une glorieuse affirmation ironique de la nécessité du mot «chum» pour désigner leur réalité de couple:

> Ça coïncide peut-être pas parfaitement avec ce que tu es, ce que tu représente pour moi, mon chéri, mais qu'est-ce que tu veux, on n'a pas tellement de choix au Québec, dans ce domaine pourtant si important de la nomination, du nommage, de l'appelage, du câllage des mâles avec lesquels on s'accouple. Tu viens de mettre le doigt sur une carence hideuse de notre beau dialecte. On n'a rien que le mot chum pour vous nommer, toi et tous les autres. C'est un mot fourre-tout, si je puis dire. C'est à prendre ou à laisser: t'es mon chum ou t'es rien. (115)

Comme le fera plus tard Maryse, en se débarrassant du génie de la langue française, esprit magique qui surveille son écriture, Marie-Lyre refuse de se soumettre au discours hégémonique des Français sur la langue. Au contraire, elle contribue à la mise en place d'une certaine authenticité québécoise, à l'affirmation de la spécificité du français dans un contexte nord-américain et dans le cadre des relations de pouvoir entre hommes et femmes.

Il importe de souligner la nature radicale de l'appropriation langagière de Marie-Lyre dans la mesure ou celle-ci s'empare du domaine de la nomination, que la linguiste Marina Yaguello définit comme étant la base du patriarcat[42], et démontre la volonté d'une femme de contrôler le «nommage» de sa vie quotidienne. Comme le souligne Yaguello, prendre la parole équivaut à prendre le pouvoir[43]. Pour les féministes, «il ne suffit pas de prendre conscience de l'oppression; encore faut-il avoir les mots pour le dire[44]» afin de pouvoir passer du sentiment particulier d'exploitation à un sentiment général, à une idéologie constituée. Se construit alors un discours féministe présenté comme plus

---

[42] «C'est qu'il existe une relation évidente entre le pouvoir et le droit de nommer. La règle patronymique [...] est la base du patriarcat.» Marina Yaguello, *Les mots et les femmes*, Paris, Payot, 1992, p. 178.
[43] *Ibid.*, p. 51.

concret et plus cohérent, voire comme plus radical, que le discours des groupuscules bourgeois, raillé volontiers par l'instance narrative. De plus, lors de cette dispute avec Breton et lors de son monologue improvisé au party chez Maryse, la manière dont MLF manipule la matière langagière, en mélangeant mots savants et argotiques, en employant le passé simple et en créant de nouveaux termes («nommage, amicule»), rompt complètement avec les idées reçues sur le rapport des femmes au langage. Selon la linguistique traditionnelle, les femmes répugnent naturellement à l'expression grossière et obscène; elles témoignent de non-créativité, d'une parole timorée et d'une incapacité de manier des concepts abstraits[45]. La tirade de MLF constitue un épisode «politique», quoique quotidien, de mise en oeuvre de l'identité québécoise féminine et se trouve insérée dans un contexte féminin par la narration. Avec Maryse, dans un espace «entre copines[46] », Marie-Lyre trouve la compréhension qu'elle cherche pour sa situation spécifique de femme québécoise.

La prise de conscience politique des personnages féminins s'articule *autrement* même durant les événements d'octobre 1970. Rappelons que lors de la crise d'octobre 1970 une cellule du FLQ enlève un diplomate britannique en poste à Montréal, James Richard Cross, exigeant entre autres la libération des prisonniers politiques et la diffusion d'un communiqué expliquant les revendications du groupe. Les autorités refusant de négocier, une autre cellule enlève le ministre québécois Pierre Laporte, qui sera retrouvé mort quelques jours plus tard. Le Québec vit donc une crise sans précédent. Les gouvernements québécois et canadiens choisissent de tenir tête aux felquistes, d'invoquer

---

[44]*Ibid.*, p. 76.

[45]*Ibid.*, p. 57 et passim.

la loi des mesures de guerre qui limite les droits démocratiques; l'armée canadienne sera envoyée à Montréal[47]. Comment les femmes ont-elles vécu cette situation? La première discussion qu'ont Maryse et Marité sur l'enlèvement de Cross, se passe au supermarché au dessus d'un pot «contenant du BHA-BHT, du corn starch, du corn syrop, un supplément de vitamine A, B12 et E [...]» (120). Cette organisation des éléments narratifs arrive à intégrer, à imbriquer la crise à la vie quotidienne des femmes et à souligner le non-partage des tâches ménagères. Si les femmes doivent parler politique au supermarché au lieu de la taverne, il devient évident qu'elles ont moins de temps à consacrer à la conjoncture politique. De plus, en sortant de l'épicerie, les deux femmes croisent un ami de Michel, « le penseur de gauche Mardochée Poitras » qui fait semblant de ne pas connaître Maryse même si, trois jours plus tôt, il avait passé une soirée entière chez elle, à boire son whisky en compagnie de Michel. « Pour lui, je dois faire partie des meubles, dit Maryse. Il ne me replace qu'en contexte, dans ma cuisine »(121). L'attitude du soi-disant «penseur de gauche » rappelle brusquement aux femmes que, dans le domaine politique, elles font «partie des meubles» et devraient rester là où les hommes peuvent les replacer: dans la cuisine et au supermarché. Le projet nationaliste/gauchiste se trouve donc compromis, dans ce roman, par son refus de tenir compte de la problématique féministe et, plus largement, des enjeux touchant les femmes et le féminin.

Bien que Maryse reste incrédule face à la Déclaration de la loi des mesures de guerre et à la présence de l'armée à Montréal, elle se sent marginalisée par cette crise qui donne lieu à sa solitude et sert d'excuse à l'infidélité de Michel Paradis: il quitte

---

[46]L'expression est d'Alexandra Jarque, «Le roman des copines», *Possibles*, vol. 15, n° 2, 1991, p. 31-42.
[47] Linteau et al, *op cit.*, p. 713.

l'appartement ayant peur d'être recherché par la police et conserve, par la suite, «l'habitude de découcher parfois sans prévenir »(132). La crise devient donc, pour Michel, un prétexte pour tromper Maryse, pour ne pas parler de son libertinage. Quand elle lui demande s'il voit d'autres filles, il refuse de répondre: « On n'a pas le temps de parler de tout ça avec tout ce qui se passe, dit-il. Il y a des questions plus importantes, plus politiques » (132). Cette remarque met en relief le gouffre qui sépare Michel et Maryse du point de vue des discours politiques. Comme nous avons vu, les personnages féminins, suivant le slogan du mouvement féministe des années soixante-dix « le privé est politique », tâchent de politiser les rapports de domination entre les sexes et de développer une politique près du concret et de leur expérience quotidienne. Pour Michel et ses amis, le domaine politique constitue un échappatoire qui leur permet d'avoir bonne conscience tout en gardant leurs privilèges au foyer.

Dans son étude de l'auteure palestinienne Sahar Khalifeh, Mary Layoun constate que la narration nationale est construite de plusieurs perspectives conflictuelles. Elle souligne le potentiel qu'a l'expérience quotidienne des gens ordinaires de contester, de déconcerter la version dominante de cette narration, offrant parfois des alternatives plus flexibles et plus pragmatiques[48]. En donnant la priorité de l'espace textuel à Maryse, Noël raconte ainsi une version autre de cette période capitale dans l'histoire québécoise et suggère que les personnages féminins ne l'ont pas vécue de la même façon que les hommes. Le moment d'agir venu, elles se sont retrouvées dans les coulisses, comme si leur opinion et leur participation étaient d'une importance secondaire. Il est intéressant de noter la ressemblance entre le portrait que dessine Noël de la Crise d'octobre et le

[48] Mary Lahoun, *loc. cit.*, p. 413.

témoignage qu'avaient fait de la même période Véronique O'Leary et Louise Toupin. Leur expérience expliquerait peut-être la réaction mitigée des femmes devant le nationalisme:

> En pleine crise d'octobre, alors que la Loi des mesures de guerre vient d'être déclarée, le FLF tient une réunion d'urgence. Nous voulons appuyer officiellement le Manifeste du FLQ. Gros débats... Une des femmes présentes nous fait alors remarquer à peu près ceci: «Il n'y a rien sur les femmes dans le Manifeste! encore une fois, RIEN sur nous». [...] On lui donne raison [...] Finalement, on abandonnera ce projet d'appui[49].

Le malaise exprimé ici par les membres du FLF, loin d'être un cas isolé, s'insère, comme nous avons vu plus haut, dans une suite de déceptions et d'échecs quant à la possibilité de faire une véritable coalition entre les mouvements féministes et nationalistes des années soixante-dix. Francine Noël a reproduit ainsi dans *Maryse* une scission entre la politique des femmes et la politique des hommes qui fait écho aux difficultés qu'ont connues les femmes de l'époque à faire intégrer leurs revendications spécifiques au projet d'indépendance masculine.

L'identité québécoise se définit par rapport à d'autres identités nationales, lesquelles offrent des points de comparaison ou encore servent de repoussoir. Sur ce plan divergent également les deux visions du Québec qu'ont Maryse et Michel. La réaction de Michel à l'aventure de Maryse avec Manolo, le serveur de *la Luna de papel,* le restaurant qui sert de point de rencontre de tous les personnages du texte, est on ne peut plus révélatrice. Michel est, en somme, humilié d'être mis au même niveau qu'un Espagnol, un étranger. À ce moment dans le texte, l'adjectif «québécois» devient une quasi-insulte pour chacun des deux personnages. Après avoir battu Maryse, Michel déblatère « contre

---

[49] Véronique O'Leary et Louise Toupin, *op cit.*, p. 32-33.

l'Espagne de pacotille qui illumine les rêveries à rabais des petites Québécoises en mal de libération »(276). Surprise enfin d'apprendre comment «il la voyait», Maryse rassemble ses forces pour l'examiner à son tour: «[r]epliée dans son coin, elle se mit à le détester. Elle le voyait, petit Québécois imbu de lui-même, minoritaire et bafoué dans son propre pays et, de surcroît, arrogant envers les autres ethnies[...] »(268). Michel représente donc le mal du Québec, un Québec à éviter, un Québec fermé. Son comportement, ses non-activités politiques sont associés par la narratrice à un discours nationaliste opportuniste et bourgeois. De même, à la soirée qu'organise Michel à leur appartement, Maryse regarde d'un oeil critique la manière dont il «trimballe comme des marionnettes» ses invités chiliens, s'attendant à ce qu'ils remplissent leur rôle, parlent de révolution, symbolisent leur pays. Maryse se demande «si, une fois la curiosité passée, ce pays permettrait aux Chiliens de faire quelque chose, ou s'ils seraient éternellement voués au souvenir »(309). Tout conduit à dire que Francine Noël, en privilégiant le point de vue du personnage éponyme, prend parti contre le mouvement nationaliste officiel, lequel se trouve ou bien décrit d'un ton moqueur ou bien lié à l'opportunisme et à la fermeture de Michel Paradis. Le détail du texte suggère également que le «pays» associé à Maryse serait moins marqué par la discrimination, la ghettoïsation et la ségrégation.

Le roman de Francine Noël se termine toutefois sur une note plus positive pour ce qui est d'une possible redéfinition de l'identité nationale des femmes. Orpheline de son propre passé -- elle croit que sa mère québécoise n'avait pas d'histoires ni souvenirs à lui léguer --, Maryse décide de reconstruire son passé par le biais de la fiction. Constatant que le français défavorisé de sa mère ne l'avait jamais servie, Maryse espère redonner la parole à cette morte-vivante, dans une pièce qui s'intitule «Fragments des vies posthumes

de Rosirène Tremblée, muette et morte-née». Pour Maryse et MLF, la création joue un rôle capital dans la construction d'une identité québécoise de femme. «À mesure que [Maryse] travaillait le texte, d'innombrables personnages de femmes se levaient sous sa plume, sortant de l'oubli et du silence » (420). Les deux jeunes femmes décident d'inventer un nouvel espace, de se redonner un passé ouvert, pluriel et non dogmatique parce que fictif, plein de «magie et de drôlerie » (431) et toujours à réinventer. Ayant toujours eu à se battre afin de pouvoir étudier, dans ses cours d'université, des auteures «dont ses professeurs littérologues lui avaient pudiquement caché l'existence »(279) et ayant aussi constaté qu'il existe une culture féminine autre que celle dont parlent toujours des intellectuels de gauche, Maryse reconnaît que c'est vers le passé qu'il faut se tourner afin de comprendre la situation des femmes d'aujourd'hui. Ainsi, la fin du premier roman de Francine Noël génère-t-elle le projet du deuxième, *Myriam première,* publié en 1987: Dans ce texte-ci, à la perspective synchronique de *Maryse* s'en substitue une plus diachronique: est mis en scène le point de vue de trois générations de femmes québécoises auquel s'ajoutent les reconstructions fictives de liens matrilinéaires fournies par l'écrivaine Maryse. La mémoire collective, l'oubli, les lettres des femmes sont les idées-forces du deuxième roman où tout conduit à dire que face à l'impasse où se retrouve le Québec post-référendaire des années quatre-vingt, les personnages féminins doivent prendre en charge la transmission des valeurs et la sauvegarde de la mémoire collective[50].

Le mouvement féministe québécois des années soixante-dix est né dans la foulée de plusieurs mouvements de libération à la fois socialiste, nationaliste et décolonisateur. Les militantes femmes y ont emprunté leur vocabulaire; elles y ont puisé leur premier

---

[50] Voir notre « *Myriam première* de Francine Noël: le patrimoine au féminin et la

paradigme d'oppression. Or, les femmes de ces groupes ont très tôt vu les limites d'une telle cohabitation féministe et nationaliste. Plusieurs écrits de femmes de la même période, qui réfléchissent à la question nationale, se montrent en effet très critiques à l'égard de la politique organisée de gauche qui, elle, ne prend pas en compte la spécificité de la condition féminine. Dans *Un joualonais sa joualonie,* est tournée en ridicule toute tentative de libérer les « Joualonais », surtout par le biais de l'écriture. Francine Noël, en privilégiant le point de vue du personnage éponyme, prend parti aussi contre le mouvement nationaliste officiel. Cette mise à distance de la politique nationaliste organisée et la valorisation de l'expérience quotidienne des Québécoises suggèrent que la politique de gauche, telle qu'elle a existé durant cette période, était incompatible avec les valeurs et l'expérience des femmes. Or, si le texte de Marie-Claire Blais s'en tient à une critique des discours de libération, Francine Noël, dans *Maryse*, met en oeuvre, à travers le trio que forment les personnages féminins Maryse, MLF et Marité, une politique quotidienne et gynocentrique, une politique de femmes dont avait parlé plus haut Nicole Brossard, qui a plus de chance, dans l'avenir, de conjuguer nationalisme et féminisme.

---

réécriture de l'histoire national », p. 55-68.

CONCLUSION

CONCLUSION

Comment se dessine donc la nation imaginée dans le roman des femmes du Québec? Elle est riche et variée et, comme tout ce qui est associé aux études sur le nationalisme, ambiguë et parfois contradictoire. En fait, chaque chapitre de notre analyse aborde une facette centrale de cette nation imaginée. Avec les trois romans de Laure Conan, nous avons vu l'importance de l'*histoire* de la Nouvelle-France comme caution de la mission civilisatrice des Canadiens français en Amérique du Nord. Le courant messianique du tournant du siècle exigeait la revalorisation du passé, le retour aux archétypes fondateurs dans l'effort de redynamiser la collectivité. Si le roman historique que pratique Conan est bel et bien « national » dans l'acception que donne au mot l'abbé Casgrain -- elle met en scène les héros du Régime français afin de réveiller des sentiments patriotiques -- il l'est également d'une manière qui lui est spécifique. Les deux premiers textes de Laure Conan, *À l'oeuvre et à l'épreuve* et *L'oublié*, évoquent la futilité du projet colonisateur rendu problématique par le manque de présence féminine réelle sur le sol canadien. Le troisième roman, *La sève imortelle,* marque le point culminant d'une tradition proprement féminine qui caractérise sa vision historique. S'il faut retourner au

passé pour trouver matière à patriotisme, l'exemple de Laure Conan montre l'importance, pour le récit national canadien-français, de l'histoire *des femmes*.

Une fois la leçon historique apprise, les membres d'une nation doivent apprendre à vivre ensemble et à former une *communauté* d'individus animée par un consentement sans cesse renouvelé, par le fameux « plébiscite de tous les jours » dont parlait Ernest Renan. Les trois romans de la terre analysés dans le quatrième chapitre examinent de près justement cette idée de communauté. Marie Le Franc se penche sur une communauté en quelque sorte artificielle, créée à la suite des problèmes économiques qui ont ravagé les centres urbains durant la crise des années trente. Son roman met l'accent sur les nouveaux colons qui s'adaptent très difficilement aux rigueurs du Nord, démystifiant ainsi la vocation agricole des Canadiens français. Le roman de la terre masculin avait montré que le succès d'une telle entreprise (la fondation d'un village) repose sur l'abnégation des femmes, sur leurs années de travail domestique et d'innombrables grossesses subies sans plainte aucune. Chez Marie Le Franc, grâce aux personnages féminins inattendus d'Anne Bruchési et de Rose-Aimée Trépanier, les femmes réussissent à sortir de la sphère uniquement privée. Pour Germaine Guèvremont, le lieu fictif du Chenal du Moine permet de réfléchir à l'organisation du village et de montrer les limites des rapports de conflit qui abondent dans le roman de la terre masculin. À la fin du dyptique, seul reste en place un réseau de femmes, réseau affaibli certes par les rivalités entre personnages féminins qu'engrendre la loi des pères, mais réseau féminin tout de même. Le fait qu'Alphonsine Desmarais prenne soin de Marie-Didace à la fin du deuxième roman est, pour l'évolution de la communauté canadienne-française traditionnelle, hautement significatif : le

dénouement du texte suggère la possibilité d'une collectivité fondée sur les valeurs de partage et du don qui dépasse des rapports uniquement sanguins.

Si les romancières du cinquième chapitre semblent effectuer un retour vers l'histoire, c'est afin de l'analyser de l'autre bout de la lorgnette, non pas du point de vue des figures féminines héroïques, mais celui de la *mémoire* collective et des mythes fondateurs de la société québécoise. On ne pourrait pas trouver un meilleur symbole de l'exclusion des femmes de la mémoire québécoise officielle que la Rikou d'Andrée Maillet qui, dans *Les remparts de Québec*, se ballade nue sur les plaines d'Abraham. Ce lieu fondateur de l'identité québécoise lui semble interdit, irréel; il n'y a trace d'aucune participation féminine à ce combat historique. Faute de s'inscrire dans les annales de l'histoire, la narratrice du texte banalise les détails du conflit, insistant sur la nature masculine de la mémoire collective. *La maison Trestler ou le 8e jour de l'Amérique* de Madeleine Ouellette-Michalska reprend le thème de la guerre pour pousser plus loin la notion d'une mémoire au féminin. Juxtaposée au père belliqueux qui s'accroche à sa (non)participation à l'invasion américaine de 1775 se trouve sa fille Catherine, dont le corps vient à incarner la mort et la destruction qui résultent des confrontations armées. Pris ensemble, les deux romans offrent une critique de l'importance de la guerre pour les mythes fondateurs de la nation tout en valorisant -- Ouellette-Michalska surtout -- l'expérience concrète, souvent oubliée, parfois enfouie, des femmes.

L'étude du nationalisme est inextricablement liée aux mouvements politiques d'indépendance et de libération. Les deux romans du dernier chapitre, *Un joualonais sa joualonie* de Marie-Claire Blais et *Maryse* de Francine Noël, mettent en fiction les leaders, les slogans, et les principes des mouvements politiques de gauche des années

soixante. En fait, comme nous l'avons vu, les deux romancières se montrent très critiques à l'égard de cette politique organisée, dominée par des hommes, et qui ne semble pas du tout apte à effectuer des changements réels ni à intégrer à son programme politique les revendications des femmes. La lutte pour l'indépendance politique, telle qu'elle est dépeinte dans ces deux textes, exige des femmes qu'elles rénoncent à leur spécificité sexuelle et qu'elles restent dans les coulisses pendant que les dirigeants masculins prennent toutes les décisions. Voilà pourquoi, chez Francine Noël, se met en place une politique au féminin plus terre à terre et concrète.

Quelques aspects de l'écriture nationale des femmes semblent toutefois résister à l'analyse. Comment comprendre les volontés contradictoires du personnage de Rikou? Elle semble tantôt se moquer de la symbolique traditionnelle tantôt y souscrire: elle veut être vue comme « la germination des sacrifices » par des combattants des plaines d'Abraham, la mère du «peuple nouveau qu'[elle] pourrai[t] mettre au monde en leur nom et honneur» (41) Il y a une sorte d'instabilité, d'interférence symbolique qui plane sur plusieurs des romans étudiés ici et qui prend la forme de l'allégorie sexuée de la nation. Dans les deux derniers romans historiques de Laure Conan, nous avons observé que l'importance des femmes réelles et l'essence féminine sublimée (la Vierge) semblent s'exclure mutuellement. C'est comme s'il fallait liquider la femme symbolique, produit de l'imagination masculine, avant que la femme réelle ne puisse participer au récit de la nation. Plus de recherche reste à faire justement, dans la lignée du travail déjà amorcé par Marina Warner et Sarah Kofman, sur cet aspect du nationalisme, soit la personnification de la femme dans la culture occidentale comme revers de son rabaissement dans la société réelle. Nous comptons poursuivre notre analyse de l'allégorie sexuée dans les

textes poétiques, romanesques et théoriques des hommes de la Révolution tranquille dans l'espoir de mieux saisir son importance pour le discours néo-nationaliste de l'époque.

Une ferveur nationaliste moins prononcée?

En général, les dix romans de notre corpus, pris ensemble, nous permettent d'arriver à des conclusions générales et de répondre aux questions esquissées dans l'introduction du présent travail. La thématique nationale est moins présente dans les écrits des femmes que dans ceux des hommes. Voilà un fait qui ne surprend pas. Aliénées des centres du pouvoir, cantonnées jusqu'au début du siècle dans des occupations domestiques et des emplois reliés à la sphère privée, les femmes qui écrivent ont choisi moins souvent que leurs contemporains masculins des sujets fortement politiques. Cependant, celles qui optent pour des sujets politiques ne parviennent pas à reconduire les discours nationalistes du moment sans les modifier -- ce qui fut le cas pour Laure Conan -- ou les critiquer comme nous avons vu dans les romans de Madeleine Ouellette-Michalska et Francine Noël. Faut-il conclure que les romancières québécoises sont moins nationalistes que les romanciers masculins? La question est complexe. Elles le sont dans la mesure où elles ne parviennent pas à souscrire à une topologie symbolique qui les idéalise sans reconnaître leur contribution réelle à la construction de la collectivité. Elles le sont moins aussi dans la mesure où elles n'endossent pas la guerre comme moyen de parvenir à l'indépendance ou de maintenir les frontières d'un état existant. Pour elles, prendre les armes n'est jamais un devoir patriotique -- sauf peut-être pour Laure Conan --, ni un acte de gloire, ni une façon de prouver ou de tester ses sentiments patriotiques mais un acte de carnage et de destruction qui tue leur mari et leur fils. La mise à distance des champs de bataille héroïques constitue un des traits saillants du roman national des

femmes au Québec; un trait récurrent, en fait, dans l'écriture nationale des femmes, qui mérite d'être étudié de manière systématique dans une perspective plus internationale. Les romancières étudiées ici sont aussi moins nationalistes dans la mesure où elles regardent d'un oeil critique tout mouvement politique de libération collective, qui les oblige à renoncer à leur spécificité féminine jusqu'à ce que l'indépendance soit acquise. À quand, semblent-elles dire, un programme politique qui intègre dès le début les intérêts des femmes?

Existe-t-il un nationalisme féministe?

À la lumière des zones de conflits ou d'espaces d'affrontement entre le « rêve national » et l'aspiration des femmes que nous avons repérés dans les romans de notre corpus, il semble pertinent de se demander si le féminisme et le nationalisme ne sont pas au fond incompatibles. Un nationalisme féministe est-il possible? Voici comment la politicologue Micheline de Sève décrit la nature du patriarcat :

> [...] le patriarcat, n'affirme le principe de supériorité de l'homme sur la femme qu'au prix de l'acceptation, en contrepartie, d'un principe d'hiérarchisation des hommes entre eux. La différenciation est posée comme un principe d'ordre naturel valable pour tous les êtres vivants. La division sexuelle patriarcale est le modèle premier d'une série de distinctions de rang, d'âge, de race, de culture, de classe, de *nation*, etc., où toute différence est traitée comme une source d'inégalité[1].

Dans un tel système, l'allégeance nationale à un pays serait vue par ceux qui ont une autre nationalité comme une différence inégale, comme une source de conflit ou de rivalité. Il s'en suit qu'un nationalisme féministe devrait être caractérisé non pas par un système hiérarchique mais par une identité nationale respectueuse des différences.

---

[1] Micheline de Sève, *Pour un féminisme libertaire*, Montréal, Boréal Express, 1985, p. 17. Nous soulignons.

Lois West, pour sa part, a dressé les contours d'un nationalisme féministe dans l'introduction à son ouvrage collectif, citée dans le premier chapitre. Pour elle, l'action réalisée par les divers mouvements de femmes en Irlande, en Palestine et en Amérique centrale constitue la preuve de l'existence de ce nationalisme spécifique :

> Activists in these contemporary movements share their desire to work out the contradictions in women's struggles for women's rights within contexts that have denied them rights as citizens at the same time that they are working on various nationalist struggles rooted in their kin, ethnic, religious, or regional group. This is what defines them as « feminist nationalist » movements : social movements simultaneously seeking rights for women and rights for nationalists within a variety of social, economic, and political contexts. This definition encompasses a much larger framework than viewing nationalism within limiting terms of « culture » (various groups could fight for a region yet not share a culture) or « ethnicity » (many struggles have religious or ethnic components) or even economics when it lacks a cultural component[2].

Les meilleures manifestations de cette interaction entre les deux mouvements (nationaliste et féministe) sont à chercher dans le concret, le particulier et le local, dans les acquis spécifiques des groupes de femmes à travers le monde.

Or, si cette définition se prête bien à l'étude du nationalisme et du féminisme dans le cadre des sciences politiques, elle sied mal à une recherche plus abstraite ou philosophique. En fait, des théories récentes dans les sciences humaines montrent que les théories féministes et nationalistes reposent sur deux conceptions très différentes et peut-être même incompatibles de l'identité et de l'appartenance collective. Le nationalisme repose sur l'idée d'une identité consolidée, une identité commune basée essentiellement sur l'appartenance du groupe. La théorie féministe, par contre, cherche de plus en plus à revoir l'idée d'une identité stable et unie et la remplacer par la notion d'une identité mouvante et constamment redéfinie. Plusieus féministes suggèrent même de se distancier

des lieux d'appartenance, lesquels ont été des carcans oppresseurs et réducteurs pour les « hors normes[3] ». Force est de constater que l'avenir semble appartenir plus à l'éclatement identitaire qu'à la consolidation de l'identité nationale. « Au Québec, comme l'affirme Chantal Maillé, les façons traditionnelles de penser l'identité, basées sur l'origine et la position par rapport à un groupe particulier, celui "de souche ", doivent être repensées. Des notions comme l'hybridité, le rhizome, la diaspora, qui évoquent l'hétérogène, correspondent davantage au paysage humain que l'on y rencontre[4] ».

Quelles sont les conséquences de ce changement de paradigme théorique pour la littérature québécoise et pour le roman national des femmes? Comment rester à l'écoute de toutes les voix de cette identité multiple sans se rendre prisonnier d'un discours de type « confessionnal », sans réduire les gens à la somme de leurs appartenances diverses? Le dernier roman de Francine Noël, *Babel, prise deux ou Nous avons tous découvert l'Amérique* (1990) constitue un exemple éloquent de cette volonté de réfléchir à une société québécoise multiculturelle. Le roman comprend deux journaux intimes intercalés d'un couple bourgeois et place en abîme le mythe de la tour de Babel. La protagoniste, Fatima Gagné, orthophoniste, note dans son carnet des bribes d'actualité, des événements politiques nationaux et internationaux, des réflexions sur le plurilinguisme à Montréal. Au cours du roman, Fatima vit des moments d'éclatement identitaire qui expliquent les nombreuses contradictions dans ses propos sur l'avenir du Québec et sur la place qui y est réservée aux Néo-Québécois. Le fait d'être confrontée de manière quotidienne à ce monde en mutation provoque, chez elle, des moments de crispation identitaire où un

---

[2] Lois West, « Introduction » à Lois A. West, *op. cit.*, p. xxx.
[3] Chantal Maillé « Matériaux pour penser un Québec féministe postmoderne » dans Diane Lamoureux, Chantal Maillé et Micheline de Sève (dir.), *op cit*, p.145-165.

aspect de sa mosaïque personnelle (femme québécoise avec un nom arabe, montréalaise jusqu'aux os, citoyenne du monde) prend le dessus par rapport à un autre. En fait, l'aspect spécifiquement féminin de la réflexion nationale est escamoté, dans ce texte, au profit d'une urgence de repenser l'«avenir du pays» d'un point de vue linguistique et culturel. Penser ce Québec cosmopolite ne semble pas se conjuguer ici avec une prise de position féministe.

Le discours que tient Fatima laisse paraître toutefois une volonté d'appartenir à une communauté et même un sentiment de représenter le Québec; une volonté qui se fait entendre grâce aux nombreuses références à un « nous » qui parcourent le roman. Or, ce « nous » est à peine défini. Qui représente-t-il? Les gens du quartier? Les Québécois? Les femmes québécoises? Tous les autres qui pensent comme elle? Vers la fin du texte, Fatima, exaspérée par l'attitude des Juifs hassidiques qui refusent de la saluer, rêve de hurler, «J'existe Moishe! J'existe en tant que personne, en tant que femme, en tant que pays! JE SUIS CE PAYS! [5]». D'une part, Fatima semble s'exaspérer devant Montréal «baroque et bâtarde» qui ne semble pas lui avoir taillé de place. Les membres de la communauté juive l'ignorent: en tant que femme, elle n'a pas de véritable rôle à jouer sur la scène publique. D'autre part, cette affirmation «Je suis ce pays!», se lit comme une volonté de se faire entendre et de rappeler l'importance qu'ont eue des femmes dans le développement de la société québécoise. Quoi qu'il en soit, cette prise de parole à la fois nationale et féminine ne trouve pas d'écho dans le reste du roman.

---

[4] *Ibid.*, p. 160

[5] Francine Noël, *Babel, prise deux ou Nous avons tous découvert l'Amérique,* Montréal, VLB, 1990, p. 234.

Cette parcellisation de l'espace culturel aura des conséquences sans aucun doute capitales pour toute tentative de solidarité féminine et nationale. Les méditations identitaires d'une Fatima Gagné pourraient ainsi être vues comme une première tentative de se libérer du piège de la *différence* dont il faut sortir afin de construire un Québec féminin pluriel. L'intérêt grandissant, dans tous les secteurs des sciences humaines, pour l'identité et de la culture contribuera-t-il à un individualisme extrême qui rendra désuètes les anciennes formes d'organisation politique? Nous espérons plutôt que ce changement de cadre théorique permettra une refonte et un assouplissement des notions traditionnelles d'appartenance pour qu'il soit permis aux femmes québécoises de mieux vivre leur dualité féministe et nationale.

BIBLIOGRAPHIE

I. CORPUS D'ANALYSE

Blais, Marie-Claire. *Un joualonais sa joualonie,* Montréal, Éditions du Jour, 1973.

Conan, Laure. *À l'oeuvre et à l'épreuve. Oeuvres romanesques*, t. II, Montréal, Fides, coll. « Nénuphar », 1975 [1891].

---. *L'oublié. Oeuvres romanesques*, t. II, Montréal, Fides, coll. « Nénuphar », 1975 [1905].

---. *La sève immortelle. Oeuvres romanesques*, t. III, Montréal, Fides, coll. « Nénuphar », 1975 [1925].

Guèvremont, Germaine. *Le Survenant*, éd. critique préparée par Yvan Lepage, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1982 [1945].

---. *Marie-Didace,* éd. critique préparée par Yvan Lepage, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1982 [1947].

Le Franc, Marie. *La rivière solitaire*, Montréal, Fides, 1957 [1936].

Maillet, Andrée. *Les remparts de Québec*, Montréal, Éditions du Jour, 1970 [1965].

Noël, Francine. *Maryse*, Montréal, VLB, 1987 [1983].

Ouellette-Michalska, Madeleine. *La maison Trestler ou le 8e jour d'Amérique*, Montréal, Québec/Amérique, 1984.

II. OEUVRES CONNEXES

Aquin, Hubert. *Prochain épisode*, éd. critique préparée par Jacques Allard, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1995 [1965].

---. *Trou de mémoire*, éd. critique préparée par Janet M. Paterson et Marilyn Randall, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1993 [1968].

---. *Blocs erratiques*, Montréal, TYPO, 1998 [1977].

Aubert de Gaspé, Philippe. *Les anciens canadiens*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1988 [1863].

Blais, Marie-Claire. *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Montréal, Boréal, 1991 [1965].

Brossard, Nicole. *Un livre*, Montréal, Éditions Quinze, 1980 [1970].

---. *Sold-Out*. Montréal, Éditions du Jour, 1973.

---. *Amantes*, Montréal, l'Hexagone, 1998 [1980].

---. « À la lumière des sens », *La nouvelle barre du jour*, n° 112, 1982, p. 5-16.

Carrier, Roch. *La Guerre, yes sir!*, Montréal, Stanké, 1996 [1968].

---. *Il n'y a pas de pays sans grand-père*, Montréal, Stanké, 1979 [1977].

Casgrain, Henri-Raymond. *Oeuvres complètes*, Montréal, Beauchemin & Valois, 1875.

Chamberland, Paul. *L'afficheur hurle*, Montréal, Éditions Parti Pris, 1965.

Chenel, Eugénie. *La terre se venge*, Montréal, Éditions Garand, 1932.

Conan, Laure. *Angéline de Montbrun. Oeuvres romanesques*, t. I, Montréal, Fides, coll. « Nénuphar », 1975 [1881].

---. *Angéline de Montbrun*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1990 [1881].

Croff, Elphège. *L'Enjôleuse*, Montréal, Éditions Garand, 1928.

Falardeau, Pierre. *Octobre* (scénario), Montréal, Stanké, 1994.

Ferron, Jacques. *La nuit*, Montréal, Éditions Parti pris, 1965.

Grignon, Claude-Henri. *Un homme et son péché*, Montréal, Éditions Stanké, 1977 [1933].

Godbout, Jacques. *Le couteau sur la table*, Paris, Seuil, 1965.

Jasmin, Claude. *La corde au cou*, Paris, Laffont, 1961.

Labelle, Yvonne A. *La peur d'aimer,* Granby, Les Ateliers du « Canada-français », 1927.

Lacombe, Patrice. *La terre paternelle*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1993 [1846].

Lalonde, Michèle. *Défense et illustration de la langue québécoise suivi de prose et poèmes*, Paris/Montréal, Laffont/l'Hexagone, 1979.

Lamontagne-Beauregard, Blanche. *Un coeur fidèle,* Montréal, Action française, 1924.

Le Normand, Michelle. *Le nom dans le bronze*, Montréal, Éditions du Devoir, 1933.

Lavallée, Jeanne. *Koshawika*, Montréal, Éditions littéraires et musciales, 1936.

Maillet, Andrée. *Lettres au surhomme*, Montréal, l'Hexagone, 1990 [1976]

---. *Miroir de Salomé*, Montréal, La Presse, 1977.

Miron, Gaston. *L'homme rapaillé*, Montréal, Typo, 1993 [1981]

Montreuil, Gaëtane de. *Fleur des ondes*, Québec, Imprimerie commerciale, 1912.

Martin, Claire. *Dans un gant de fer*, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1965.

---. *La joue droite*, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1966.

Noël, Francine. *Myriam première*, Montréal, VLB, 1987.

---. *Babel, prise deux ou Nous avons tous découvert l'Amérique*, Montréal, VLB, 1990.

Ouellette-Michalska, Madeleine. *Le plat de lentilles*, Montréal, Le Biocreux, 1979.

Ouvrard, Hélène. *Le coeur sauvage*, Montréal, Éditions du Jour, 1967.

---. *L'herbe et le varech,* Montréal, Éditions Quinze, 1979

---. *La noyante*, Montréal, Québec/Amérique, 1980.

Ringuet. *Trente arpents*, Montréal, Bibliothèque canadienne-française, 1938.

Savard, Félix-Antoine. *Menaud, maître-draveur*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1982 [1937].

Tardivel, Jules-Paul. *Pour la patrie*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1989, [1896]

Théoret, France. *L'Homme qui peignait Staline*, Montréal, Les Herbes rouges, 1989.

III. OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

A . Ouvrages sur la littérature québecoise

Allard, Jacques. « *Il n'y a pas de pays sans grand-père* et l'intertexte national », *Voix et images*, vol. 5, n° 1, 1979, p. 117-132.

Arguin, Maurice. *Le roman québécois de 1944 à 1965. Symptômes du colonialisme et signes de libération*, Montréal, l'Hexagone, 1989.

Barret, Caroline. « Entrevue avec Madeleine Ouellette-Michalska », *Québec français*, n° 56, 1984, p. 23.

Baszczynski, Marilyn. «Laure Conan: un théâtre au féminin au 19e siècle», *Theatre Research in Canada/Recherches théâtrales au Canada*, vol. 14, n° 1, 1993, p. 20-30.

Beaudoin, Réjean. *Naissance d'une littérature. Essai sur le messianisme et les débuts de la littérature canadienne-française* (1850-1890), Montréal, Boréal, 1989.

Bishop, Neil B. « Le personnage français dans quelques romans québécois contemporains », *Voix et images*, vol. 13, n° 1, p. 82-103.

Boynard-Frot, Janine. *Un matriarcat en procès. Analyse systématique de romans canadiens-français 1860-1960*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1982.

Charron, François. *La passion d'autonomie. Littérature et nationalisme*, Montréal, Les Herbes rouges, 1992.

Chartier, Daniel. « La nationalisation littéraire de l'oeuvre de Marie Le Franc », *Neohelicon*, vol. 13, n° 1 , 1995, p. 217-238.

Cloutier-Wojciechowska, Cécile et Réjean Robidoux (dir.), *Solitude rompue*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1986.

Collet, Paulette. *Marie Le Franc. Deux patries, deux exils*, Sherbrooke, Naaman, 1976.

Dandurand, Albert. « Le patriotisme dans l'oeuvre de Laure Conan », *Action française*, vol. 14, n° 1, 1925, p. 25-36.

Ducrocq-Poirier, Madeleine. *Marie Le Franc. Au-delà de son personnage*, Montréal, La Presse, 1981.

Duffy, Dennis. *Sounding the Iceberg: An Essay on Canadian Historical Novels*, Toronto, ECW, 1986.

Dupré, Louise. *Stratégies du vertige*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1989.

Garand, Dominique. « L'aller-retour du foyer », dans Franca Marcato-Falzoni (dir.), *La deriva delle francofonie. Mythes et mythologies des origines dans la littérature québécoise*, Bologna, Cooperativa Libraria Universitaria, 1994, p. 33-72.

Gauvin, Lise, « Littérature et nationalisme: une question piégée, pourtant inévitable », *Possibles*, vol. 8, n° 1, 1983, p. 71-84..

Gould, Karen. « Setting Words Free: Feminist Writing in Québec », *Signs*, vol. 6, n° 41, 1981, p. 617-642.

---. *Writing in the Feminine. Feminism and Experimental Writing in Québec*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1990.

Green, Mary Jean. « The "Literary Feminists" and the Fight for Women's Writing in Québec », *Revue d'études canadiennes/Journal of Canadian Studies*, vol. 21, n° 1, 1986, p. 128-143.

---. « Laure Conan and Madame de La Fayette: Rewriting the Female Plot », *Essays on Canadian Writing*, n° 34, 1987, p. 50-63.

---. *Marie-Claire Blais*. New York, Twayne Publishers, 1995.

---. « L'itinéraire d'une écriture au féminin: une lecture féministe de Madeleine Ouellette-Michalska », *Voix et images*, vol. 23, n° 1 , 1998, p. 84-99.

Grisé, Yolande et Robert Major (dir.), *Mélanges de littérature canadienne-française et québécoise offerts à Réjean Robidoux*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1992.

Guillemette, Lucie. « L'Amérique déconstruite dans les voix/voies féminines dans *La maison Trestler* de Madeleine Ouellette-Michalska », *Dalhousie French Studies*, n° 23, 1992, p. 61-67.

---. « L'inscription du savoir historique dans l'énoncé au féminin: la genèse de l'Amérique dans *La maison Trestler* », *Voix et images*, vol. 23, n° 1, 1998, p. 52-67.

Hayne, David. «The Historical Novel and French Canada », thèse de doctorat, Ottawa, Université d'Ottawa, Faculté de lettres, Département des lettres françaises, 1945.

Hébert, Janine. « Laure Conan. Romancière », mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, Faculté des lettres, Département d'études françaises, 1947.

Jarque, Alexandra. « Le roman des copines », *Possibles*, vol. 15, n° 2, 1991, p. 31-42.

Joubert, Lucie. « La lecture de *Maryse*: du portrait social à la prise de parole », *Voix et images*, vol., 18, n° 2, 1993, p. 273-286.

---. *Le carquois de velours. L'ironie au féminin dans la littérature québécoise 1960-1980*, Montréal, l'Hexagone, 1998.

Kröller, Eva-Marie. « Walter Scott in America, English Canada and Québec: A Comparison », *Canadian Review of Comparative Literature*, vol. 7, n° 1, 1980, p. 32-46.

Kwaterko, Jozef. *Le roman québécois de 1960 à 1975: idéologie et représentation littéraire*, Montréal, Préambule, 1989.

Lemire, Maurice. *Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1970.

Lesage, Jules S. *Notes biographiques. Propos littéraires*, Montréal, Éditions Garand, 1931.

Lewis, Paula Gilbert (dir.). *Traditionalism, Nationalism and Feminism: Women Writers of Quebec*, Westport (Conn.), Greenwood, 1985.

Major, Robert. « *Le survenant* et la figure d'Éros dans l'oeuvre de Germaine Guèvremont », *Voix et images*, vol. 11, n° 2, 1976, p. 195-208.

Marcotte, Gilles. *Littérature et circonstances*, Montréal, l'Hexagone, 1989.

---. *Le roman à l'imparfait*, Montréal, Typo, 1989 [1976].

---.*Une littérature qui se fait*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1994.

---. « "Restons traditionnels et progressifs" disait Onésime Gagnon », *Études françaises*, vol. 33, n° 3, 1997, p. 11.

Mauguière, Bénédicte. *Traversée des idéologies et exploration des identités dans les écritures de femmes au Québec (1970-1980)*, New York, Peter Lang, 1997.

Moss, Jane. « A House divided: Power Relations in Madeleine Ouellette-Michalska's *La maison Trestler* », *Québec Studies*, vol. 12, 1991, p. 59-65.

Nepveu, Pierre. *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, 1988.

Nepveu, Pierre et Gilles Marcotte (dir.), *Montréal Imaginaire: ville et littérature*, Montréal, Fides, 1992.

Neuville, Laure. « Écrire pour "vivre le temps à l'envers": Madeleine Ouellette-Michalska et Francine Noël » dans Gabrielle Pascal (dir.), *Le roman québécois au féminin 1980-1995*, Montréal, Triptyque, 1995, p. 33-45.

Oore, Irène. « La quête d'identité et l'inachevé du devenir dans *Un joualonais sa joualonie* de Marie-Claire Blais », *Studies in Canadian Literature/Études en littérature canadienne*, vol. 18, n° 2, 1993, p. 81-93.

Paradis, Suzanne. *Femme fictive, femme réelle*, Québec, Garneau, 1966.

Paterson, Janet. *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1993.

Pelletier, Jacques. « La crise d'octobre 1970 et la littérature québécoise », *Conjoncture politique au Québec*, n° 2, 1982, p. 107-121.

---. *Lecture politique du roman québécois contemporain*. Montréal, UQAM, 1984.

---. *Le roman national. Néo-nationalisme et roman québécois contemporain*. Montréal, VLB, 1991.

Pelletier, Jacques et Lori Saint-Martin. « "Je suis un femme dans un pays". Entretien avec Francine Noël », *Voix et images*, vol. 18, n° 2, 1993, p. 224-238.

Popovic, Pierre. *La contradiction du poème. Poésie et discours social au Québec de 1948 à 1953*, Montréal, Éditions Balzac, 1992.

Proulx, Bernard. *Le roman du territoire*, Montréal, UQAM, 1987.

Roberts, Katherine A. « *Myriam première* de Francine Noël: le patrimoine au féminine et la réécriture de l'histoire nationale », *Studies in Canadian Literature/Études en littérature canadienne*, vol 22, n° 1, 1997, p. 55-68.

---. « Découvrir, fonder, survivre: les romans historiques de Laure Conan », *Voix et images*, n° 71, 1999, p. 351-371.

Robidoux, Réjean. *Fonder une littérature nationale*, Ottawa, Éditions David, 1994.

Roy, Remand. « Laure Conan et l'institution littéraire: d'*Angéline de Montbrun* à *La sève immortelle*: rupture malheureuse ou étonnante continuité?» dans Claudine Potvin

et Janice Williamson (dir.), *Women's Writing and the Literary Institution/L'écriture au féminin et l'institution littéraire*, Edmonton, Research Institute for Comparative Literature at the University of Alberta, 1992, p. 189-198.

Saint-Martin, Lori. *Malaise et révolte des femmes dans la littérature québécoise depuis 1945*, Québec, Les Cahiers de recherche du GREMF, 1989

---. *L'autre lecture. La critique au féminin et les textes québécois*, Montréal, XYZ, 1992 et 1994, 2 tomes.

---. « Histoire(s) de femme(s) chez Francine Noël », *Voix et images*, vol. 18, n° 2, 1993, p. 239-252.

---. « Le corps et la fiction à réinventer: métamorphoses de la maternité dans l'écriture des femmes au Québec », *Recherches féministes*, vol. 7, n° 2, 1994, p. 115-135.

---. « *La chair décevante* de Jovette Bernier: le Nom de la Mère », *Tangence*, n° 47, 1995, p. 112-124.

---. *Contre-voix. Essais de critique au féminin*, Montréal, Nuit Blanche, 1997.

---. *Le nom de la mère. Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Québec, Éditions Nota bene, 1999, p. 16.

Simon, Sherry. « National Membership and Forms of Contemporary Belonging in Québec » dans *Language, Culture and Values in Canada at the Dawn of the 21st Century*, International Council of Canadian Studies, Ottawa, Carleton University Press, 1996, p. 121-31.

Simon, Sherry, Pierre L'Hérault, Robert Schwartzwald et Alexis Nouss, *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ, 1991.

Smart, Patricia. *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire au Québec*, Montréal, Québec/Amérique, 1990.

---. « The (In)Compatibility of Gender and Nation in Canadian and Québécois Feminist Writing », *Essays on Canadian Writing*, n° 54, 1994, p. 12-22.

---. « "Changer la vie" ou "changer le monde"», *Études françaises*, vol. 33, n° 3, 1997, p. 15-21.

Söderlind, Sylvia. *Margin/Alias: Language and Colonization in Canadian and Québécois Fiction*, Toronto, University of Toronto Press, 1991

Vautier, Marie. « Le mythe postmoderne dans quelques romans historiographiques québécois », *Québec Studies*, vol. 12, 1991, p. 49-57.

Verduyn, Christl. « La prose féminine des années 1930 », *Québec Studies*, vol. 8, 1989, p. 43-56.

Verthuy, Maïr. « Flirting With Female Be-ing: the Uneasy Search of Hélène Ouvrard » dans Shirley Neuman et Smaro Kamboureli (dir.), *Amazing Space*, Edmonton, Longspoon Press, 1986, p. 108-114.

Verwaayen, Kimberly. « Region/Body: In? Of? And? Or? (Alter/Native) Separatism in Politics of Nicole Brossard », *Essays on Canadian Writing* », n° 61, 1997, p. 1-16.

B. Ouvrages sur la culture, l'histoire, la politique et le féminisme québécois

Ancelovici, Marcos et Francis Depuis-Déri (dir.). *L'Archipel identitaire. Recueil d'entretiens sur l'identité culturelle*, Montréal, Boréal, 1997.

Augerot-Arend, Sylvie. « Concilier nationalisme et féminisme: un défi pour le Québec de l'avenir », *L'action nationale*, n° 81, 1991, p. 56-68.

Balthazar, Louis. *Bilan du nationalisme québécois*, Montréal, l'Hexagone, 1986

---. « Québec Nationalism: After Twenty-Five Years », *Québec Studies*, n° 5, 1987, p. 29-38.

---.« L'Évolution du nationalisme québécois » dans Gérard Daigle et Guy Rocher (dir.). *Le Québec en jeu: comprendre les grands défis*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1992, p. 647-67.

---. « Les nombreux visages du nationalisme au Québec » dans Alain G. Gagnon (dir.). *Québec: État et société*, Montréal, Québec-Amérique, 1994, p. 23-42.

Blais, François, Guy Laforest et Diane Lamoureux (dir.) *Libéralismes et nationalismes. Philosophie et politique*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1995.

Bouchard, Gérard et Yvan Lamonde (dir.), *La nation dans tous ses états. Le Québec en comparaison*, Montréal/Paris, l'Harmattan, 1997

Bourque, G. et A. Légaré. *Le Québec, la question nationale*, Paris, Maspero, 1979.

Breton, Raymond. « From Ethnic to Civic Nationalism: English and Canada and Québec », *Ethnic and Racial Studies*, n° 85, 1988, p. 85-102.

Brunet, Michel. *La présence anglaise et les Canadiens*, Montréal, Beauchemin, 1964.

Chamberland, Paul. *Un parti pris anthropologique*, Montréal, Éditions Parti pris, 1983.

Clift, Dominique. *Le déclin du nationalisme au Québec*, Montréal, Libre expression, 1981.

Coleman, William D. *The Independance Movement in Québec 1945-1980*, Toronto, University of Toronto Press, 1984.

Collectif Clio. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Éditions du Jour, 1992.

Couillard, Danielle. « Féminisme et nationalisme: histoire d'une ambiguïté: l'expérience du regroupement des femmes québécoises (1976-1980) », thèse de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, Faculté des arts et des sciences, Département de sciences politiques, 1997.

De Sève, Micheline. « The Perspective of Québec Feminists » dans Constance Backhouse et David H. Flaherty (dir.). *Challenging Times: the Women's Movement in Canada and the United States*, Montréal, McGill-Queen's Press, 1992, p. 110-116.

---.« Gendered Feelings About Our National Issue(s) », *Atlantis*, vol. 21, n° 2, 1997, p. 111-117.

---. « Féminisme et nationalisme au Québec. Une alliance inattendue », *International Journal of Canadian Studies/Revue internationale d'études canadiennes*, vol. 17, 1998, p. 157-176.

Dion, Léon. *Nationalismes et politiques au Québec*, Montréal, Hurtubise HMH, 1975.

Dumont, Fernand, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993.

Dumont, Fernand, Jean Hamelin et Jean-Paul Montiminy. *Idéologies au Canada français 1900-1929*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1974.

---. *Idéologies au Canada français 1930-1939*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1978.

Dumont, Micheline. « L'expérience historique des femmes face à l'avenir politique et constitutionnel du Québec », *L'action nationale*, vol. 81, n° 5, 1991, p. 610-622.

---. « The Origins of the Women's Movement in Québec » dans Constance Backhouse et David H. Flaherty (dir.), *Challenging Times: the Women's Movement in Canada and the United States*, Montréal, McGill-Queen's Press, 1992, p. 72-89.

Ferretti, Andrée et Gaston Miron. *Les grands textes indépendantistes 1774-1992. Écrits, discours et manifestes,* Montréal, l'Hexagone, 1992.

Gagnon, Serge. *Le Québec et ses Historiens de 1840-1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1978.

Galarneau, Claude. *La France devant l'opinion canadienne*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1970.

Godbout, Jacques, *Le réformiste. Textes tranquilles*, Montréal, Boréal, 1994.

Guillaume, Sylvie. « La transmission de l'héritage français: Trois types de nationalisme canadien-français, 1913-1959 », *Québec Studies*, vol. 10, 1990, p. 121-132.

Handler, Richard. *Nationalism and the Politics of Culture in Québec,* Madison, University of Wisconsin Press, 1988.

Jean, Michèle. « Nationalism and Feminism in Québec: The "Yvettes" Phenomenon » dans Michèle Barrett (dir.), *The Politics of Diversity: Feminism, Marxism and Nationalism*, London, Verso, 1986.

Keating, Michael. *Nations Against the State: the New Politics of Nationalism in Quebec, Catalonia and Scotland*, Basingstoke/New York, St. Martin's Press, 1996.

Lacroix, Jean-Michel et Fulvio Caccia (dir.). *Métamorphoses d'une utopie*, Paris/Montréal, Presses de la Sorbonne nouvelle/Éditions Triptyque, 1992.

Lamoureux, Diane. « Nationalisme et féminisme: Impasse et coïncidences », *Possibles*, vol. 8, n° 1, 1983, p. 43-59.

Lamoureux, Diane, Chantal Maillé et Micheline de Sève (dir.). *Malaises identitaires. Échanges féministes autour d'un Québec incertain*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1999.

Lanthier, Stéphanie. « L'impossible réciprocité des rapports politiques et idéologiques entre le nationalisme radical et le feminisme radical au Quebec: 1962-1972 », thèse de maîtrise, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, Faculté des lettres et sciences humaines, Département d'histoire et de sciences politiques, 1998.

Linteau, Paul-André et al. *Histoire du Québec contemporain*, Montréal, Boréal, 1989, 2 tomes.

Maheu, Pierre. *Un parti pris révolutionnaire*, Montréal, Éditions Parti pris, 1983.

Monière, Denis. *Le développement des idéologies au Québec*, Montréal, Québec/Amérique, 1977.

Morin, Michel et Claude Bertrand. *Le territoire imaginaire de la culture*, Montréal, Hurtubise HMH, 1979.

Morin, Michel. *Souveraineté de l'individu,* Montréal, Les Herbes rouges, 1992.

---. *L'Amérique du Nord et la culture*, Montréal, Hurtubise HMH, 1982.

O'Leary, Véronique et Louise Toupin. *Québécoises deboutte! Une anthologie de textes du Front de libération des femmes (1969-1971) et du Centre des femmes (1972-1975)*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1982.

O'Sullivan, Katherine. *First World Nationalisms: Class and Ethnic Politics in Northern Ireland and Québec*, Chicago, University of Chicago Press, 1986.

Probyn, Elspeth. «"Postidentité": les images médiatiques de l'Eros et de la nation au Québec» dans Jean-Marie Fecteau, Gilles Breton et Jocelyne Létourneau (dir.), *La condition québécoise: enjeux et horizons d'une société en devenir*, Montréal, VLB, 1994, p. 102-120.

Les Têtes de pioche. Journal de femmes (Collection complète), Montréal, Éditions du remue-ménage, 1980

Trofimenkoff, Susan Mann. *Action française: French Canadian Nationalism in the Twenties*, Toronto, University of Toronto Press, 1975.

---. «Nationalism, Feminism & Canadian Intellectual History», *Canadian Literature*, n° 83, 1979, p.7-20.

---. *Visions Nationales.Une histoire du Québec*, Montréal, Éditions du Trécarré, 1986.

Weinmann, Heinz. *Du Canada au Québec. Généalogie d'une histoire*, Montréal, l'Hexagone, 1987.

Zavalloni, Marisa. *L'émergence d'une culture au féminin*, Montréal, Saint-Martin, 1987.

C. Ouvrages sur le nationalisme (hors Québec)

Anderson, Benedict. *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London, Verso, 1991.

Anthias, Floya et Nira Yuval-Davis. *Women - Nation - State*, London, Macmillan, 1989.

Atkinson, Ti-Grace. « Le nationalism féminin », *Nouvelles questions féministes*, n^{os} 6-7, 1984.

Breuilly, John. *Nationalism and the State,* Manchester University Press, 1985.

Chatterjee, Partha. *The Nation and its Fragments: Colonial and Postcolonial Histories*, Princeton, Princeton University Press, 1993.

Delannoi, Gil et Pierre-André Taguieff (dir.). *Théories du nationalisme. Nation, nationalité, ethnicité,* Paris, Kimé, 1993.

Fanon, Frantz. *Les damnés de la terre*, Paris, Gallimard, 1991.

Gellner, Ernest. *Nations and Nationalism,* Oxford, Blackwell, 1983.

Helie-Lucas, Marie-Aimee « Women, Nationalism and Religion in the Algerian Liberation Struggle » dans Badran M. et M Cooke (dir.). *Opening the Gates: A Century of Arab Feminist Writing*, Bloomington, Indiana University Press, 1990.

Hobsbawn, Eric et Terence Ranger (dir.). *The Invention of Tradition*, New York, 1983.

Hutchinson, John. *The Dynamics of Cultural Nationalism,* London, Allen and Unwin, 1987.

Hutchinson, John et Anthony D. Smith (dir.). *Nationalisms*, Oxford, Oxford University Press, 1994 .

Jayawardena, Kumari. *Feminism and Nationalism in the Third World*, London, Zed Books, 1986.

Kamenka, Eugene (dir.). *Nationalism: the Nature and Evolution of an Idea*, Canberra, Australian University Press, 1973.

Lyons, Laura. «Feminist Articulations of the Nation: The 'Dirty' Women of Armagh and Discourse of Mother Ireland», *Genders*, n° 24, 1996, p. 110-149.

Memmi, Albert. *Portrait du colonisé,* Paris, Payot, 1973.

Moghadam, Valentine (dir.). *Gender and National Identity. Women and Politics in Muslim Societies,* London, Zed Books, 1994.

Nairn, Tom. *The Break-up of Britain: Crisis and Neo-nationalism.* London, New Left Books, 1977.

Nora, Pierre. *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984 et 1986, 7 tomes.

Peterson, V. Spike (dir.). *Gendered States: Feminist (Re)Visions of International Relations Theory*, Boulder, Lynne Rienner, 1992.

Peterson V. Spike. « The Politics of Identity and Gendered Nationalism » dans Laura Neack et collab. (dir.). *Foreign Policy Analysis: Continuity and Change in its Second Generation*, New Jersey, Prentice-Hall, 1995.

Renan, Ernest. *Qu'est-ce qu'une nation? et autres essais politiques.* Paris, Presses Pocket, 1992.

Schnapper, Dominique. *La communauté des citoyens. Sur l'idée moderne de nation*, Paris, Gallimard, 1994

Snyder, Louis. *Encyclopedia of Nationalism*, New York, Paragon, 1990.

Spinner, J. *The Boundaries of Citizenship. Race, Ethnicity, and Nationality in the Liberal State*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1994.

Walby, Sylvia. « Women and Nation », *International Journal of Comparative Sociology* vol. 33, n^{os} 1-2, 1992, p. 81-99.

West, Lois A. « Feminist Nationalist Social Movements: Beyond Universalism and Towards a Gendered Cultural Relativism », *Women's Studies International*, 15, n^{os} 5-6, 1992, p. 563-79.

West, Lois A. (dir.). *Feminist Nationalism*, New York, Routledge, 1997.

Wilson, Fiona et Bodil Folke Frederiksen (dir.). *Ethnicity, Gender and the Subversion of Nationalism*, London, Frank Cass, 1995.

Young, Iris Marion. *Justice and the Politics of Difference*, Princeton, Princeton University Press, 1990.

D. Ouvrages sur le nationalisme en littérature (hors Québec)

Ahmad, Aijaz. *In Theory: Classes, Nations, Literatures*, London, Verso, 1992.

Bhabha, Homi (dir.). *Nation and Narration*. London, Routledge, 1990.

Blunt, A. & Rose G (dir.). *Writing Women and Space: Colonial and Postcolonial Geographies* , New York, Guilford, 1994.

Corse, Sarah M. *Nationalism and Literature: The Politics of Culture in Canada and the United States*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

Davey, Frank. *Post-National Arguments: The Politics of the Anglophone-Canadian Novel since 1967*, Toronto, University of Toronto Press, 1993.

Derksen, Céleste. « Out of the closet: Dramatic Works by Sarah Anne Curzon. Women and Nationhood, Laura Secord, the Heroine of 1812 », *Theatre Research in Canada/Recherches théâtrales au Canada*, vol. 15, n° 1, 1994, p. 3-20

Dubois, Claude-Gilbert (dir.). *L'Imaginaire de la nation (1792-1992)*, Talence, Presses universitaires de Bordeaux, 1991.

Gilbert, Sandra. « From *Patria* to *Matria*: Elizabeth Barret Browning's Risorgimento » *PMLA*, n° 99, 1984, p. 194-211.

Goldman, Marlene. *Images of Exploration and Mapping in Canadian Women's Writing*, Toronto, University of Toronto Press, 1997.

Hawley, John C. *Writing the Nation: Self and Country in the Post-Colonial Imagination*, Amsterdam, Rodopi, coll. « Critical Studies no. 7 », 1996.

Higonnet, Margaret et Joan P. Templeton (dir.). *Reconfigured Spheres: Feminist Explorations of Literary Space*, Amherst, University of Massachusets Press, 1994.

Huggan, Graham. *Territorial Disputes: Maps and Mapping Strategies in Contemporary Canadian and Australian Fiction*, Toronto, University of Toronto Press, 1994.

Innes, C.L. *Women and Nation in Irish Literature and Society 1880-1935*, Athens, University of Georgia Press, 1994.

JanMohamed, Abdul R. « The Economy of Manichean Allegory: The Function of Racial Difference in Colonialist Literature », *Critical Inquiry*, vol. 12, n° 1, 1985, p. 59-87.

Kolodny, Annette. *The Lay of the Land: Metaphor as Experience and History in American Life and Letters*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1975.

McClintock, Anne. *Imperial Leather: Race, Gender and Sexuality in the ColonialCcontest*, London, Routledge, 1985.

Massey, D. *Space, Place and Gender*, Cambridge, Polity Press, 1994.

Morley, Patricia. « Margaret Laurence: Feminist, Nationalist and Matriarch of Canadian Letters », *Laurentian University Review/Revue de l'Université Laurentienne*, vol. 14, n° 2, 1982, p. 24-33.

Nasta, Susheila. *Motherlands: Black Women's Writing from Africa, the Caribbean and South Asia*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1992.

Parker, Andrew et al. (dir.). *Nationalisms and Sexualities*, New York, Routledge, 1992.

Ringrose, Marjorie et Adam J. Lerner (dir.). *Reimagining the Nation*, Buckingham, Open University Press, 1993.

Rodriguez, Ileana. *House/Garden/Nation: Space Gender, Ethnicity in Postcolonial Latin American Literatures by Women*, Durham/London, Duke University Press, 1994.

Smart, Patricia. « Weighing the Claims of Memory: the Poetry and Politics of the Irish-Canadian Experience in Jane Urquhart's *Away* », *International Journal of Canadian Studies*, n° 10, 1994, p. 63-70

Smith, Erin. «Gender and National Identity in the Journals of Susanna Moodie and Tamsen Donner: A Women's Journey», *Frontiers*, vol. 13, n° 2, 1993, p. 75-88.

Tomc, Sandra. «"The Missionary Position". Feminism and Nationalism in Margaret Atwood's The Handmaid's Tale», *Canadian Literature*, n^{os} 138-139, 1993, p. 73-87.

Turner, Margaret E. *Imagining Culture: New World Narrative and the Writing of Canada*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1995.

Warner, Marina. *Maidens and Monuments. The Allegory of Female Form*, London, Weidenfeld and Nicholson, 1985.

Whyte, Christopher. *Gendering the Nation: Studies in Modern Scottish Literature*, New York, Columbia University Press, 1995.

E. Ouvrages sur la théorie littéraire

Abel, Elisabeth. *Writing and Sexual Difference*, Chicago, University of Chicago Press, 1982.

Allard, Yvon. *Panorama du roman historique*, Montréal, Préambule, 1987.

Armstrong, Nancy. *Desire and Domestic Fiction: A Political History of the Novel*, London, Oxford University Press, 1987.

Auerbach, Erich. *Mimésis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Paris, Gallimard, 1968 [Bern: A Francke, 1946].

Auerbach, Nina. *Communities of Women. An Idea in Fiction*, Cambridge, Harvard University Press, 1978.

Baechler, Jean. *Qu'est-ce que l'idéologie?* Paris, Gallimard, 1976.

Bakhtine, Mikhail. *Esthétique et théorie du roman*, traduit du russe par Daria Olivier, Paris, Gallimard, 1978.

Bauer, Dale. *Feminist Dialogics: A Theory of Failed Community*, Albany, SUNY Press, 1988.

Benstock, Shari (dir.). *Feminist Issues in Literary Scholarship*, Bloomington, Indiana University Press, 1987.

Bersianik, Louky et al. *La Théorie, un dimanche*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1988.

Canary, Robert H. et Henry Kozicki (dir.). *The Writing of History: Literary Form and Historical Understanding*, Madison, University of Wisconsin Press, 1978

Chartier, Pierre (dir.). *Introduction aux grandes théories du roman*, Paris, Bordas, 1990.

De Lauretis, Teresa (dir.). *Feminist Studies/Critical Studies*, Bloomington, Indiana University Press, 1986.

Didier, Béatrice. *L'Écriture-femme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1981.

Donovan, Josephine (dir.). *Feminist Literary Criticism: Explorations in Theory*, Lexington, University of Kentucky Press, 1975.

DuPlessis, Rachel Blau. *Writing beyond the Ending: Narrative Strategies of Twentieth-Century Women Writers*, Bloomington, Indiana University Press, 1985.

Felski, Rita. *Beyond Feminist Aesthetics: Feminist Literature and Social Change*, Cambridge, Harvard University Press, 1989.

Ferris, Ina. *The Achievement of Literary Authority: Gender, History and the Waverly Novels*, Ithaca, Cornell University Press, 1991.

Fleishman, Avrom. *The English Historical Novel: Walter Scott to Virginia Woolf*, Baltimore, John Hopkins Press, 1971.

Greene, Gayle and Coppélia Kahn (dir.). *Making a Difference: Feminist Literary Criticism*, London/New York, Methuen, 1985.

Hamon, Philippe. *Texte et idéologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1997.

Hennessey R. *Materialist Feminism and the Politics of Discourse*, London, Routledge, 1993.

Lanser, Susan Sniader. *Fictions of Authority: Women Writers and Narrative Voice*, Ithaca, Cornell University Press, 1992.

Layoun, Mary. *Travels of a Genre: The Modern Novel and Ideology*, Princeton, Princeton University Press, 1990.

Lynch, Deidre et William B. Warner (dir.). *Cultural Institutions of the Novel*, Durham/London, Duke University Press, 1990.

Macherey, Pierre. *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, Maspéro, 1980.

Mills, Sara. *Discourse*, London/New York, Routledge, coll. « The New Critical Idiom », 1997.

Miller, Nancy K. *Subject to Change: Reading Feminist Writing*, New York, Columbia University Press, 1988.

Mitterand, Henri. *Le discours du roman*, Paris, Presses universitaires de France, 1980.

Moi, Toril. *Sexual/Textual Politics: Feminist Literary Theory*, London/New York, Methuen, 1985.

Neefs, Jacques et Maire-Claire Rpoars (dir.). *La politique du texte: enjeux sociocritiques*, Lille, Presses de l'Université de Lille, 1992.

Nélod, Gilles. *Panorama du roman historique*, Paris/Bruxelles, Éditions Sodi, 1969.

Showalter, Elaine (dir.). *The New Feminist Criticism: Essays on Women, Literature, Theory*, New York, Pantheon Books, 1985

Sommer, Doris. *Foundational Fictions: The National Romances of Latin America*, Berkeley, University of California Press, 1991.

Zéraffa, Michel. *Roman et société*, Paris, Presses universitaires de France, 1971

F. Ouvrages divers

Cox, Dermot. «Ecclesiastes », dans Bruce M. Metzger et Michael D. Coogan (dir.), *The Oxford Companion to the Bible*, New York/Oxford, Oxford University Press, 1993, p. 177-178.

De Sève, Micheline. *Pour un féminisme libertaire*, Montréal, Boréal Express, 1985.

Foucault, Michel. *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.

Kofman, Sarah. *Le respect des femmes*, Paris, Éditions Galilée, 1982.

Sheridan, Alan. *Discours, sexualité et pouvoir. Initiation à Michel Foucault*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1980.

Yaguello, Marina. *Les mots et les femmes*, Paris, Payot, 1992.

Zavalloni, Marisa (dir.). *L'Émergence d'une culture au féminin*, Montréal, Saint-Martin, 1987.